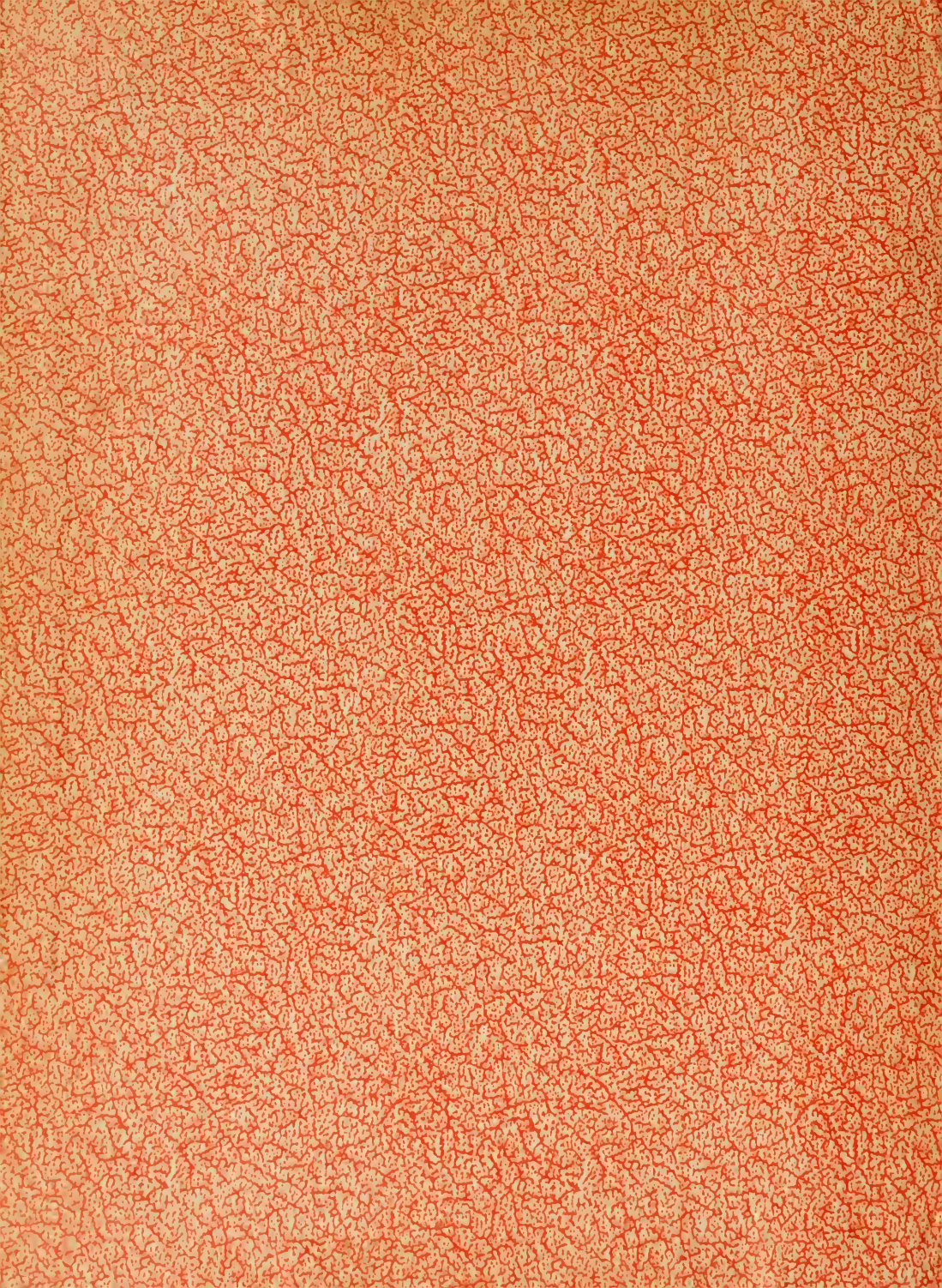


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 01938474 2



















LOUIS  
PIZE

LE  
VIVARAIS



J. DE GIGORD, PARIS

"GENS ET PAYS DE CHEZ NOUS











**LE VIVARAIS**

## DU MÊME AUTEUR :

### POÉSIE

- Petits Poèmes des Jardins et de la Montagne.** L'Amitié de France.  
(Epuisé.)
- La Couronne de Myrte.** Les Essaims Nouveaux et chez Emile-Paul.  
(Epuisé.)
- Le Cantique de Notre-Dame d'Ay.** Le Pigeonnier. (Epuisé.)
- Les Pins et les Cyprés.** Garnier.
- Les Muses Champêtres.** Garnier. (Couronné par l'Académie française.)
- Chansons du Pigeonnier,** suivies d'autres poèmes vivarois. Le Pigeonnier.
- Golfes du Soir.** Editions des Iles de Lérins.
- Le Mystère de saint François Régis ou La Nuit du Serre-en-Don.**  
Un acte, en vers. Le Pigeonnier.
- Les Feux de Septembre.** Garnier. (Couronné par la Maison de Poésie.)
- Sous l'Yeuse et le Pin.** Les Terrasses de Lourmarin.

### PROSE

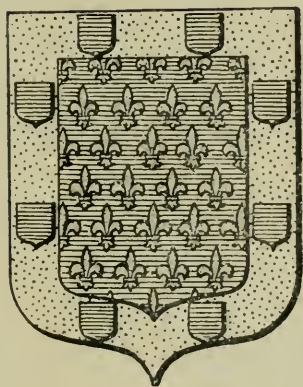
- La Perpétuelle Mission de saint François Régis.** A l'Art Catholique.
- Le Rhône de Lyon à Pont-Saint-Esprit.** Edition de luxe, avec eaux-fortes de Maurice Robert. Arthaud, Grenoble.
- Le Rhône de Pont-Saint-Esprit à la Mer.** Edition de luxe, avec eaux-fortes de Maurice Robert. Arthaud, Grenoble.
- Haut-Vivaraïs.** Album de luxe avec bois de Jean Chièze. Le Pigeonnier.
- Promenades en Cévennes.** Collection « Tourisme et Voyages », Le Mémorial, Saint-Etienne.



LOUIS PIZE



**LE  
VIVARAIS**



J. de GIGORD, ÉDITEUR  
15, Rue Cassette, PARIS VI

Nous adressons nos remerciements à M<sup>me</sup> d'ARNEVILLE, à MM. Georges CHAMONTIN, Edouard de JERPHANION, Jehan PAILLOZ, Roger de PAMPELONNE, César FILHOL, VERDIER, ainsi qu'à MM. BLANC et DEMILLY, JACQUIN, BOUILLANNE, photographes-éditeurs, au Syndicat d'Initiative de Vals, et à l'Office National du Tourisme pour la documentation photographique qu'ils ont bien voulu mettre à notre disposition.

Couverture : Ruines du Château de Crussol

(Cl. Jacquin)



JAN 20 1960

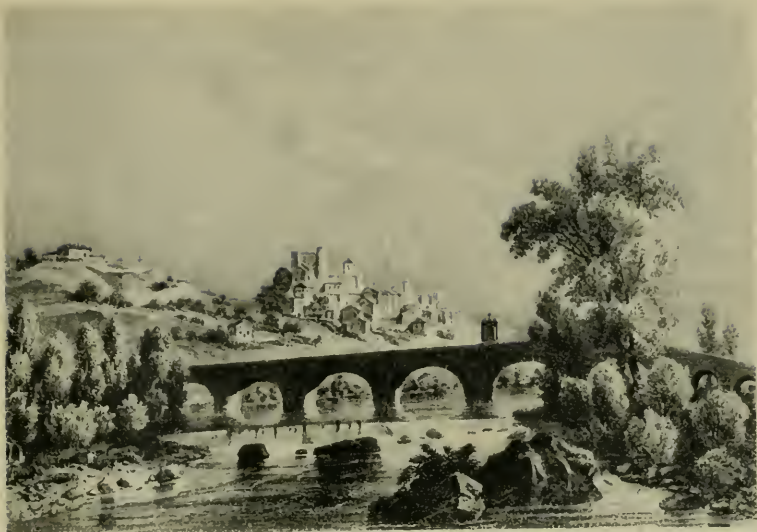
Propriété de J. de Gigord.

Droits de reproduction, traduction et adaptation réservés pour tous pays.









Joyeuse au début du XIX<sup>e</sup> siècle  
d'après une lithographie de l'époque

## AVANT-PROPOS

Ce triangle aux lignes sinueuses, dont le Rhône forme la base et dont le sommet touche à Pradelles qui lui appartient jadis, c'est le Vivarais, sur la carte. En relief, nous n'osons parler d'une pyramide terminée par le Mézenc. Trop de montagnes surgissent, de plus en plus hautes, du levant au couchant, qui dépassent souvent mille mètres.

Le pays exige un effort dont il nous récompensera largement. On peut aller dix fois, vingt fois autour des crêtes, sans épuiser le mystère des étendues où le plateau monotone cache la forêt dans ses replis, s'effondre

tout à coup sur l'à-pic. Quelle sera ce soir la couleur du crépuscule, entre les volcans du Velay ? Quel accent aura le vent dans les sycomores qui battent les fenêtres ? Croit-on que les ruisseaux qui descendent du Mézenc, larges, chantant à pleins flots dans l'herbe, malgré la sécheresse, diront cette nuit les mêmes choses que ce matin, que la nuit dernière ? Ici, tout change et rajeunit sans cesse. Il nous appartient de saisir. Ce village qui nous avait d'abord semblé sinistre, un soir de fatigue et de pluie où d'énormes porcs nous heurtaient dans la fange, nous ne le reconnaitrons pas, le matin où ses fontaines jaillissent au soleil. Il se transforme, et nous avec lui.

On aurait tort de croire que le Vivarais et ses habitants se laissent entrevoir à travers les glaces d'une conduite intérieure. Pas de vitesse ! Prenez, de préférence, une bicyclette ou la canne et le sac au dos du piéton. Marchez le jour, et quelquefois la nuit, sans négliger les heures incertaines du crépuscule et de l'aurore.

Il n'y a peut-être pas beaucoup de provinces qui nous réservent autant de surprises. Non, certes, que les Cévennes puissent être comparées aux Alpes ; on n'y trouvera point de glaciers, point de neiges éternelles, et les escarpements y sont moins gigantesques. Mais cette région, quand elle atteint mille ou douze cents mètres, devient une haute terrasse en plein ciel. La plupart des cimes environnantes restent à notre niveau. Nous échappons à cet écrasement, à cette obsession des pentes qui murent les vallées alpestres. Rien ne nous empêche plus de respirer et de voir la lumière. La bise galope sur les forêts, sur les prairies, sans obstacle. L'ombre des nuages glisse dans les champs de seigle. Nous aurons les orages et les brouillards des grandes altitudes, avec de brusques alter-





Cl. Blanc-Demilly

... L'ombre des nuages glisse dans les champs de seigle ...

nances de soleil et de froid. En quelques lieues, nous descendrons des landes cévenoles dans les vignobles des collines, dans les jardins du Rhône ; le chêne vert et l'olivier bordent la route qui traversait tout à l'heure les sapins ; des congères qui obstruent longtemps les cols, nous tombons dans la méridionale exubérance – couleurs, parfums et chants d'oiseaux – du printemps bas-vivarais. Mais partout, même sous les fleurs, règne la violence. Aux escaliers péniblement consolidés, plus riches en pierres qu'en humus, au granite rongé par les torrents, succèdent les parois déchiquetées du calcaire ou des basaltes.

On comprend qu'une telle contrée ait retenu les géologues, mais aussi les amateurs d'âmes et de paysages.



Cl. E. de J.  
...les parois déchiquetées du calcaire...



Le Rhône à **Andance**

Cl. Blanc-Demilly

## I

### VIVARAIS FLUVIAL

Du côté du soleil levant, le Rhône enlace le Vivarais. A la vérité, cette course du fleuve et de la montagne a commencé presque au sortir de Lyon ; à Givors, les collines se rapprochent ; après Vienne, les contreforts du Pilat semblent barrer la vallée. Mais, vers Limony, le pays devient plus sauvage ; le Rhône l'assaille. La lutte se prolongera sur plus de cent kilomètres, jusqu'à l'embouchure de l'Arèche.

La vigne mûrit sur les gradins qu'il fallut disputer



Paysage fluvial

Cl. Blanc-Demilly

aux pierres et à la bise. Des cascades ont déchiré les parois. De maigres végétaux remplissent les failles, entre les pointes de roches où le vent sème l'églantier, le genêt. Parfois, quelque affluent débouche d'un labyrinthe d'étroits ravins ; ou bien il ouvre un vaste et fertile estuaire, comme le Doux près de Tournon, ou l'Erieux près de La Voulte. Tandis qu'à nos pieds le Rhône frappe les assises du Vivarais, là-haut se joue un autre drame : le mur de pierre qui s'élève presque verticalement sur nous est battu par le ciel, tantôt arrondi, tantôt ébréché par le vent, usé par le frottement des nuages qui défilent en toute saison de Lyon



vers la Camargue. Comme ils sont rabougris, les pins noirs disposés en franges sur les premières crêtes !

Déjà, dans la vallée du Rhône, le Vivarais se présente sous son véritable aspect, qui est austère. Les eaux passent en grondant, et trop souvent, au printemps, à l'automne, débordent sur le rivage. Ce chemin dangereux fut, pendant bien des siècles, la seule communication avec la Méditerranée. On s'explique facilement que, pour le surveiller, pour garder les issues des ravins, de nombreux châteaux-forts l'aient jalonné. Déjà, au temps des Gaulois, les marchands étrangers remontaient par là vers le Nord. Le long de



Le Rhône à **Tournon**

Cl. Jacquin

la voie rhodanienne construite par Agrippa, subsistent plusieurs bornes milliaires.

La population est plus gaie, plus exubérante à mesure que l'on descend. Les hérédités latines et le mistral qui secoue les peupliers y sont pour quelque chose. Et puis, l'existence reste singulièrement riche et facile, dans ces terres fécondes que les montagnards appellent, non sans un peu d'envie, « le rivage ». Ce mot n'évoque-t-il pas pour eux les vignes dont ils descendent chaque année chercher le vin, — et les fruits, les primeurs qui manquent à leurs hautes solitudes ? Plus d'un paysan a quitté les plateaux pour les fermes du Rhône ; mainte bergère cévenole rêve d'épouser un opulent riverain. Sur toute la longueur de sa traversée vivaroise, le bord du fleuve est un vaste verger. Telle petite gare, sommeillant sous ses platanes touffus, Mauves par exemple, envoie chaque saison, vers le nord et les frontières, des trains chargés de petits pois ou de fruits précoces. Les vignobles suspendus aux premiers degrés de la montagne conservent dans leurs grappes l'ardeur subtile et nerveuse du terroir : crus de Saint-Joseph ou de Cornas, étincelant flot d'or du Saint-Péray. Certains plants s'enorgueillissent même de leur origine grecque. Plus bas, ce sont de vrais jardins de Provence, entourés de cyprès. Christophle de Gamon chanta « Bourguet », c'est-à-dire Bourg-Saint-Andéol, « qui nourrit des troupeaux de figuiers ». Nous pourrions ajouter le melon, sucré de soleil, l'aubergine violette et même l'artichaut, sans oublier l'olive que, dans notre enfance, nous avons vu conserver, noire et charnue, à l'intérieur de jarres pleines d'huile, rebondies comme des amphores.

C'est d'abord le rocher granitique, à l'ombre plus obscure. A Serrières, Saint-Sorlin, vieille chapelle des

vignerons et des mariniers, garde, tout près de son clocher, un ossuaire que Jean-Marc Bernard contemplant peu avant 1914. De belles églises romanes semblent naviguer sur les feuillages : Champagne, où la légende voit un temple païen miraculeusement transporté du haut d'une colline ; Vion, creusant sa crypte dans le roc.

Tournon se souvient de la puissante famille qui posséda son château, et du Cardinal, fondateur de son Collège bientôt quatre fois centenaire. Au fronton de la belle façade renaissance est inscrite la devise du prélat : « Non quæ super terram ». Saint François Régis fut étudiant en philosophie, quand la maison appartenait aux Jésuites. Douce et calme petite ville, sous le clocher carré de sa collégiale Saint-Julien, sous la Tour de la Vierge... Ici, au long des siècles, des poètes se rencontrent. En août 1536, Pierre de Ronsard, âgé de onze ans, et nommé page du Dauphin fils de François I<sup>er</sup>, arrive dans le château juste pour assister à l'agonie de son maître. Le drame nous a été raconté par



Cl. Blanc-Demilly  
**Tournon**  
La collégiale Saint-Julien



Bords du Rhône et tour de Soyons

Cl. Jehan Pailloz

Gabriel Faure, à qui les paysages d'Italie n'ont point fait oublier le Rhône natal. Honoré d'Urfé, élève du Collège de Tournon, y écrivit ses premiers vers, et peut-être son ombre revient-elle rêver sous les marronniers, quand le parfum des nuits de juin se mélange au vent du fleuve. Bien des voyageurs illustres ont descendu le Rhône ; Chateaubriand, du bateau, a regardé le Vivarais. Plus tard, Stéphane Mallarmé, professeur d'anglais au Lycée, compose à Tournon quelques-uns de ses plus beaux poèmes, et correspond avec Aubanel et Mistral.

Le Midi vient à nous avec l'âpre et sèche montagne calcaire qui commence aux environs de Châteaubourg, halte de saint Louis partant pour la Croisade. Les visions de légende se multiplient : ruines de Crussol incorporées au pâle rocher en forme de casque ; tour



de Soyons qui reste penchée depuis qu'elle abrita la captivité d'Iseult du Béage, accusée à tort d'être lépreuse ; Charmes avec son donjon croulant, son campanile et ses cyprès ; le manoir des Lévis-Ventadour, à La Voulte, puis, au-dessus des fours à chaux et d'un monceau de ruines, la tour carrée de Cruas, vestige de l'abbaye fondée en 804, et dont les moines soutinrent un siège héroïque contre les calvinistes. Dans le même village, l'admirable église romane a résisté aux injures du temps et des hommes, aux éboulements qui menacèrent de l'engloutir.

A Cruas, nous avons traversé le pays aveuglant, le royaume de la chaux que nous retrouvons à Lafarge, près de Viviers. Mais quelle antithèse ! Le noir volcan de Chenavari, à 500 mètres d'altitude, apparaît entre



**Viviers**

Cl. Jacquin

les échancrures des montagnes ; les dykes surgissent près du rivage : Rochemaure, dont les tours ruinées couronnent deux pointes de basalte tandis que l'enceinte choit, pierre à pierre, dans la terre rouge qui nourrit les premiers oliviers.

Château-fort du Teil, église et baptistère de Mélas... Nous avons hâte d'arriver à notre capitale historique et religieuse, Viviers, où fut transféré l'évêché d'Alba Helviorum après la destruction de cette ville par les barbares. Viviers même eut à subir de nombreux ravages, depuis les Wisigoths jusqu'aux guerres de religion, et dans la liste de ses premiers évêques figurent des martyrs. Héritière de l'antique Alba romaine et chrétienne, Viviers demeure à jamais le cœur du diocèse où la montagne et la plaine sont réunies dans une pareille ferveur. L'abside, d'un svelte gothique flamboyant, veille près du Rhône, à côté de la tour octogonale du X<sup>e</sup> siècle munie encore de sa « bramardière ».

Quand nous pénétrons, de jour ou de nuit, entre les feuillages du parc épiscopal et la chapelle à façade de temple grec, nous respirons le parfum toujours vivant des fleurs qu'aimait la poétesse vivaroise et ronsardisante Marie de Romieu. Que de mystère et de souvenirs autour des hôtels du XVIII<sup>e</sup> siècle, de la maison de Montargues où Richelieu, déjà malade, fut porté en litière, des orgueilleuses sculptures du logis Renaissance que s'était fait construire le condottiere calviniste Noël Albert ! Le silence devient plus profond à mesure que nous avançons dans les ruelles voûtées qui grimpent vers la placette couverte d'un énorme « sully », parmi les maisons des religieuses ou des chanoines. Là-haut, une esplanade ouatée de gazon, dans l'ombre de la cathédrale, est suspendue entre la petite

ville, grise sous les rochers calcaires, et la plaine dauphinoise qui s'étend des Alpes à la tranchée toute proche du passage de Donzère, porte de Provence.

Derrière les falaises, nous devinons une autre plaine, bordée par la noire et longue colline du Laoul. Il n'est rien de majestueux, sur le Rhône vivarois, comme l'arrivée au Bourg-Saint-Andéol. Les nobles architectures sont étagées entre les eaux et la montagne, autour de l'église romane où l'on voit encore le sarcophage païen qui dissimula le corps du martyr Andéol. Le mistral, les grondements du large fleuve se répondent dans les câbles du pont et sous les arches. Parfois les nuages venus de la Cévenne par les grands déserts du Laoul attristent les rues pleines de vent, les places étroites d'où monte une odeur de terre sèche ;



**Bourg-Saint-Andéol**

Ci. d'Arneville



Cl. Jacquin

Train de péniches sur le Rhône près de **Châteaubourg**

le quai chavire dans un grand courant d'air sombre. Puis la lumière triomphe à nouveau dans l'azur. Stendhal a eu raison de saluer au Bourg-Saint-Andéol l'apparition du Midi.

Dans cette splendeur ardente où l'hôtel Nicolai fait vivre le souvenir des chevaliers revenus d'Italie, règne la bonne Madame Vierna, la châtelaine du XIII<sup>e</sup> siècle qui donna les bois du Laoul à l'hospice. Les archéologues possèdent peu de renseignements sur elle. Qu'importait à mon enfance ? Il fallait bien que l'immense forêt de chênes et de dolmens ait appartenu à une très grande dame, peut-être la sœur des nymphes qui conduisent les rivières invisibles sous les collines... N'y avait-il pas, en un ravin d'alentour, une « Beaume des Fées », près d'une humble Vaucluse,

la Fontaine de Tournes, dont les eaux limpides sortent d'une grotte ? Le « Grand Goul » et le « Petit Goul » auraient servi de bassins d'eau lustrale, devant la paroi où s'efface peu à peu l'énigmatique bas-relief du dieu Mitrah.

Après le Bourg-Saint-Andéol, l'Ardèche rejoint le Rhône dans cette plaine luxuriante où naquit le cardinal de Bernis.

Ici finit le Vivarais fluvial, et je ne voudrais pas le quitter sans rendre hommage au peuple des marinières qui a rempli toute la vallée d'un mouvement si pittoresque depuis l'époque romaine jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Les « voituriers par eau » de Serrières et d'Andance, véritables seigneurs du fleuve, furent dépossédés par la navigation à vapeur, et avec eux disparut le temps d'« antique bonhomie » chanté par Mistral. On n'a pas tout à fait oublié leurs équipages qui tiraient, à la remonte, les lourdes barques, leurs manœuvres périlleuses, leurs costumes, leur langage et leurs ripailles, leurs fêtes où le clergé, du haut des ponts, bénissait le Rhône, et où les barques étaient promenées dans les rues en l'honneur de saint Nicolas. Les marinières ont transmis aux gens du rivage la passion des joutes, grande attraction des fêtes votives ; nos sociétés de sauveteurs ont gardé, avec certaines de leurs traditions, leur héritage d'honneur et de dévouement.



Cl. Blanc-Demilly





Entrée des gorges de l'Ardèche

Cl. d'Arneville

## II

### EAUX ET FORETS

#### Par les ravins, au cœur de la Montagne

De loin, le rempart semble ininterrompu. On distingue à peine les lignes qui s'entre-croisent. Le Vivarais se dresse comme un bloc qu'il faut escalader. Mais, quand nous approchons, s'ouvrent des brèches par où les eaux glissent vers le Rhône.

En Haut-Vivarais, la Cance, la rivière d'Ay, le Doux, l'Erieux, partis en éventail de cirques forestiers voisins, sont aussi capricieux que les paysages. Cha-

pelets de flaques endormies, l'été, au creux des rocs, ils enflent brusquement après les orages ; leurs tourbillons emporteront les ponts et les jardins des basses vallées. Ces torrents sont doublés par des routes ; dans les couloirs du Doux et de l'Erieux pénètre un pittoresque chemin de fer départemental. Combien d'autres ravins, moins connus, déversent dans le fleuve leurs eaux intermittentes !

Au sud, l'Ar-dèche a percé

dans le plateau calcaire un extraordinaire cañon qui commence à Vogüé, mais qui ne peut être suivi qu'en barque sur 35 kilomètres, depuis le Pont d'Arc, sculpté par les eaux, jusqu'à Saint-Martin. Chaleur torride. Après les figuiers et les grenadiers règne l'immobilité du blanc rocher. L'arche formidable du Pont d'Arc, bosselée, criblée de broussailles, apparaît, malgré le soleil, comme à travers un clair de lune irréel, sur les



Cl. d'Arneville

Le Pont d'Arc  
... arche formidable sur les gouffres  
transparents...

gouffres transparents. Mais en remontant l'Ardèche, le cours d'eau le plus long de notre province, nous arriverons à la frontière des bassins du Rhône et de la Loire, c'est-à-dire au cœur de la haute montagne. Nous aurons senti le vent fraîchir : les effluves résineux

remplacent les parfums de menthe et d'aspic, l'amertume du buis. La campagne du Pont d'Arc sera loin derrière nous, bergère en hailons, au sourire brûlé, qui garde ses chèvres parmi les ronces du Midi.



« La gueule d'Enfer », d'après une gravure ancienne  
 ... La rivière saute du haut  
 des prismes noirs et luisants ...

Dès Pont-de-Labeaume les volcans nous envoient, en avant-garde, leurs coulées de basalte ; la rivière saute du haut des prismes noirs et luisants, rangés comme des degrés d'escaliers, à travers les fertiles prairies. Vers Thueyts, la Cé-

venne ouvre ses flancs ravagés par le feu souterrain. Au fond du ciel se détachent le Rocher d'Abraham, pareil à une vague colossale brusquement pétrifiée lors des spasmes qui déchirèrent l'écorce terrestre, puis le massif de la Croix-de-Bauzon. A cette vue, notre cœur bat plus vite, un rythme violent nous emporte, comme un finale de symphonie héroïque, à la conquête des sommets proches du tonnerre.

La route s'élève de plus de sept cents mètres en quatre lieues. Mayres, Astet, derniers villages avant les solitudes. Au col de la Chavade, qui dépasse 1.200 mètres d'altitude, près des sources, la montagne s'apaise pour nous accueillir dans les plis de son manteau vert et noir. De l'autre côté, l'Espezonette va doucement rejoindre l'Allier. Mais quel spectacle, quand nous nous retournons vers les gigantesques effondre-



Cl. d'Arneville

Dans la haute vallée de l'Ardèche : la Tour de **Chapdenac**



ments tombant à pic sur l'Ardèche ! Ici, le grandiose n'est pas loin d'inspirer une terreur sacrée. Devant ces montagnes, les premiers Celtes divinisaient la force des éléments.

On pourrait aussi bien, pour passer du schiste et du granite au calcaire, suivre le principal affluent de l'Ardèche, le Chassezac, né en Gévaudan, aux environs du mont Lozère qui envoie ses eaux vers le Rhône, la Loire et la Garonne. Le Chassezac, après Villefort, pénètre en Vivarais par une étroite fissure, laissant à peine une issue au chemin entre les blocs de rochers menaçants dont le suintement dégoutte sur nous. Après le carrefour de Pied-de-Borne, vaste oasis entre deux visions de Purgatoire, de brusques cassures montrent des lambeaux schisteux dressés vers le ciel. Aux tournants, la route semble choir dans le précipice. Tout à coup, la paroi d'en face est déchirée par des carrières, des mines plutôt, près de quelque usine ruinée. Nous dépassons une longue maison aux fenêtres closes. Il y avait, en cet endroit qui donne le vertige, un filon de plomb argentifère aujourd'hui abandonné.

Au fond du labyrinthe où nous descendons, le soleil se retire peu à peu ; mais dans la lumière du soir couve un feu déjà méridional. Les touffes de bruyère blanche sont aussi hautes que de jeunes cyprès ; les chênes verts, les acacias grillés viennent à notre rencontre, dans un parfum de terre chaude. La nature sauvage s'éloigne à regret. Disparaît-elle vraiment, tant que la plaine n'a pas effacé le roc ? La bise joue à travers les balsamiques pins bleus des landes. Parmi les châtaigniers, l'herbe sèche est odorante d'où surgissent les petites chapelles du chemin de croix érigé sur un lieu sacré païen. Quand le Chassezac multiplie ses méandres dans un golfe de plaine heureuse, avant de pénétrer à travers le plateau de



Païolive, le soir tiède et rose se transforme en clair de lune sur les peupliers. Les eaux s'étendent, limpides, apaisées, sous le pont en dos d'âne de Chambonas, devant le jardin à la française et les tours pointues du château. Paysage aux nuances toutes classiques, l'un des plus nobles du Vivarais.

Ces rivières ont un caractère fantasque, d'avantage même que leurs sœurs du Haut-Vivarais. La fonte des neiges au printemps, les

pluies diluviennes de l'automne provoquent des inondations terribles par leur ampleur comme par leur soudaineté. On sait que les régions du Tanargue et du Mézenc reçoivent de formidables quantités d'eau des nuages qu'elles attirent. Dans la rivière d'Ardèche, les trombes dévalent si brusquement que lavandières et pêcheurs ont parfois à peine le temps de fuir. Imaginez-vous le spectacle des flots montant à 21 mètres contre le Pont d'Arc, en septembre 1890 ?



Cl. d'Arneville  
Château de **Chambonas**

La ténacité du Vivarais ne se lasse point. Les ruines sont réparées, les gens recommencent à travailler jusqu'à la prochaine alerte ; ils adaptent leur vie aux circonstances, pour éviter le pire, en maint village incrusté dans la falaise ; ils pactisent avec le danger comme à Labeaume, où le pont qui traverse le torrent du même nom est si bas, dépourvu de parapet, afin que les flots montants puissent le submerger quand il leur plaît, et continuer leur course sans trop de dommage pour les riverains.

La cause du mal ? Imperméabilité des terrains, pentes roides, déboisement des vallées. Pourtant, derrière les cols d'où descendent les rivières, quelques grands bois s'étendent encore, derniers vestiges du mystère qui enveloppa jadis les montagnes. Ils ne suffisent plus pour modérer le caprice des eaux.

### Arbres

Pays de forêts... Mais, sur les premières collines, le sol est encore trop pauvre et trop sec. A cinq ou six cents mètres d'altitude seulement, les bosquets deviendront touffus, au bout du premier plateau formé par les prolongements du Pilat, et par Roche de Vent, Seray, Rochefort.

Nous trouvons d'abord les châtaigniers. Parmi les arbres espacés, le sous-bois ressemble à quelque lande où genêts et bruyères s'entremêlent dans une pénombre éternellement couleur du soir. De loin en loin, montent les troncs raboteux, zébrés par la foudre qui les a parfois vidés de leur substance... Des quartiers de granite, épars dans les clairières qui vont d'un arbre à l'autre, ont sans doute vu les druides et servent, dit-on, de trône à la reine des petites fées nocturnes.

Sous un ciel pluvieux, aucun arbre n'offre plus



Cl. d'Arneville

... Les troncs raboteux zébrés par la foudre qui les a parfois vidés de leur substance ...

de relief. Ces blocs de verdure mouillés animent de présences et d'échos le jour gris des montagnes, répandent autour d'eux une sorte de joie grave dans la tristesse. Où donc éprouvons-nous autant de plaisir à entendre la musique de l'averse, à respirer l'odeur du matin trempé, à voir traîner les écharpes de brume, sinon aux degrés des collines vêtues de châtaigniers ?

Je ne sais en quel pays du Haut ou du Bas-Vivarais j'ai vu les plus beaux. En descendant de La Louvesc à Saint-Félicien, ou plutôt entre le Doux et l'Erieux, autour de Chalancon, de Vernoux, d'Alboussières ? Dans certains couloirs profonds, à Pied-de-Borne, par exemple, où le département de l'Ardèche succède à la Lozère ; au col de l'Escrinet ou bien à Saint-Julien-du-



Châtaigniers

Cl. Blanc-Demilly

Gua, faisant cortège à l'Auzenne ; sur la terre rouge des vallées volcaniques regorgeant d'eau, vers Montpezat ou Burzet ? Partout, ils donnent au paysage une majesté humaine parce qu'éphémère. L'hiver les transforme en squelettes géants. Mais sitôt la belle saison revenue, leurs dômes s'épanouissent, bruissants, criblés de rayons et de chants d'oiseaux, cependant que déjà, sous leur fraîcheur, les bruyères se préparent à fleurir.





Cl. E. de Gigord

... les pins escaladent les promontoires rocheux ...

Décimé par la maladie de l'encre et par l'industrie de l'extrait de tanin, le châtaignier devrait cependant être pour nous un arbre sacré, comme jadis l'olivier chez les Athéniens : ne lui devons-nous pas les célèbres « marrons de l'Ardèche », et n'a-t-il pas nourri des générations de robustes montagnards ?



Les pins escaladent plus audacieusement les promontoires rocheux ; ils coiffent les sommets. Entre leurs fûts, l'ombre devient brune ; la terre couverte d'aiguilles garde une couleur fauve. Peuple immobile de colonnes, ou plutôt, immense harpe aux cordes innombrables. La comparaison se justifie d'autant mieux qu'en prêtant l'oreille nous entendons chanter les bois de pins : le vent à travers les branches aux myriades d'aiguilles... On croirait que toutes les voix des ravins et des rochers se réunissent



ici pour former un cœur. Vincent d'Indy les écoute, autour de Chabret et des Faugs. Quand le soleil brille, elles murmurent en sourdine, presque apaisées. Mais viennent les jours de bise noire : la rumeur s'irrite et grandit pour éclater en un sanglot qui accompagne l'interminable calvalcade des nuages sur les cols.

On peut trouver ensemble, dans les mêmes bois, pins et sa-

Cl. Blanc-Demilly  
... les pins coiffent les sommets ...

pins. Des environs de La Louvesc aux vallons proches du Doux, la forêt du Périer les fait alterner, selon la nature plus ou moins humide du terrain. Dans les endroits sablonneux, les pins jaillissent en rangs serrés. Beaucoup sont très vieux ; les branches laissent traîner jusque sur la mousse leurs pâles crinières de lichens. Tous demeurent tordus par l'âge et le vent ; mais aucun n'a des gestes pareils. Marchant en désordre sur le seuil de la clairière, comme pour l'envahir, ils semblent un groupe d'étranges guerriers ossianiques.

Des chemins, défoncés par les chars de « buttes », s'en vont tout droit dans la nuit, puis se dérobent, comme s'ils avaient voulu nous perdre. Plus de rayons furtifs entre les branches, éclairant un îlot de mousse : les sapins nous effleurent de leurs rameaux retombants. C'est la ténèbre où, faute d'air et de soleil, plus rien ne semble vivre. Pourtant, quelques nappes d'airelles aux baies violettes ; et les bolets, dissimulant sous un monceau d'aiguilles résineuses leur grosse tête brune. Un plant de digitale égaré incline son thyrses chargé de clochettes pourpres. Les sapins s'écroulent sur le torrent qui gronde à travers un fouillis de sureaux, d'éclatantes marguerites jaunes et de panaches vineux ; à peine aurons-nous vu le ciel : sur l'autre pente, recommencent leurs pyramides.

D'autres bois, depuis plus longtemps exploités, laissent le jour pénétrer entre leurs arbres qui montent sans fin dans les clairières de l'azur. Est-ce une illusion ? Au lieu de pencher leur rameaux, ils les tendent au soleil ; leur faite, souvent découronné par les orages, offre un immense bouquet de palmes. Sapins de Saint-André et Saint-Bonnet ! Calme des forêts étincelantes dans un pur matin d'août... On dirait des chapiteaux corinthiens, sur des colonnes géantes. La

végétation, ici, est plus riche : la fougère arborescente peut librement prospérer, et la multitude de sapinettes semées dans la mousse autour de chaque ancêtre. De longs chemins plats nous conduisent à perte de vue, quand ils ne sont point obstrués par un tronc abattu, énorme, avec tout son feuillage qui est un monde... Si l'inclinaison s'accroît, nous traversons des tapis incandescents de graminées ou d'osiers fleuris que l'automne transforme en nuages de duvets. Nous arriverons, après avoir franchi les combes avec la forêt, au chemin de bordure, dans une longue vallée. Un canal limpide nous sépare des prés. L'eau et le sentier suivent tous les replis de la pente qui creusent des golfes dans les taillis jusqu'aux lignes d'arbres. Parfois une cascade. Mais ce vacarme semble accroître la solitude. Quand le torrent et la forêt se rejoignent, c'est le triomphe de la nature inviolée. Le chemin finit dans les joncs ; nous respirons cette odeur de résine, de terre humide, de moisissure, particulière aux forêts de sapins. Tout à coup un écureuil, jailli sous nos pieds, part comme une fusée. Nous avons à peine le temps de le voir s'agripper à l'écorce... Il a disparu.

Plus bas, les courbes lointaines de la lisière, les méandres des ruisseaux à truites miroitant au ras de l'herbe, quelque bouquet de frênes autour d'une cabane ruinée, composent un paysage élyséen où il ferait bon attendre le crépuscule, puis la rosée du clair de lune argentant le gazon...

Avant de dépasser le Mézenc, les bois de hêtres sont peu nombreux. Vous savez que chez nous comme en d'autres régions, le hêtre est nommé « fayard », d'un mot proche du latin que nous retrouvons plus ou moins transformé dans beaucoup de noms de lieux, comme le Faug du Pré, le col des Fangs, le château des



Dans la forêt de **Mazan**

Cl. E. de Gigord

Faugs qui appartient au maître de Fervaal. Le fayard est l'arbre de la lumière. Il semble absorber en lui la couleur des prairies pour nous la rendre plus vivante, plus fraîche, dans son ombre. Tantôt un promenoir, tantôt un cabinet de feuillages ou bien une voûte sans fin comme l'allée de Montivers. Autour du Gerbier, les hêtres disséminés sur la lande sont taillés en boules



par les troupeaux. On croirait voir, dans ce désert, les vestiges d'un singulier jardin à la française.

Sur les premiers bords de Loire, ils redeviennent opulents. Ils scintillent dans le soleil autour de Sainte-Eulalie où un tournant de route grimpe à travers leurs feuilles. Ailleurs, j'ai vu tel village, groupé dans l'ombre du tertre où veille un bois sacré de fayards. Mais le plus souvent, ce sont les frênes, longs et minces comme des peupliers, qui processionnent autour des hameaux et des bourgs de la montagne.

Au cœur de la Cévenne, les hêtres sont mélangés avec les noirs conifères et les mélèzes. C'est alors un enchantement sans cesse renouvelé. Forêt de Mazan, forêts du volcan de Bauzon, forêts des Chambons et du Tanargue, vastes archipels de verdure vierges, troués par les torrents, entre des montagnes arides et nues. Autour des abbayes ruinées de Mazan et des Chambons, ces bois immenses perpétuent le souvenir des moines qui les plantèrent comme une formidable clôture naturelle. Dans le domaine de l'Etat, ils ont échappé aux partages et aux coupes qui dévastent les propriétés privées.

La forêt des Chambons, sur les pentes nord du Tanargue, est la plus impénétrable : une force de la nature qui nous submerge et nous écrase. Nous passons de la luxuriance formidable des lisières au silence des cathédrales de fayards qui semblent vivre, depuis toujours, en dehors du temps. On peut errer tout le jour sans voir l'horizon, au milieu des arbres, des cascades, des quartiers de roche. Nous nous sentons redevenir primitifs, nous ne quittons qu'à regret cette obscurité peuplée de tant de présences, qui nous laisse enivré de murmures et d'effluves végétaux. L' « Administration », pour exploiter les bois avec une sagesse qui





Maison forestière de **Mazan**

Cl. E. de Gijord

devrait servir d'exemple, entretient de clairière en clairière des chemins mystérieux. De loin en loin, quelques petites maisons de gardes, d'un modèle à peu près uniforme, avec leurs jardinets pleins de reines-marguerites, et surtout leurs fontaines, leurs belles fontaines d'eau pure des forêts, coulant pour le bûcheron assoiffé, pour le touriste incertain de la route, un peu inquiet de cette grande ombre des sapins qui avance sur lui.



Cl. Blanc-Demilly

... Un cortège d'arêtes bleues aux dentelures inégales ...

### III

## VERS LES CIMES

### Le chemin des prairies

Chaîne du Mézenc... Un cortège d'arêtes bleues, aux dentelures inégales, défile sur l'occident. Fond de ciel entrevu de tous les cols, en Haut-Vivarais. Quand nous sortons des bois de Saint-André, cette terre pro-

mise s'offre à nous, de plus près, au bout du plateau que traverse le Lignon vellave. Les coupures se précisent, à mi-côte, dans l'ombre azurée, sous le Mézenc trapu, impassible comme un bœuf énorme couché sur les prés, levant un peu le front vers le soleil... Si pure est la lumière du matin que nous pouvons compter les villages, suivre le caprice des forêts sur les rochers, revivre nos souvenirs d'une autre année autour des pointes qui se succèdent depuis Mézilhac : Areilladou, Montivernoux, Sara, cône du Gerbier-de-Joncs, rocs anguleux des Boutières, Mézenc, au faite de la chevauchée qui s'abaisse ensuite vers le Velay par le Meygal – Mézenc en miniature –, le Lisieux, les sucus d'Yssingeaux. A mesure que nous approchons, les ondulations semblent finir ; les bois de pins deviennent plus rares. Le village des Vastres apparaît, dans un bouquet de frênes, comme une avant-garde de la forteresse volcanique de Fay, jadis vivaroise. Le porche ogival de la petite église s'ouvre sur le Mézenc. Les arbres font place aux blocs de pierre, aux pâturages semés de flaques et de ruisseaux. Les toits de lauzes ou de chaume, de plus en plus pointus, descendent presque jusqu'à terre. La montagne se dépouille, les lignes s'élargissent, le grand pays commence. Jusqu'au Mézenc, la route est libre ; plus rien que la prairie ! Le vent froid nous prend en croupe. C'est le saut dans un autre climat, imposant une âme neuve, à l'image de cet espace sans limites. Et, tout naturellement, le thème de la « Cévenole » de Vincent d'Indy semble jaillir des herbes et des monticules pour nous appeler pendant que nous tournons autour du sommet des Cévennes.

Le Mézenc, changeant d'aspect et de couleur, marche presque derrière nous, à gauche. Vers lui s'en vont les arbustes maigres qui suivent le chemin des Infruits. De longs morceaux de roche émergent parfois :



Maison à toit de lauzes

Cl. Blanc-Demilly

les pierres de neige, plantées pour indiquer la direction quand le plateau dort sous son linceul d'hiver, funeste aux voyageurs qui hésitent. Plus de bornes kilométriques. La route n'est qu'une piste au milieu des herbes. Les seuls ombrages que l'on aperçoit entourent des maisons aux grands toits en pente, assez loin dans le désert. Parfois, on approche d'immenses troupeaux, vaches, moutons, chevaux. Mais personne sur la route, sauf quelque cavalier à blouse noire, ou bien une amazone montagnarde, robuste et gracieuse, qui fuit dans un nuage de poussière. Nous désespérons de parvenir jamais au but, à travers ces talus monotones, sans fin renouvelés, quand tout à coup apparaissent, au bout d'une descente, le clocher et le village aux murs gris sous les pâles toits de lauzes qui fument dans le soleil couchant : les Estables, en Velay. Ici, le point culminant des Cévennes n'est plus, malgré ses 1.754 mètres, qu'une table de pierre pointue aux deux bouts, sur les frontières du ciel et de la prairie,



Le Mézenc

Cl. Verdier

tandis que l'Alambre et la proue du rocher Tourte paraissent beaucoup plus imposantes.

### Mézenc

A la Croix de Peccata, découpée dans une plaque de lauze, les sentiers des Estables et de Chaudeyrolles, venus de deux directions contraires, se rejoignent. Et certes, il vaudrait mieux arriver directement de Chaudeyrolles, village plus voisin de Fay, séparé du Mézenc par une combe immense où tintent les clochettes des troupeaux, à peine visibles à travers la distance. Le mont est escorté de rochers en flanc-garde : une sombre butte de trachyte et les dents du Grand Imbert, de Petit Imbert. En approchant d'eux, nous marchons dans une herbe étoilée de gentianes bleues, d'arnicas, de clochettes, d'œillets carmin. Après la Croix de Peccata commence l'ascension véritable, au sein du maquis résineux, puis sur la lande aux bruyères rampantes, aux airelles râclées par le vent, décolorées par le passage des nuées. Quand nous avons escaladé les derniers éboulis, quand nous atteignons, dans le dépar-



tement de l'Ardèche, la plus haute des deux pyramides, nous dominons l'horizon bousculé par une indicible houle de cônes et de pointes, en un demi-jour grisâtre, fantomatique. Au sud-est, le minuscule Saint-Clément se penche sur le labyrinthe des Boutières d'où surgissent la Roche de Borée, le Gerbier, d'autres pics chauves et blêmes, cerclés de nuit à la base. Au fond du cirque, des créneaux couleur de plomb : Lacham-Raphaël et la tranchée de Mézilhac. Vers le nord, la prairie déborde, bien au delà du dyke de Fay-le-Froid, jusqu'aux lignes boisées du Felletin et du Chaix ; derrière nous, elle submerge les Estables, si lointaines dans leur bas-fond, puis s'en va jusqu'aux volcans du noir Velay, traversée de chemins qui se perdent, parfois soulevée par un banc de rocs ceinturés de sapins. C'est, en plein mois d'août, le royaume nu et terne de l'hiver ; mais là-bas, vers le sud-ouest, étincelle la ronde coupe d'Issarlès. Au delà des suc du Pal et de Bauzon, plusieurs arêtes ferment le ciel : la dentelle du Rocher d'Abraham, le Tanargue pareil à un dos velu de sanglier, d'autres lignes plus vagues, la Margeride, le mont Lozère... Nous ne nous laissons point de parcourir la plate-forme de phonolithes qui s'allonge entre les sommets, cherchant à mieux reconnaître quelque cime familière, quelque hameau perdu dans les vallées, cueillant le myrtil à fruits rouges ou le séneçon argenté, la fameuse « herbe du Mézenc », qui ne pousse nulle part ailleurs dans la région. Nous avançons sur l'extrême pointe orientale, dont l'éperon surplombe, à pic, la profonde vallée de la Rochette, les suc volcaniques déployés entre l'Eysse et la Saliouse, le chaos de Borée. La découverte de toutes ces montagnes est plus émouvante, parce que plus imprévue, que l'apparition des grandes Alpes, par temps clair, à peu près telles qu'on les

aperçoit de La Louvesc. C'est un spectacle qui ne s'effacera plus de nos yeux. A Chaudeyrolles, quand nous essayerons de dormir, cette nuit, dans une chambre de bois secouée par la bourrasque, toujours nous hantera cette chevauchée sans fin de croupes et de rocs cabrés sous le Mézenc.



**Borée**

Ci Blanc-Demilly

## Chartreuse de Bonnefoy

Des Estables à la Chartreuse de Bonnefoy, la prairie nous accompagne d'abord, la prairie souvent écorchée par les éboulements qui mettent à nu la terre rouge, le sous-sol volcanique. Les ruisseaux, nés du Mézenc, creusent dans le plateau des ravins insoupçonnés, parfois difficiles à franchir. Puis la forêt de Bonnefoy nous couvre de son ombre fraîche, pleine de buissons à mûres et de framboisiers, de fougères, de fraisiers et de nappes d'osiers fleuris, sous la montagne de la Lauzière, dans les carrières de laquelle, après la Révolution, des fugitifs furent murés par un éboulement. La tradition veut qu'on les entende encore appeler au secours, depuis plus de cent ans. Le fond de cette combe tapissée de sapins abrita une Chartreuse, depuis le milieu du XII<sup>e</sup> siècle jusqu'à 1790. Le ciel est enfermé par les montagnes où bruissent les cascades forestières. Mais la voix des eaux n'est pas de celles qui troublent la paix. L'habitation du prieur, restaurée, sert aujourd'hui de maison d'été aux propriétaires qui ont pieusement planté une grande croix sur la tour carrée, seul vestige intact. Pendant la belle saison, le culte est rétabli dans la Chartreuse ; nous avons pu, un dimanche matin, assister à la messe sous les voûtes d'une petite chapelle aménagée au rez-de-chaussée de la maison. Il nous semblait que les âmes des Chartreux priaient encore parmi nous. Comment croire, hélas ! que les moines venus ici chercher l'oubli du monde eurent à subir jusqu'en ce refuge, le contre-coup des événements, surtout durant les guerres de religion où le prieur et trois de ses religieux furent massacrés ?

Pendant la Révolution, la communauté se dispersa, et ses domaines furent vendus comme biens nationaux. Les ronces couvrent les ruines, mais dans cette soli-

tude, on ne serait pas surpris de rencontrer encore les grands moines blancs parmi les pierres qui furent leurs cellules ou les murs de leurs jardinets. Quelque chose de leur recueillement, de leur mystique nostalgie demeure en ce lieu retiré, qui sent la mousse, la résine, la framboise. Et ces fleurs rares, ces plantes médicinales que l'on retrouve un peu partout dans les anfractuosités du cirque de la Chartreuse, n'est-ce pas eux qui les apportèrent ?

Une ferme, avec son étable où la fontaine chante jour et nuit, veille à côté de ce qui fut le monastère. On s'y repose chez de braves gens qui pratiquent encore les vertus d'autrefois.

Quand nous avons rejoint la route, elle tourne et grimpe vers la lisière, traverse une brèche sous le regard sévère du Mézenc, puis s'arrête sur l'abîme, interdite de voir la prairie s'effondrer entre le rocher des Pradoux et le suc de Sara, géants immobiles vêtus d'un reflet gris-vert dans le matin. Une maison, avec son toit bleu de lauzes, lui laisse à peine le passage au bord du précipice. Nous ne pouvons quitter cette vision de montagnes déchirées, avec le rocher des Pradoux taillé comme un buffet d'orgues, et la grande pyramide du Sara où la forêt, à mi-hauteur, est submergée par les flots de pierres étincelants.

Après un col, nous retrouvons dans le bois des Princes la paix lumineuse des fayards.

### **Gerbier-de-Joncs**

Quand les arbres s'éclaircissent, nouvel étonnement : le cône du Gerbier apparaît, sur la lande. Nous arriverons bientôt au pied du tas gigantesque de pierres plates, dont l'ascension n'est qu'un jeu, pas



Le Gerbier-de-Joncs

Cl. E. de Gigord

très facile, promptement récompensé par la découverte d'un magnifique point de vue sur le Mézenc, le chaos de Borée, et sur les volcans de l'ouest, Bauzon, le Pal. Du côté est, il surplombe à pic les ravins : toujours la même opposition, souvent remarquée, entre le versant du Rhône, si abrupt, et le versant de la Loire, aux pentes plus calmes.

Le fleuve naît ici. En réalité, il possède trois sources : la source des « savants », des géographes, entre le rocher des Pradoux et le Gerbier ; la source « historique », située un peu plus loin, d'après les documents et les traditions, au seuil d'une vallée ; enfin, entre ces deux points extrêmes, la source des « touristes » : dans l'étable de la ferme de Loire, au pied du Gerbier, coule une fontaine à laquelle les étrangers vont rendre visite ; à l'entrée, les enfants ont disposé une sébille. Pourrait-on blâmer ce tribut prélevé sur



la curiosité des automobilistes qui veulent s'offrir le luxe de boire le plus grand fleuve de France dans leur gobelet ? Elle est pittoresque, d'ailleurs, cette bâtisse dont les habitants vous reçoivent avec cordialité dans leur grande salle. De ce côté-là, toutes les eaux vont à l'Océan, et l'on n'a point tort de dire que le fleuve commence au Gerbier-de-Joncs. Que nous importent les discussions, quand nous voyons la première vallée de Loire s'ouvrir devant nous, vers Sainte-Eulalie, parmi les herbes et les fayards, et descendre vers les volcans couleur de nuit ?

Jusqu'à Bourlatier, jadis maison forte, on a l'impression de suivre le chemin de ronde d'un rempart désolé, sur la ligne de partage des eaux, avec des échappées par où l'on voit le Mézenc en enfilade. La pointe de Lhuberta troue la prairie ; à droite, la grande table du Lech'ous, la montagne celtique, domine tout le pays, pareille à un paquebot démâté sur les vagues des sucus et des bosquets de hêtres. De là-haut, nous apercevons le Bas-Vivarais poudroyant au soleil. Cet observatoire fut, sans doute, d'après MM. Jean de La Laurencie et Paul Besson, un lieu sacré des Gaulois. Sur la plate-forme envahie par les bruyères et les airelles, sur les terrasses latérales du levant et du nord, plusieurs phonolithes présentent un aspect étrange : la « Table du Diable », le « Ranc de la Met », au seuil d'un couloir souterrain aujourd'hui obstrué, le « Ranc de la Campane », dalle branlante et sonore qu'une main d'enfant suffit à mettre en mouvement, et qui produit, quand on la frappe, quatre notes de la gamme... On a vu les bergers et bergères grimper sur la roche pour la faire sonner en dansant la bourrée. Le Lech'ous finit brusquement sur le monceau de blocs portant comme un clocher le « Ranc de la Campane ». Autour de nous, la lumière aveuglante se brise en milliers d'étincelles

contre les pierres, en face d'une des plus belles lignes d'horizon du Vivarais. C'est l'apothéose du soleil, en plein midi, sur la montagne qui lui fut consacrée, tandis qu'en bas, les massifs luisants de hêtres, si frais sur la prairie, nous invitent à nous reposer près des sources. On voudrait s'y attarder, d'autant plus que, vers l'ouest, du côté de Sainte-Eulalie, le bois de Disonanches, plein de légendes, cache de rudimentaires sculptures celtiques et des empreintes figurant, paraît-il, les constellations.

Vers Lacham-Raphaël, le plateau devient de plus en plus nu, entre l'abîme de Saint-Andéol-de-Fourchades, dominé par le Mézenc, et la gorge du Ray-Pic, dissimulant ses labyrinthes entre des croupes rougeâtres



Cl. Blanc-Demilly  
... vers Lacham-Raphaël, la plateau devient de plus en plus nu...

comme les scories de hauts fourneaux cyclopéens, derrière lesquelles pointent les volcans du Pal et de Bauzon. Enfin, voici une poignée de maisons dont les toitures touchent l'herbe... Lacham-Raphaël, à 1.300 mètres d'altitude, pauvre village, perdu en plein désert, mais l'un de ceux où l'âme de la grande montagne vit le plus intensément. De tous côtés nous enveloppent l'espace, les nuages et la prairie que gonfle, au sud, la brusque lame du Montivernoux, surmontée de trois croix. L'église regarde le plateau ; son clocher à jour est traversé par tous les souffles du ciel. Le chemin de basaltes qui arrive du Gerbier passe entre les maisons, puis serpente vers Mézilhac. Là-bas, d'autres lignes de sommets sans arbres bondissent et se croisent. Fin du monde ! Toujours ces montagnes de Jugement dernier, où le soleil et les hivers prolongent la brûlure du feu souterrain !

### En suivant la jeune Loire

Au pied du Gerbier, le plateau semble pencher à peine vers l'occident ; mais la Loire y creuse son lit parmi les prés et les hêtres qui revêtent les roches volcaniques. Bientôt, l'eau bouillonnant contre les pierres fait marcher la roue du premier moulin. Le Gerbier paraît déjà lointain derrière nous, encadré par les bords du ravin qui découpent le ciel. Le Séponet, le Cépoux, Montfol, pyramides grisâtres, cheminent ensemble joyeusement sur le pâturage. Les bois de fayards tranchent à peine avec la monotonie des herbes vertes. Ils peuplent les abords de Sainte-Eulalie, et ce domaine de Lagarde qui est bien l'un de ceux où les traditions du Vivarais demeurent le plus fidèlement conservées. Sur la haute plaine d'apparence uniforme, on ren-

contre, de loin en loin, quelques gros bâtiments de fermes et d'immenses troupeaux, frères de ceux du Mézenc ; la route est longue, par les jours torrides comme sous le ciel gris ; mais quelques points de vue rompent tout à coup l'ennui. Au Béage, étalant sur les prés ses rangées de toits, nous rencontrons la Véradeyre, affluent de la Loire, qui vient de la Chartreuse de Bonnefoy. Elle descend rapidement, par une vallée ombreuse ; au bout miroite une grande coupe d'eau, surélevée comme si elle occupait le piédestal d'une montagne disparue : le lac d'Issarlès, dans un cercle sauvage de hauteurs d'où les pins retombent sur lui. A l'ouest, des grottes furent creusées dans le roc, où habitait naguère une famille de sabotiers. Le Mézenc surgit dans une échancrure, tout rose dans l'aurore ou le crépuscule, quand les eaux s'animent de scintillations violettes. Le soir, un voile léger tombe des pentes sur les flots. Les cloches des troupeaux animent parfois le silence lacustre ; des vaches viennent boire, en avançant dans le miroir qui les fascine comme un ciel renversé entre les bois. On entendrait sans surprise un chant de cornemuse ou plutôt quelque thème de Fervaal. Il y a tant de mystère, dans le site divin d'Issarlès ! L'origine même du lac est incertaine. Les géologues affirment qu'il a rempli la dépression causée par une éruption volcanique, de la même manière que le lac Pavin en Auvergne. Les vieillards racontaient que dans sa partie orientale, au pied du volcan de Cherchemus, s'élevait une cité d'hommes riches et avarés. Dieu s'y présenta, déguisé en mendiant. Tous lui refusèrent l'aumône, à l'exception d'une vieille femme qui gardait sa chèvre. Un cataclysme engloutit la ville, à jamais couverte par les eaux.

Hélas ! Le charme risque d'être rompu par une fée que l'on ne s'attendait guère à trouver sur ces bords,



Soir tombant au Lac d'Issarlès

Cl. E. de Gigord

la fée Electricité, qui se propose d'utiliser le lac, en abaissant son niveau par une cascade artificielle. Déjà elle avait entouré le rivage d'un réseau de fils barbelés. On s'est alarmé, on a obtenu qu'elle les enlève et permette à l'eau de revenir à sa hauteur ordinaire pendant trois mois d'été, pour le plaisir des touristes. Mais Issarlès ne sera plus inviolé.



Du Béage, nous pourrions encore rejoindre le fleuve par Usclades, hameau pastoral appuyé au rebord de la prairie. Sur l'autre rive, les masses des volcans oppriment le bas-fond dans lequel la Loire limpide baigne le village de Rieutord, sombre et vert dans le soir. Quand, de nuit, par temps d'orage, la route semble hésiter à travers cette fin de plateau où courent les éclairs, parmi la cavalerie des brumes, nous imaginons les montagnes, jetant le feu sur tout le pays bouleversé ; le tonnerre évoque pour nous les grondements souterrains. Usclades ! ce nom ne garde-t-il pas l'écho du formidable incendie ?

Après Rieutord et sa forêt, nous traversons la Loire pour aller chercher le gros bourg de Saint-Cirgues, cœur de la montagne. Dans une vallée proche sommeille le pauvre hameau de Mazan. Les maisons, l'église et le pont furent construits avec les pierres de l'abbaye cistercienne. Que reste-t-il du plus beau sanctuaire roman de notre province ? « Pendant quatre siècles du moyen âge, nous dit M. Jean Régéné, ces vaillants pionniers des Hautes-Cévennes ont défriché avec un égal succès le sol et les âmes. La civilisation matérielle, comme la civilisation morale, leur est redevable de ses plus belles conquêtes. » Les ruines même ont péri, et la berceuse n'est plus vraie, que l'on chante en patois aux petits enfants pour les endormir : **Bololin, bololon, — Les campanes de Mazan — Sont tombées cet an, — Les moines les relèveront, les relèveront.**

### Montagnes du Tonnerre

Elles se cachent derrière plusieurs suites de gorges et de montagnes, tout au fond du Vivarais. Nous les avons aperçues du cratère de la Vestide du Pal, où



Ruines de l'abbaye de **Mazan**

Cl. d'Arneville

murmurent dans l'herbe les sources de la Fontaulière. Devant nous, dans la grise clarté qui précède la nuit, dans le silence montant des ravins incendiés, s'ouvre le pays tragique.

Ces rocs en dents de scie nous dissimulent un bassin de forêts et de prairies. Si vous êtes en voiture, vous ne pourrez y pénétrer qu'en passant par la frontière du Gévaudan. Mais nous, promeneurs à pied, après le col de la Chavade, nous préférons une « draye », piste de troupeaux, qui s'insinue à travers les pentes, coupe les rochers aux lisières des forêts, atteint enfin la ligne de crête, d'où l'on découvre tantôt un fragment du couloir de l'Ardèche, vers Astet ou Mayres, tantôt les formes apaisées, mais sévères des montagnes de Saint-Etienne-de-Lugdarès. Nous sommes presque à la hauteur de la Tour du Poinnet (1.540 m.), sommet de cette chaîne de Bauzon qui conduit, face au Tanargue, son cortège de montagnes arrondies, étrangement rousses en plein soleil à cause de leur vêtement de graminées. Quand nous descendons, les fayards se rapprochent ; quelques-uns sont morts, et leurs bras tordus, livides, font songer à un clair de lune fantomatique. C'est le bois de Riouclar, visité par un torrent cascasant ; et voici le Bès, la blanche maison, la chapelle, sur le col où passe la route qui vient de Luc et de Langogne. Jadis halte des muletiers en marche vers le Gévaudan, aujourd'hui station des autobus de Valgorge à Langogne, le Bès est un lieu de passage des transhumants, les seuls voyageurs qui continuent à se déplacer au rythme d'autrefois. À la belle saison, quelques-uns remontent encore de la Camargue ou de la Crau vers les pâturages de Bauzon, du Mézenc, pour y passer l'été, avec les ânes porteurs de bagages, les chiens, le « bayle », maître berger, et ses aides qui vivront pendant des

semaines, jour et nuit, entre l'herbe et le ciel, sans autre abri qu'une cabane pour l'orage. Les transhumants, on les entend, plutôt qu'on ne les voit, perdus dans les solitudes... Le vent apporte, par intervalles, un bruit de clochettes plaintif, précipité ; nous croyons distinguer, très loin, une île poudreuse qui bouge à travers la lande. Mais les troupeaux se dérobent, à l'écart des lieux habités. A peine, de temps en temps, un berger descend-il vers les fermes pour le ravitaillement. Très tôt, dès la première approche de l'automne, ils repartent vers le sud par un itinéraire à eux, qui ne suit pas les grandes routes. S'ils traversent le Bès, c'est juste pour changer de montagne. Par les « drayes », ils longent les torrents, escaladent les crêtes ; on suit leurs pérégrinations au bourdonnement des sonnailles répercuté par les échos. Ces troupeaux broutaient autrefois tous les herbages des cimes. Ils deviennent plus rares, mais, si l'on a chance d'en rencontrer, c'est

aux environs du col, autour de la petite chapelle de Notre-

Dame-du-Bès dont une main pieuse agite la cloche trois fois par jour, à l'intention des voyageurs et des bergers.

Col du Bès !  
Endroit où la montagne nous accueille avec



La chapelle du Bès

Cl. L. Pize

le plus de grandeur et en même temps d'intimité. Du seuil de la chapelle, on aperçoit le mur de la Lozère, où le soleil se couche, au bout de la vallée de Mas-méjean qui descend vers l'Allier. De l'autre côté, le Bès garde la combe de la Borne, affluent du Chassezac, fermée par trois cols : le Bès, frontière du bassin du Rhône ; le col de Bauzon, le col de Meyrand. Enveloppée de bois, on imagine avec peine que la rivière puisse se frayer un passage pour tomber dans les gorges de Saint-Laurent. Un hameau de bûcherons et de scieurs est blotti dans le bas-fond. L'abbaye des Chambons, filiale de Mazan, a disparu. Mais la plus belle construction des religieux subsiste, haute et sombre, barrant l'horizon sur nous : la forêt. Ils l'ont conduite aussi loin qu'ils pouvaient, à travers le Tanargue dont le versant sud, exposé aux vents et à l'érosion, n'est qu'un monstrueux éboulis de rocs déchiquetés et d'aiguilles de pierre, sur la Beaume, jusqu'à Valgorge.

Montagne du Tonnerre !... Piédestal des dieux celtiques, près des nues ! Aucun abri, plus même un arbre. En plein orage, la foudre fait voler en éclats le rocher. De tout le Bas-Vivarais, on voit souvent le feu du ciel frapper la pointe du Ron de Coucoulude, et cette ligne de noirs créneaux à peine distincts les uns des autres, qui dessinent le profil du Tanargue. Plus d'un berger a été foudroyé aux alentours. On a même supposé la présence de minéraux qui attireraient l'électricité. En tous cas, les nuages sortent de l'Occident avec une rapidité vertigineuse, accompagnés de déluges qui ravinent les régions de Joyeuse et Largentière, tandis que les grondements se répercutent sans fin de montagne en montagne.

Presque au niveau du col de Meyrand s'étendent les croupes pelées, pareilles aux échines de bêtes de



somme, lacérées par les coups de fouet des bourrasques, tandis que la route tourne très bas, dans le ravin de la Beaume où les châtaigniers ne semblent pas plus gros que des touffes de genêts. Plus loin encore, devant les grandes Alpes, dansent les innombrables collines du Bas-Vivarais calcaire, avec tant de bourgs et de clochers que nous hésitons à mettre un nom sur chacun d'eux. Quand nous avons passé la tranchée de Meyrand, un caprice du Tanargue nous empêche de voir le village, tout proche, de Loubaresse, décrit par le romancier vivarois Joseph Conrazier : quelques maisons tapies dans une anfractuosité, sous le clocher dont la statue fut brisée par une tempête.

Même après l'ascension du Mézenc, même après la Chavade, le sublime d'un tel horizon nous laisse muets. Jamais le rempart des monts vivarois n'ouvre dans le ciel une brèche aussi pathétique.



Cl. d'Arneville

Routes dans les gorges  
de la Beaume



... le chaos de cimes calcinées...

Cl. Blanc-Demilly

#### IV

### UN PAYS DE CONTRASTES

#### Montagne

On a pu se demander comment quelque unité subsiste en une province faite d'oppositions. Ici, les endroits les plus voisins ne se ressemblent pas : trop de différences d'altitude et par conséquent de climat, de végétation. Sauf au bord immédiat du Rhône, l'on

ne peut faire un pas sans monter ou descendre. La nature du terrain varie : granitique et schisteux dans plus de la moitié du Vivarais, avec deux vastes nappes basaltiques ; puis calcaire. En allant du nord au sud, nous approchons de la lumière méditerranéenne. Cependant, de part et d'autre des cols, un même rythme soulève le pays avec des nuances différentes ; nous retrouvons partout cette âme du Vivarais qui n'est pas une fiction de poète, mais qui, le long de nos routes, habite les hommes et les paysages. Elle nous parle dans l'ascétique recueillement des ravins de l'Erieux et de l'Eysse, quand nous montons, par l'orient, à la découverte du Mézenc, sous les hautes régions naguère parcourues. Toits gris de Saint-Martial, accrochés aux pentes d'où la nuit tombe de bonne heure, et ce jardin de presbytère, en degrés taillés au flanc de la montagne, avec tant de fleurs dans l'ombre d'un soir d'automne !

Les routes qui s'en vont de Saint-Martial au Gerbier ou à Lacham-Raphaël abandonnent les combes peuplées de châtaigniers pour les étendues désertes d'où elles dominent le chaos de cimes calcinées, couleur de cendre, qui s'enchevêtrent à l'est du Mézenc. Ce seront ensuite les pins maigres précédant les sapins, au bord des précipices ; la forêt qui se souvient des volcans. Enfin, le plateau. La nuit humectera déjà les herbes, sous un firmament plein d'étoiles. Tout près de nous tinteront des clochettes, car les vaches restent tard au pâturage. Ascension vers Lacham-Raphaël, par le chemin de Saint-Andéol-de-Fourchades ! J'entends encore les cloches de la prairie, mélancoliques et si pures, quand le vent n'est plus qu'un frisson de montagnes endormies. N'avions-nous pas quitté la terre, ce soir où, du fond des vallées, nous arrivions aux premières maisons du village ?



Cl. Blanc-Demilly

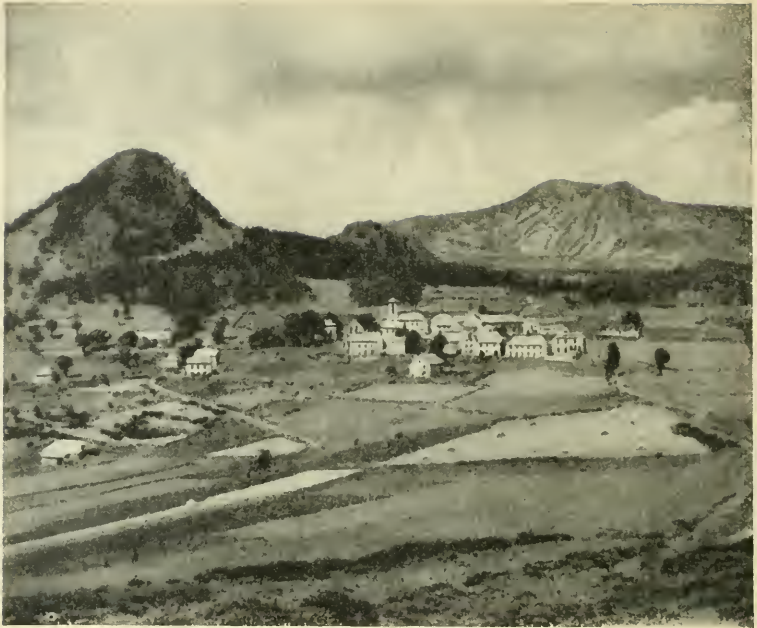
Paysage volcanique à **Lacham-Raphaël**

Bien en avant du Mézenc, c'est une autre vigie dans le ciel que le rocher de Soutron, énorme bloc volcanique penché sur un piédestal de pins et de landes. Curieusement paradoxal quand on le contemple d'en bas, il apparaît, formidable, dans un silence religieux, au détour du sentier qui arrive de Borée en longeant les crêtes. Sur le faite de cette acropole tailladée par les orages, une humble chapelle dédiée à saint Julien, ermite, où l'on monte en pèlerinage au début de juillet ; telle est l'affluence que le prêtre doit célébrer la messe en plein air. Plus haut encore, une croix à côté d'un trou (peut-être une cupule celtique ?) dans lequel les gens du pays introduisent les pieds des enfants trop lents à marcher... Soutron domine tout le cirque du

Haut-Vivarais : croupes lointaines noyées au fond du ciel, escarpements de l'Érieux, fonds imprécis des couloirs qui tournent entre les pentes, et puis, du côté du soleil couchant, la muraille des plus hautes cimes, de la chaîne du Don et de Mézilhac jusqu'au Gerbier, au Mézenc, au rempart dénudé qui les prolonge vers Saint-Clément. Là-haut, nous avons pour compagnons les grands rapaces dont les ailes battent le vide aux alentours, et nous songeons aux deux frères de la légende et à leur sœur Marguerite : l'un gardait ses moutons sur le Soutron, chacun des autres sur quelque rocher de l'horizon ; tous les dimanches, ils allumaient un feu, puis ils rentraient dans leur isolement, heureux d'avoir ainsi communiqué. Un dimanche, il n'y eut pas de flamme au sommet de Soutron. Les bergers accoururent et trouvèrent leur frère mort, les bras croisés sur sa poitrine, devant le ciel. Autour de lui, le troupeau s'était rassemblé. Est-ce la présence des ermites qui continue ? Au-dessus de cet espace tourmenté, nous éprouvons une joie sereine. Comme il faut monter loin des hommes pour se sentir ainsi délivré ! Cette allégresse nous accompagne dans la transparence du soir, quand nous revenons vers Borée, sous le Mézenc couronné d'un long nuage sombre comme le panache rabattu d'un volcan.

Malgré la complication et la roideur des pentes, nombreux sont les chemins qui nous conduisent vers le plateau. A Borée, nous entrons au sein même du chaos. Sapins et pierres s'ouvrent à peine, et le mystère demeure impénétrable, entre le suc de Sara et le rocher des Pradoux : Peyrala, le plus extraordinaire défilé du Haut-Vivarais. A côté, le pic basaltique de Tourou, monstre couvert d'écailles, surgit d'entre les rocs de Gouléou et de Borée, comme s'il guettait une proie. Mais il y avait tant de calme, tant de clarté, dans





**Borée** et le Mézenc

Cl. Blanc-Demilly

ce petit village qui repose sur l'herbe, à l'abri des montagnes étranges ! Après les dernières maisons, la combe se creuse profondément. Quelques bois, puis le ruisseau de la Saliouse, et déjà nous montons vers les solitudes où se blottit le hameau de Raffet. Une maison isolée fut engloutie par l'avalanche ; le carré de tuiles rouge vif, tranchant sur les lauzes, rappelle l'ancienne blessure. Des âpres dents du Roc des Boutières jusqu'au Mézenc versant ses éboulis sur les prés, le ciel est clos. Comment des hommes peuvent-ils tirer leur subsistance de ces terres infertiles, et vivre si loin de

tout village ? Elle semblait pourtant heureuse de voir la lumière, cette noire enfant de cinq ou six ans qui se tenait au bord d'une rampe de pierres sèches pour nous observer. « Elle doit boire ici du bon lait », disions-nous. Son père se récria. « Du lait ? Que non ! mais du « pinard », avec du pain trempé... » Rudes gens, qu'il faudrait se garder de prendre pour des brutes ; ils aiment souvent à causer avec une verve déjà méridionale ; ils savent traiter leurs hôtes. Jusqu'à mi-flanc du Mézenc, les hommes luttent avec le sol, et ne l'abandonnent que lorsqu'il cède lui-même au rocher.

C'est du côté de Borée que le roi des Cévennes est le plus grand, tel que l'a chanté le poète Julien Voccance. Au col nous attend la vieille croix des Boutières, sculptée dans un bloc, plus haute et mince que la croix de Peccata qui lui répond à l'autre bout du massif. Quand nous avons traversé l'échancre, nous redescendons sur une pente plus douce ; la prairie à perte de vue cache les soubresauts qui vont s'atténuant. Il y aura même, dans les creux, des oasis forestières où la flore est particulièrement riche.

La nouvelle route de Borée à la Chartreuse de Bonnefoy fait mieux encore sentir le contraste, en s'élevant au-dessus du défilé de Peyrala, jusqu'à la lisière des bois : peu avant le col de la Clède, sapins et fayards nous enveloppent et ces fraîches fleurs, dans le demi-jour des clairières, font oublier la sauvagerie des éboulements du Sara ; une tranchée nous introduit de la forêt dans le vaste pâturage au bout duquel les sapins reprennent. Un tel paysage évoque des Champs-Élysées soudain transportés du sein de la terre vers les cimes. Nous douterions-nous que nous avons longé la Roche des Boutières, avec ses molaires et ses canines d'un terrible relief ?

## Vivarais volcanique

Ce n'est plus la monotonie grandiose qui nous accablait un peu, dans la région vellave du Mézenc, vers Saint-Front et Chaudeyrac. Au sud-ouest, les eaux du plateau s'écoulent vers les affluents de l'Ardèche, par de brusques déchirures volcaniques. La plus singulière s'ouvre autour de Lacham-Raphaël dans les montagnes dévorées par le feu de la terre. Elle est d'abord charmante, cette vallée de la Bourges que les pins et les fayards envahissent, mais bientôt elle découvrira



son visage ravagé. Quand, après beaucoup de détours, nous parvenons au bord du précipice dans lequel tombe la cascade, nous demeurons comme interdits. Ces roches couleur de rouille, ces noirs prismes basaltiques, et les deux blanches gerbes bondissant d'une hauteur de plus de trente mètres, composent un ensemble que l'on ne saurait

Cascade du Ray-Pic

Cl. Jacquin

décrire. Un bassin limpide, entouré de sable et de luxuriante végétation, recueille les eaux qui jaillissent de deux cuves, véritables marmites de cyclopes, invisibles derrière les rocs du sommet. Récemment, un jeune braconnier, poursuivi par les gendarmes, se noya dans l'un de ces gouffres, et son cadavre ne fut retrouvé qu'après de périlleuses recherches.

La voie la plus directe pour passer du Haut en Bas-Vivaraïs présente, en raccourci, la plupart de nos contrastes. Partie du Cheylard, elle remonte la vallée de la Dorne, qui se rétrécit et se dépouille peu à peu de ses châtaigniers. Après le pont de Sardige, elle s'élève en spirale, face au Mézenc et à tant de solitudes bouleversées par les cataclysmes qui leur ont laissé un éternel reflet de crépuscule.

A Mézilhac, austère village caché par un talus de prairies, avec ses maisons longues et basses, son clocher à jour, sa fontaine avare presque tarie en été, commencent les montagnes du Coiron. Une admirable route de crête parcourt des étendues pierreuses, brûlées par le soleil, du col des Quatre Vios aux cols de la Fayolle et de l'Escrinet. Mais nous la laissons à notre gauche pour descendre sur Vals-les-Bains par les étonnantes gorges de la Volane aux grands rochers vert-de-gris. Rapidement, nous nous abaissons de près de sept cents mètres. Entre le vieux bourg perché d'Antraigues et le cratère de la Coupe d'Aizac, s'échelonnent d'innombrables rangées de tuyaux d'orgue. Ainsi des fleuves de lave débordèrent dans les vallées environnantes que remplissent aujourd'hui des flots de végétation. Tous ces couloirs basaltiques, Burzet, Montpezat, Thueyts, nous plongent dans la même fraîcheur, dans le même charme abondant et brusque. Partout des eaux minérales pétillent. A Neyrac, ancienne





Mézilhac

Cl. Jacquin

léproserie au flanc du volcan de Souilhol, des globules d'acide carbonique crèvent dans un bassin jaunâtre ; autour des « moffettes » et dans la « grotte de la mort », insectes et animaux de petite taille tombent asphyxiés. Le Vulcain vivarois est ici tout proche, un Vulcain d'une âpre mélancolie, cependant qu'à Vals-Bains, la nature, favorisée par un climat de Provence, redevient gracieuse. Lorsqu'en septembre nous tombons de Mézilhac dans la floraison rose, pourpre, violette des massifs qui embellissent les parcs, nous nous croyons transportés dans une exotique féerie. Vals, la plus célèbre de nos stations vivaroises depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, a pris l'aspect d'une moderne ville d'eaux. Mais que de fontaines plus humbles, de chaque côté du Mézenc ! Bois-Lantal, Désaignes, en Haut-Vivaraire ; Jaujac, le Pestrin, vers le sud ; et, aux confins de la Lozère, les sources chaudes de Saint-Laurent.

Tandis que Vals s'épanouit dans un creux de ver-



de dure, Aubenas, tout près, couvre de ses tours et de ses clochers un éperon montagneux qui porte la vigne, l'olivier, le cyprès ; sa place de l'Airette contemple la chaîne de Mézilhac ; et là-bas, sous la roche de Gourdon, le col de l'Escrinet où le vent court joyeusement de l'herbe aux rochers, bleu et vert, couleur de beau temps, nous cache l'actuel chef-lieu du département de l'Ardèche. A Privas, c'est encore le Vivarais capricant, au milieu des pentes grillées que l'on découvre de l'esplanade, avec des surprises comme cette claire rivière d'Ouvèze sous les arches du pont Louis XIII, ou bien, au détour d'un chemin torride, l'oasis de Coux, étageant sur le ravin ses vieilles maisons ceintes de cyprès et de peupliers, en face de la sombre montagne où se cachent les grottes de la Jaubernie.

Sous les frênes des ruisseaux, nous rêvons de ber-



Privas - Le pont Louis XIII

Cl. Bouillane

geries et d'idylles. Mais la montagne nous domine, et ses flancs escarpés conseillent de ne pas céder trop vite à l'illusion. Le rocher donne à tous les horizons du Vivarais un accent tragique ; le souvenir des anciennes luttes résonne dans les échos. Nos routes isolées demeurèrent longtemps peu sûres, et dans les époques où l'on n'y rencontrait pas les combattants des guerres de religion, elles étaient encore semées d'embûches. On m'a montré des cavernes percées de meurtrières par où les brigands fusillaient les voyageurs, des souterrains où les âmes des faux-monnayeurs, d'après la légende, reviennent battre le métal, un grand pont en dos d'âne ou une montée que les diligences ne franchissaient guère, disait-on, sans être attaquées.

Pendant la Révolution, les agressions se multiplièrent, le long des chemins où passaient les convois de la République. Un curieux personnage, le « roi de Bauzon », avait établi son camp sur le territoire de la commune de Mazan et rançonnait tout le pays, s'attaquant surtout aux partisans du nouveau régime, et recevant magnifiquement ses amis. Invisibles, insaisissables, les bandes du roi de Bauzon tombaient à l'improviste sur les soldats et les gendarmes ; elles faillirent même s'emparer de Montpezat. Les détachements qui fouillaient les bois finirent par capturer son principal auxiliaire ; le « roi » le suivit bientôt et mourut en prison à Privas.

Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, deux repaires de brigands terrifièrent les imaginations ; la maison de Meyras, aujourd'hui disparue, au débouché d'un ravin de basaltes, et l'auberge de Peyrebeilhe, sur la partie la plus désolée du haut plateau, dont Roger de Pampelonne, dans une pièce récente, fait



Château de Largentière

revivre l'atmosphère d'autant plus intensément qu'il évite le facile mélodrame.

Je me souviens de la complainte chantée, l'an dernier, un jour de foire, dans un bourg cévenol. Les montagnards, serrés autour des musiciens ambulants, écoutaient avec une sorte de recueillement ; après cent ans, Peyrebeilhe gardait pour eux tout son horrible prestige, bien plus, sans doute, que pour certains touristes qui vont aujourd'hui à l' « Auberge sanglante » en partie de plaisir. Ces bruyants visiteurs ont le goût des antithèses, car vraiment, si l'horizon de Peyrebeilhe ne manque pas de grandeur, le plateau, depuis Pradelles et La Fayette, demeure terriblement triste et nu, quand le vent noir y souffle à travers les landes déchirées par quelque récif... On ne peut s'empêcher de songer aux nuits de neige et de bourrasque durant lesquelles les voyageurs disparaissaient si facilement – dans les congères ou ailleurs...

### **Bas-Vivarais calcaire**

Ce n'est pas une région d'altitude, mais nous entrons dans un grand pays mystérieux, sous le soleil et le vent chargé d'aromes. Sauf du côté du Rhône et de la Cévenne, et aussi dans quelques bassins d'alluvions, comme Vallon ou Ruoms, les habitants sont rares ; on traverse des kilomètres sans trouver une maison, un champ. Et pourtant, que de nuances, quel harmonieux mélange de grâce et d'âpreté donnant au paysage un charme indéfinissable ! C'est déjà l'air de Provence, alors que nous étions sur les hauts plateaux quelques heures auparavant.

Au couchant, notre horizon est fermé par un magnifique ensemble de collines, au pied de la massive





Montréal - L'église et le château

Cl. d'Arneville

Cham du Cros, couverte de bruyères en septembre et dont les teintes changent avec les instants. Joyeuse, ancien fief d'une grande famille de France, contemple, de son château, les degrés d'oliviers, de pins, de châtaigniers, étagés sous le Tanargue. Aux abords de Largentière qui se réfugie dans une fissure du rocher avec son château-fort et ses jardins, c'est une apparition d'Italie que les tours carrées de Montréal, parmi les noirs cyprès. Ce petit village éclatant, nous le traversons pour pénétrer dans les forêts de pins de Sanilhac, sous les résineux si bleus dans la lumière, avec leurs larges aiguilles et leurs pommes géantes. Quelles sen-



teurs nous respirons, cependant qu'une trouée toute droite s'ouvre, en plein bois, sur un fouillis de clairs coteaux ! Il semble que la Cévenne veuille nous enchanter avant de disparaître dans le maquis du Bas-Vivarais.

Près de Ruoms, nous abordons le calcaire par un défilé que la route suit en creusant des couloirs sous la falaise. Entre deux tunnels, nous apercevons la rivière. Les rochers, vêtus à leur base d'arbustes et de ronces, plongent dans un silence étrange, plus inanimé que le silence des ravins granitiques. Un vers du poète Albert Flory nous obsède : « Défilé de Ruoms, cloître au bord de l'Ardèche... » L'étroit ruban de ciel, très loin au-dessus de l'eau, brille sur cette prison où l'on finit par étouffer. Même impression dans les gorges



Cl. d'Arneville

« ... Défilé de **Ruoms**, cloître au bord de l'Ardèche... »



Cl. d'Arneville

Entrée des défilés de **Ruoms**



Cl. d'Arneville

### Vogüé

de Labeaume, qui fendent le plateau hérissé de rocailles et de buissons. D'énormes micocouliers ombrageaient le passage. Un figuier avait poussé entre deux murailles ; des gamins grimpaient pour cueillir les fruits. Et tout à coup, nous nous trouvions dans une ruelle où tombait, en pleine après-midi, l'obscurité du soir. Village de troglodytes, village secret que l'on ne peut découvrir avant d'avoir pénétré jusqu'à son cœur...

Telle est encore la position du bourg de Vogüé. Les murs de soutènement du quai, véritable enceinte dont les tourelles plongent dans les eaux, les maisons dominées par le château carré, se confondent aux grandes parois bosselées qui surplombent ce tournant de l'Ardèche. Il semble qu'ici, depuis des siècles, la vie et les hommes n'aient pas plus changé que le reflet du rocher dans la rivière. Le berceau des Vogüé se trouve aux environs, à Rochecolombe, « dans la plus

sauvage gorge du monde », écrit l'auteur des « Notes sur le Bas-Vivarais ».

Au-dessus du labyrinthe de l'Ardèche, Balazuc est plus mystérieux encore. Sa tour ronde, massive, apparaît de loin comme une sentinelle du désert, mais nous ne voyons les maisons qu'en arrivant à leur pied : un village mort, où trois habitations sur quatre tombent en ruines, où l'on rencontre un vestige du passé à chaque tournant des escaliers coupés de voûtes. Parfois, une mesure fut consolidée ou reconstruite ; sur un perron flambent les géraniums écarlates, cependant que, très bas, sous l'amoncellement de décombres et de ronces, la rivière luit dans son golfe apaisé. En ce bourg croulant qui sent la chèvre et la futaille, on éprouve une impression d'ardeur exaspérée ; la vie



Balazuc

Cl. d'Arneville





Cl. d'Arneville

Païolive - L'ours et le lion

continue, âpre, joyeuse, sous le soleil. Les hommes que nous rencontrons dans les vignes et les champs ne sont-ils pas les descendants des Sarrasins ? De cette retraite, un seigneur de Balazuc, Pons, ami du comte de Toulouse, partit pour la première Croisade ; avec son compagnon Raymond d'Agiles, il écrivit l'« Histoire des Français qui prirent Jérusalem ». Pons de Balazuc fut tué au siège d'Archos. Il y eut aussi un

troubadour, Guillaume. Mais où dorment tous les seigneurs de Balazuc, unis aux Montréal, qui jouèrent un grand rôle dans les armées catholiques du Vivarais, durant les guerres de religion ?

Des montagnettes, parmi lesquelles on distingue la chaîne de Berg, la Dent de Rez, et plus près, la singulière cheminée du rocher de Sampzon, partagent du nord au sud le Bas-Vivarais calcaire. Elles escortent, sur l'horizon du levant, le long cortège des landes et



des bois clairsemés où les chênes nains et les dolmens dépassent à peine les pierres. Le désert prend bientôt un aspect ruiniforme ; l'amère odeur du buis flotte pendant des lieues ; elle sera plus tenace encore, de l'autre côté du Chassezac, à travers le bois de Païolive.

Païolive ! Pour atteindre le plateau, nous grimpons sur la côte qui domine l'oasis des Vans, parmi les sarriettes et les aspics ; derrière nous, les montagnes vertes sont brusquement séparées, par le Chassezac, des falaises qui moutonnent à l'infini. Ne pénétrons point dans Païolive sans nous orienter : nous nous égarerions de clairière en clairière, entre les rocs bizarres aux formes d'animaux. Parfois des arbres plus touffus répandent sur l'herbe un peu de fraîcheur ; on aimerait dormir à leur ombre, avant de reprendre la course dans le dédale embrasé, jusqu'à la sinieuse falaise au pied de laquelle sommeille le Chassezac. Les Chouans.



Païolive - La Gleyzasse



de Jan de la Lune, cachés dans les grottes qui surplombent la rivière, et surtout dans ce refuge grandiose de la Gleyzasse (église), ont soutenu des combats épiques en roulant des quartiers de roche. On a trouvé des fragments de poteries, des silex qui attestent que les cavernes furent habitées à une époque très lointaine. Mais il y a autour de Paiolive d'autres témoins, les dolmens, que les paysans appellent « maisons des fées ». Le Bas-Vivarais en possède des centaines, perdus à travers les taillis et les herbes hautes, dans la couleur grisâtre des solitudes. L'un des plus imposants se trouve à Saint-Alban-sous-Sampzon, au faite d'une éminence aride fleurant le thym, en face des lointaines cimes du Tanargue. Un chemin de croix et un oratoire ont été bâtis sur le même monticule ; ainsi, en divers points du Haut et du Bas-Vivarais, des calvaires ont-ils exorcisé les anciens lieux druidiques. Sur la plate-forme de Saint-Alban, l'un des points culminants d'une région vaste et uniforme où le moindre tas de pierres devient observatoire, le voisinage de la croix et du dolmen prend la valeur d'un symbole.

Derrière les montagnes de Vallon s'ouvre un autre désert. J'y suis entré un matin de septembre ; j'apercevais en me retournant, dans une trouée gigantesque, la campagne brumeuse sur laquelle régnait le Tanargue. Parmi les buissons aromatiques, un figuier sauvage tendait ses petits fruits cendrés sous les gouttes de rosée. Des granges abandonnées dormaient près des cols. Puis, par la double courbe du « Saut du Loup » — une ellipse que l'on croirait tracée par la main d'un géomètre —, la route gagnait Saint-Remèze, couleur de terre et d'herbe sèche. Des lignes d'aman-dièrs vert clair alternaient avec les mûriers ; c'était une joie de retrouver un peu de végétation vivante, aux



Cl. d'Arneville

Champs d'amandiers à **Saint-Remèze**

environs du vieux village, entre la Dent de Rez et les premières vagues de la forêt du Laoul.

Une forêt ? La plus vaste du Vivarais, dit-on. Mais c'est une forêt qui ne donne pas d'ombre. Après les pins parasols de la chapelle Sainte-Anne, commencent les buis, les térébinthes, les petits chênes verts, multipliés bientôt à perte de vue aux quatre coins du ciel : un océan presque étale, couvrant tous les degrés du plateau de son rythme régulier, de son infini silence. A peine un bouquet de pins autour de la maison forestière, sur les arbustes luisants.

Point de sources : l'eau circule en torrents souterrains ; partout la rocaille sonne creux sous les clous des semelles. Du côté de Bidon, elle est trouée par de

véritables gouffres appelés « avens ». Une différence de lumière entre deux lignes annonce les gorges de l'Ardèche. Vers l'ouest, les feuillages métalliques étreignent monuments et tombeaux des Celtes : « plourosses », « joyandes », « maisons des fées ». Quel horizon, et quel vide, autour du dolmen de Champvermeil, immobile gardien des étendues ! On serait un peu accablé de se sentir tellement seul, entre la mer ondulante des chênes verts et le ciel qui semble les refléter si, de loin en loin, n'apparaissait sur les feuilles le toit long, aux tuiles ocreuses, d'une bergerie, ou bien, presque confondu à l'horizon, le panache de fumée des charbonniers. Enfin, les arbres deviennent moins denses et font place, par endroits, à des champs de lavande, comme des troupeaux de hérissons d'un gris azuré. Nous descendons vers la vallée du Rhône, avec au fond du cœur la nostalgie des espaces vierges du Laoul, le pays le plus attirant dont ait rêvé mon enfance et qui, pour moi, garde encore tout son secret.

Le Laoul s'arrête à la fois sur la vallée du Rhône et sur la plaine de l'Ardèche. Vers Saint-Martin, la rivière, échappée aux gorges, s'élargit parmi les sables, dans une lumière aussi limpide que ses eaux, sous les festons des ruines d'Aiguèze. Voici la région des grottes creusées depuis des millénaires par les pluies qui tombent à la surface des plateaux calcaires et disparaissent aussitôt dans les fissures. Lits de torrents desséchés dans la nuit des inextricables dédales, peuples de stalactites, lacs souterrains... Les spéléologues ont trouvé ici un abondant sujet d'explorations. M. Martel considère la grotte de Saint-Marcel comme une des plus belles d'Europe. De part et d'autre du couloir, jusqu'à Vallon, les excavations se prolongent. Les garrigues du Laoul couvrent un abîme plus impéné-



trable encore. Nous comprenons qu'elles soient pour l'imagination paysanne le royaume des Fées.

L'extrémité nord du plateau de Saint-Remèze déroule en dehors de la forêt des paysages pleins de grâce et de vivacité. Sous les montagnes de Berg, on entend les clochettes des moutons disséminés dans les bosquets broussailleux. Au village des Hellis, ou à Saint-Vincent, nous admirons dans sa majesté nue l'abrupte Dent de Rez, la montagne celtique aperçue de tous les points du Bas-Vivarais. La haute plaine s'effondre sur une sorte de baie dans laquelle apparaît, à mi-côte, le village escarpé de Gras. Puis elle continue vers la petite église de Larnas, posée sur l'herbe avec les cyprès du cimetière, loin du village :



**Saint-Montan**

C. d'Arneville



un sanctuaire digne de Fra Angelico. Nous sommes pourtant au seuil des gorges de Saint-Montan, brusques, farouches, entre des murailles verticales. Au VII<sup>e</sup> siècle, un anachorète vint des marches de l'est y chercher l'isolement d'une beaume à peine visible au-dessus du Val Chaud. Il vécut ici trente ou quarante ans, puis, d'après la tradition, quitta sa grotte pour échapper aux foules qui montaient le visiter. Ce pays devait exercer un attrait particulier sur les hommes épris de recueillement, puisqu'au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles, il fut encore le centre d'une communauté d'ermites. Aussi bien que les retraites forestières de Bonnefoy et de Mazan, la solitude desséchée qui leur ressemble si peu favorise la vie intérieure et donne aux âmes la faim du ciel.

Après l'église romane de San Samonta, les tours carrées et l'enceinte du château dégringolent sur le village, au fond d'une autre combe. Toujours cette obsédante blancheur du calcaire... Dans le soir humide, déjà sombre à cause des pentes voisines, les eaux retentissent de toutes parts. Des enfants courent en poussant de grands cris. Où donc avais-je éprouvé semblable impression d'éloignement et presque de bout du monde ? En d'autres villages perdus sur les Hautes-Cévennes, peut-être à Lanarce ou à Saint-Cirgues. Visage toujours pareil de mon Vivarais... Dans un décor aussi sauvage, dans une atmosphère si riche de souvenirs, l'altitude importe peu. L'humble bourg de Saint-Montan, à quelques pas du Rhône, nous fait entendre les voix de la montagne, tandis que nous nous arrêtons entre les pins aux magnifiques panaches entourant le cimetière et le monument aux Morts, pour regarder une fois encore les toits qui s'endorment sous le rocher.



Cl. G. Chamontin

... les caprices des eaux qui attaquent le rocher...

## V

### SAISONS, JOURS ET NUITS DU VIVARAIS

#### Le vent

Si les pentes du Vivarais ont un aspect tourmenté, elles le doivent bien aux bouleversements géologiques, mais aussi aux caprices des eaux qui attaquent le rocher, aux courants d'air qui tordent en tout sens les arbres et les genêts. Le Vivarais est un des plus beaux royaumes du vent. Les sommets ne connaissent jamais de repos. Quand les forêts semblent dormir, on entend encore, à travers les pins et les sapins, de grands soupirs confus. Les tourbillons battent les pla-

teaux du Mézenc, les cols du Coiron et du Tanargue. Ici, le vent permet aux bois de pousser ; ailleurs, il tolère seulement le maquis et la lande. Nous le rencontrerons partout, luttant souvent contre lui-même, changeant avec la saison, toujours maître des paysages dont il semble attiser la flamme secrète en leur communiquant son inquiétude. Sur le fleuve, sur les montagnes, le vent recueille les parfums de l'espace. Il nous frappe le visage au tournant où le Mézenc surgit... En toute saison, les jours sont rares où il ne voyage pas devant nous à travers les plateaux.

Dans la vallée du Rhône, souffle le mistral rude et bienfaisant qui tourne vers la Méditerranée les branches des platanes. C'est, à peu de chose près, la bise, ou l'aouro (aura) en montagne. L'horizon demeure vague ; mais la lumière enveloppe les détails proches. Vent du beau temps d'été, vent des clairs matins d'hiver. Mais quand soufflent, de l'ouest ou du nord-ouest, les « vents de la chicane », la « traverse », l' « auvergnasse », de noirs nuages défilent sans fin pour crever en ondées. Souvent aussi la bourrasque, déchirant les voiles du ciel, qui se reforment aussitôt, pousse devant elle pendant des heures les masses compactes de vapeurs, ou bien les écharpes de brume accrochées aux sapins gémissants. On croirait voir bouillonner, dans la brèche des cols, une cuve d'enfer. Le vent d'ouest, tournant au nord, ouvre une porte d'or et de pourpre dans le crépuscule, sur les lointains extraordinairement précis. Le ciel, ruisselant encore, se nettoie brusquement. Dès le commencement de l'automne, on peut craindre alors une gelée nocturne. La pluie vient encore avec le vent du sud, ou « marin » ; il galope sans se lasser pendant des jours et des nuits, rapproche les cimes qu'il revêt, sur l'horizon, d'une couleur plombée : temps des ouragans d'automne. Au

printemps, le vent du midi n'amène pas toujours l'averse : c'est alors le « vent blanc », le vent « fuiaret » qui donne mal à la tête et fait pousser les jeunes feuilles.

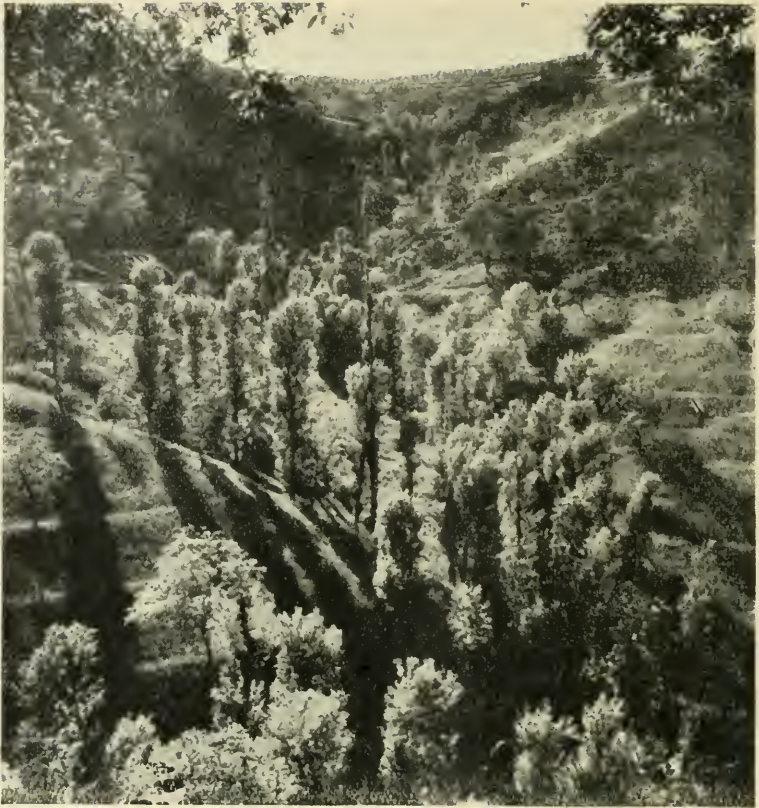
## Saisons

La montagne varie sans cesse : pas un bois, pas un ravin qui ressemblent à ceux d'alentour et donnent l'impression du déjà vu. Si nous restons quelques semaines au même endroit, nous le verrons se transformer. L'âme demeure pareille, le visage change avec chaque saison.

Plein été ! abondance des fruits dans la vallée du Rhône et sur les collines... Les feuilles des platanes, les pampres des vignobles remplissent d'effluves le matin ; l'herbe grise des talus est criblée de coquelicots. Déjà, dans les vergers innombrables, les cerises commencent à mûrir, puis les abricots, les pêches. Mais sur les sommets, la jeune saison fleurit encore : il y a beau temps que la plaine est fauchée quand, autour du Mézenc, les prés s'épanouissent dans toute leur splendeur. Que de parfums, dans l'impalpable vapeur qui flotte sur les graminées ! Les herbes ne sont pas très hautes, en ce climat. Elles sont illuminées d'œillets sauvages, dont le sang n'est nulle part aussi vif, d'orchidées violettes, de marguerites à l'éclatante blancheur. A travers les clairières, campanules et scabieuses frémissent près des sources cachées dans l'herbe, entre les sapins. La grande gentiane, le trollius, l'arnica, règnent sur la prairie. La violette des montagnes multiplie ses tremblants pétales bleus.

Sainte-Eulalie est le grand centre du commerce des herbes médicinales ; chaque année, le dimanche après le 12 juillet, au sortir de la messe, commence la grande





Eté

Cl. Blanc-Demilly

« foire aux violettes », un étonnant marché aux fleurs qui attire pharmaciens, herboristes, revendeurs des villes voisines, et même de Lyon et Marseille. On y vend la violette, bien entendu, et l'arnica, le pied de chat, la patte-loubière, et ce thé d'Europe qui, paraît-il, bien séché à l'ombre, possède autant de saveur que le



thé de Chine ou de Ceylan. Comment se faire une idée de la richesse de la flore en haute montagne, sans avoir consulté le magnifique herbier assemblé avec amour par M. Paul Besson, de Sainte-Eulalie, pour qui les plantes vivaroises, pas plus que les pierres et les paysages, ne gardent de secret ?

Du Tanargue au Pilat, mai, juin, juillet marquent l'apothéose de la montagne. Partout des prés en fleurs, et des eaux vives, et le chant du grillon, aigu, enivré, perçant en vrille le silence des grands après-midi. Le long des talus jaunissent à foison les mille-pertuis qui guérissent de la pleurésie, selon les uns, et, selon d'autres, de la folie. L'illumination des genêts envahit les bois. Elle était en marche depuis des semaines, elle a grimpé de colline en colline, et maintenant tout le Vivarais lui appartient, dans la symphonie noir et or du printemps de juin. Sur les plus pauvres landes flotte un parfum amer, léger, pourtant si capiteux, qui nous grise tout à coup au sortir des forêts. C'est l'âme inquiète des genêts qui brûle vers l'azur. De quels souvenirs s'enivre-t-elle, et pourquoi veut-elle ainsi nous obséder ? Même dans la joie, le pays demeure un peu mélancolique. Les plus ardentes couleurs, avivées par le soleil, ne troublent point son recueillement. Pas de feuillages trop lourds. A côté des résineux dont les aiguilles ont bravé l'hiver, les hêtres recommencent seulement à verdier. Dégagé de la volupté trop matérielle des plaines, le printemps montagnard conserve une pureté d'eaux de source, comme toutes les choses voisines du ciel.

L'été arrive brusquement et dure peu : il n'est, sur les cimes du Haut-Vivarais que le vestibule magnifique de l'automne. Juillet ouvre l'époque des fenaisons. Le bruit rythmé de l'acier râclant les tiges ne s'arrête



Gerbiers avant l'orage

Cl. Blanc-Demilly

qu'en plein midi, pendant que les faucheurs dînent à l'ombre, avec les victuailles des paniers que les filles leur apportent de la ferme. Ils boivent à longs traits le vin des gourdes rafraîchies au ruisseau. Après la sieste, le tintement des faux que l'on aiguisé rompt le silence, et les herbes recommencent à tomber. Toutes les fleurs coupées sécheront dans les tas longuement remués au soleil par les râtaeux. Un soir, fiévreusement on accumulera le foin sur les voitures. On se hâtera, surtout si le ciel est chargé de nuages, afin de « rentrer » le plus possible de « voyages » avant la nuit. De grands domaines en récoltent trente ou quarante, davantage même. Des enfants ou des jeunes filles sont juchés au faite des chars qui, de loin, paraissent des

meules avançant toutes seules sur les prés. Les bœufs tirent patiemment ; sur les côtes glissantes, ils freinent en roidissant leurs pattes et accomplissent des prodiges d'énergie, sous la conduite du maître qui les encourage en les appelant par leur nom, en touchant leur joug avec l'aiguillon que l'on croirait magique. Dans certaines fermes du Mézenc, on fait glisser le foin sur des « carreaux », sortes de traîneaux que les bœufs emmènent plus facilement à travers les obstacles et qui sont parfois munis de roulettes. Mais quand la pente est trop abrupte, dans la région de Borée, par exemple, j'ai vu la meule tout entière portée par un cheval qui remonte du fond du ravin en disparaissant sous le fardeau.

En montagne, c'est au moment des foins qu'il y a le plus d'activité. Les garçons des vallées s'embauchent pour quelques semaines et repartiront, leur manche à faux sur l'épaule, avec, au flanc, le carquois contenant la pierre à aiguiser, et, dans leur poche, un pécule appréciable, car les faucheurs, logés, nourris,



... les bœufs tirent patiemment...

Cl. L. Pize

désaltérés, gagnent en outre de bonnes journées dans les fermes du plateau.

Le temps de la moisson passe plus inaperçu : il ne s'agit pas, bien entendu, des exploitations agricoles des bas pays. Mais au-dessus de cinq à six cents mètres d'altitude, les champs de céréales sont rares, à peine suffisants pour composer un damier avec les prairies. Le climat et le sol ne permettent que le seigle, dont la farine sera pétrie souvent par le propriétaire lui-même. Le cultivateur de la plaine est tout étonné de voir que, là-haut, on moissonne vers la mi-août ; avec les épis tombent les dernières fleurs de l'été, scabieuses et bleuets dont l'azur effaçait l'éclat des seigles mûrs. L'automne fait sentir son approche ; une année, j'assistai aux moissons, non plus sous le soleil qui est leur accompagnement classique, mais dans un brouillard de Cimmérie où j'entendais les faux sans les voir, où les tas de gerbes détrempées semblaient appartenir à Perséphone plutôt qu'à Cérès.

Dès le mois d'août, les colchiques ou « veilleuses » apparaissent dans les prés humides. Leur flamme mauve n'est pas d'un bon augure, et l'on prétend que leur poison nuit aux vaches. En septembre, elles se multiplieront dans toutes les prairies du Haut et du Bas-Vivarais, pour annoncer la tristesse du déclin.

Les paysages ne restent pas longtemps sans couleur. Au feu doré des genêts qui se prolonge jusqu'en juillet si la floraison a été tardive, succèdent, quelques semaines après, les bruyères, comme un reflet des vendanges que le soleil prépare dans la plaine. Les perles de la rosée se mélangent aux innombrables perles roses fraîchement épanouies sur la mousse. Les montagnes prennent une teinte lie-de-vin. Fleurs émouvantes entre toutes, parce que leurs bouquets, rap-

portés en ville, peuvent conserver pendant plusieurs mois le souvenir des fins d'été. Nous leur pardonnons d'être les avant-coureuses de l'hiver ; elles se survivront à elles-mêmes jusqu'à ce que leur pourpre soit complètement délavée par les pluies de novembre, jusqu'à ce que la dernière étincelle, cachée dans les fougères mortes, soit étouffée par la neige. « Eh quoi ! dira-t-on, il y a des bruyères partout, et qui se ressemblent toutes. » Mais on ne sait pas de quelle pensive poésie elles enveloppent les paysages granitiques du Haut-Vivarais, ces bois vêtus de lichen, ces landes où nous rêvons de menhirs. Avez-vous admiré, en Bas-Vivarais, ces bruyères grandes comme des arbustes, sous les châtaigniers, suprêmes fleurs où l'été finit dans un crépuscule ardent ?

S'il n'y avait ni colchiques, ni bruyères, le regain que l'on coupe dans le creux des vallons ferait croire à un second printemps plus triste ; jamais le Vivarais n'eut tant de douceur qu'en septembre. Les coteaux offrent à profusion leurs raisins blancs et violets. Le Bas-Vivarais surtout conserve, parmi les herbes sèches, un goût d'alberge et de figue d'or. Mais à mesure qu'on approche des cimes, les vergers deviennent plus rares : quelques hautes branches des jardins s'illuminent de prunes bleues. Le soleil achève de cuire les baies des merisiers, qui tomberont dans l'herbe pour le régal des bergères. Les poiriers de Pailharès s'alourdissent ; après les nuits de vent, les pommes aux joues striées de feu jonchent les chemins. N'oublions pas les petites poires vertes et brunes que l'on apporte des hautes vallées pour les vendre, le dimanche, à la porte des églises. A la fois âpres et sucrées, elles ont toute la saveur d'un automne sauvage. Puis il n'y a plus que les derniers fruits de la forêt, airelles, framboises, tardives fraises des bois ; autour des fermes, les sorbiers



des oiseaux dont les bouquets de grains de pourpre, si beaux en plein azur, mûrissent pour les grives.

Si l'arrière-saison des montagnes est pauvre de fruits, elle nous réserve, sous bois, quand la lune est favorable, les champignons que l'on saisit dans le petit matin, comme au piège, mal réveillés, encore tout humides du baiser de la nuit : quelques suprêmes chanterelles dorées sous les panaches de mousse, la « cocumelle », bergère des lisières, les « jaunissons » au parfum de réséda, les « crêtes de coq » plus dignes d'être appelées feuilles d'acanthé, les humbles « charbonniers », les « langues de bœuf » coriaces, et surtout le bolet, seigneur des cryptogames, le cèpe au chapeau couleur d'automne, à la chair blanche et ferme, facile à distinguer du « bolet de Satan » qui multiplie dans l'ombre ses flamboiements de fleur du mal. Un lendemain de pluie, cette promenade sous les pins est un éblouissement : d'innombrables champignons aux formes et aux couleurs étranges peuplent le demi-jour. La fausse oronge étend partout ses ombrelles rouges tachées de blanc. Elle contient un poison redoutable. C'est plutôt vers le sud que l'on cueille la délicieuse oronge comestible.

Les montagnards ne ramassent guère que le bolet ; tout petit, découvert par les enfants qui grattent les racines des sapinières, il est conservé dans des flacons de vinaigre pour les hors-d'œuvre et les assaisonnements ; plus gros, on le découpe et il sèche au soleil sur des planches ; jusqu'à la Toussaint, chaque maison est ainsi ornée d'un étalage où revivent les parfums de la forêt. Les champignons secs, dans les foires qui précèdent l'hiver, se vendent à pleins sacs, et fort bien. Mais rien ne vaut, dans quelque salle à manger rustique, un bon plat de bolets frais.

En août et septembre, on se hâte de battre le blé

ou le seigle, partout où peut pénétrer la machine à vapeur remorquée par un long cortège de bœufs. Nombreux, d'ailleurs, sont les pays où l'on use encore de fléaux. En Bas-Vivarais, le rouleau de pierre, le même depuis des siècles, est tiré par un cheval sur l'aire chargée d'épis.

Tandis que résonnent sur les planches des greniers les battoirs au rythme obsédant, musique d'automne, la montagne a pris le deuil de l'été qui s'éloigne un peu plus, — avec quelle douloureuse magnificence ! — à chaque crépuscule : les tapis d'airelliers sont éclaboussés de sang ; les fougères, sur les pentes, se dessèchent en teintes de rouille. Mais surtout, les mélèzes pâlisent, avant de jaunir, et les fayards ne sont plus qu'un grand feu multicolore dans la clarté des derniers beaux jours, dans la brume des matins de pluie troués de coups de fusil.

Silence particulier de la saison après les matins de gelée blanche, tristesse du soleil, chaud encore, mais un peu voilé, autour des îles d'arbres sur les prairies... Tout le village est aux champs. On commencera bientôt la récolte des pommes de terre, quand les plantes ne seront que des tiges flétries. On laboure, on sème. Les troupeaux vont encore au pâturage. Mais, au penchant des bois, quelques fumées obscurcissent l'air trop limpide : les « issarts », les carrés de genêts que le paysan défriche pour les ensemercer.

Vienne la Toussaint, avec la procession au cimetière parfois éclairé d'un terne soleil. Le brasier des sycomores est bien près de s'éteindre ; leurs feuilles chavirent dans les abreuvoirs ; les torrents accrus par de longs jours de pluie grondent dans les ravins. Après les bourrasques qui secoient la forêt, le ciel se refroidit, l'averse devient une tempête de flocons. Quand le

soieil traverse à nouveau les branches, il rencontre le tapis de la première neige où les feuilles dorées tombent plus doucement. Brève éclaircie. Le vent d'ouest reprend, avec des accalmies durant lesquelles la montagne, contemplant ses pauvres fleurs fanées par le gel, semble se souvenir. Un matin, sous un ciel



Troupeau en montagne

Cl. Blanc-Demilly

de fer, elle ne se réveille plus : elle est poudrée de givre. Les fils télégraphiques, épaissis, ploient sous une mystérieuse pesanteur. Chaque rameau des sapins étincelle en innombrables paillettes. Les landes hérissées de genêts, les bruyères des sous-bois prennent un aspect de féerie.

Un autre enchantement : la neige ! Elle est tombée en tourbillons silencieux, toute une nuit. En ouvrant les fenêtres, nous ne reconnaissons plus le paysage. L'étendue des plateaux est un océan aux ondulations à peine sensibles dans l'uniforme blancheur.

Au-dessus de mille mètres, la neige restera pendant plusieurs mois ; toujours s'ajouteront de nouvelles épaisseurs. Dans les endroits exposés aux courants d'air, la « burle » multipliera les congères. On risque de disparaître dans ces amas qui ressemblent à des vagues figées en pleine tempête. Inutile de débayer : le vent modifie les sur-



Cl. Blanc-Demilly  
Les peupliers en hiver dans la vallée  
du Rhône



faces, comble les tranchées, selon un caprice qui change sans cesse. Malheur au voyageur engagé sur les plateaux sans les bien connaître, quand souffle cette « sibère » qui l'aveugle, lui fait perdre sa direction et lui donne sournoisement le désir du sommeil dans le lit sans fond. Les gens du pays eux-mêmes ne se risquent pas sans danger. Des flancs du Mézenc, on me montrait, sur le Rocher des Boutières, la prairie où une malheureuse jeune femme, perdue dans la neige, avait été frappée de congestion, tout près de sa ferme, une nuit pendant la guerre, alors que son mari était en permission. Un peu partout, de Fay au Tanargue, chaque hiver prend ses victimes.

Les « pagels » ne comprennent guère que l'on vienne, des villes, braver le froid, en skis, pour le plaisir. Eux, ils se calfeutrent dans leurs logis d'où il est parfois difficile de sortir autrement que par les fenêtres du premier étage. L'histoire des cercueils demeurant sur le toit jusqu'au dégel est vraie pour certaines maisons isolées, en Vivarais comme dans les Alpes. Quand on peut, l'enterrement a lieu en traîneau ; le prêtre, sur l'étole et le surplis, serre une pèlerine de berger contre laquelle le vent s'acharne. Dans les villages, des tunnels sont creusés d'un bord à l'autre de la rue. Souvent, la poste est interrompue pendant de longs jours ; le traîneau triangulaire qui doit ouvrir la « trace » sur les routes a été bloqué en d'in vraisemblables congères, et le courrier n'arrive plus.

Dans la région de Sainte-Eulalie cependant, on circule en skis, grâce à un officier vivarois, Jean d'Indy, fils du grand musicien, qui, avant la guerre, initia aux sports d'hiver les gens des plateaux.

Pour les seuls poètes, janvier en montagne est un beau temps, surtout lorsque le ciel extraordinairement pur brille sur la neige. Les sapins ployant sous leur



charge, les pins épars sur le blanc désert deviennent fantasmagoriques ; les distances sont bouleversées, les cimes paraissent plus hautes qu'à l'ordinaire. Joie virginale des matins de glace, où l'on entend craquer les branches et les rochers dans l'air sonore ; solennel silence des soirs roses et blancs où les ruisseaux ne chantent pas ! Dans le crépuscule, quand il gèle à pierre fendre, toute la montagne frissonne d'une allégresse farouche, comme si elle se sentait enfin délivrée des êtres vivants. Cependant, un traîneau, remontant de la vallée, glisse avec son cheval et se hâte vers quelque ferme avant la nuit. L'air glacé nous mord les oreilles. Nous nous hâtons, avec l'impression que quelqu'un, sans bruit, nous court après, et nous aurait bientôt terrassés si nous nous arrêtions.

On imagine les apparitions de loups dont se souviennent certains vieillards. Peu après 1870, du côté de Borée, un berger perdit en une nuit une vingtaine de moutons. Et nous connaissons une très vieille femme qui, petite fille, alors qu'elle se rendait d'un village à un autre, fut suivie par le loup pendant trois lieues. Elle n'a pas oublié ces deux points de feu qu'elle voyait briller en se retournant. Elle marchait plus vite, le loup accélérait aussi sur la neige, ne l'abandonnant à regret qu'aux premières maisons. « Si je tombe, se disait-elle, je suis perdue. » Un fermier du Mézenc m'a raconté une histoire confuse, au dénouement de laquelle un paysan, — peut-être un sorcier ? — toute une nuit d'hiver, fut emporté sur le dos d'un loup. Il se cramponnait aux oreilles de l'animal. Ses mains avaient gelé. Quand le jour revint, il fallut, pour le délivrer, couper les oreilles du loup. Il n'y a plus aujourd'hui que des sangliers et des renards, traqués par de nombreuses battues.



Cl. Blanc-Demilly  
... le nuptial cortège des cerisiers en fleurs s'est arrêté à mi-côte...

La montagne dormira jusqu'en avril. Déjà l'immense verger de la vallée du Rhône s'enflamme sous les pêcheurs en fleurs. Le nuptial cortège des cerisiers, remontant du fleuve, s'est arrêté à mi-côte. Il envahit le commencement des ravins. Peu à peu, la neige disparaît des sommets de l'horizon. Les hauts plateaux

ressemblent à des archipels dont les îles fauves s'élargissent chaque jour. Au pied des congères qui persistent, brillent les premières fleurs : narcisses, boutons d'or, anémones, petits safrans... « Jam hiems transiit, imber abiit et recessit... » Ne nous réjouissons pas trop tôt ! Le vent tiède peut bien activer le dégel : les chemins transformés en fleuves de boue impraticables se couvriront de glace pendant la nuit ; les giboulées de la plaine seront, là-haut, des tornades de neige, et le Mézenc pourra, jusqu'en juin, conserver quelques lambeaux de son blanc vêtement. A la vérité, cette saison marécageuse, avec ses retours de froid et ses ciels gris qui déçoivent notre impatience, est peu agréable pour des vacances de Pâques. Mieux vaut alors descendre à la rencontre du printemps sur les collines du Bas-Vivarais, où il multiplie les couleurs de Provence. Autour de Joyeuse, les aubépines et les thyms s'épanouissent. Le Coussac est entouré de roses, tandis que les senteurs de la terre enivrée montent vers les platanes et les chênes.

Enfin, les chœurs d'oiseaux se réveillent dans les branchages nus des crêtes. La morille, le plus exquis des champignons, déploie entre les fentes du rocher sa belle robe brune aux froncements de soie. Méfiez-vous alors du chant ironique et monotone du coucou : il est rauque, dit-on autour de Sainte-Eulalie, jusqu'à ce que l'oiseau ait mangé des feuilles de hêtre. Si vous êtes à jeun, et si vous n'avez pas au moins cinq sous dans votre poche quand vous l'entendez pour la première fois, vous resterez pauvre et affamé toute l'année.

Vers la Pentecôte, les lilas rougissent en Cévennes. Des touffes de pommiers s'attardent à fleurir, et les sorbiers des oiseaux, bouquets environnés d'abeilles. Les champs de colza éclairent les lointains. C'est à présent que les jardins rustiques nous émeuvent,

comme d'humbles reposoirs dressés dans l'espace, tandis qu'à travers les vallées herbeuses pullulent boutons d'or et violettes. Dans la plus haute combe, entre deux cols où la neige resta le plus longtemps, frênes et sycomores verdissants frissonnent. Le printemps avance timidement sur le gazon court des prairies. Bientôt il triomphera. Le cycle est révolu. Dans l'été se prolonge le renouveau tardif de la montagne qui restera en fleurs jusqu'aux fenaisons.

### Jours et nuits

Il suffirait d'entendre l'admirable suite pour orchestre « Jour d'été dans la montagne », de Vincent d'Indy. A l'aurore, quand les crêtes sont noires sous le clair liséré de l'orient, le Vivarais se recueille dans un silence qui prélude à l'explosion des cris d'oiseaux. Le temps est encore incertain. Puisse le soleil absorber les vapeurs, avec ses rayons qui hésitent, d'arbre en arbre, avant de chasser la nuit des creux où elle s'était réfugiée ! Fraîcheur dorée des matins de septembre dans la haute vallée du Doux, quand le tertre de Rochepaule fume en plein brouillard... Le Mézenc va se découvrir, et toute la chaîne. Heureux le voyageur parti de bonne heure pour les rejoindre ! La lumière d'avant midi, si douce à travers les sapins, déploiera en vain ses sortilèges pour le retenir en forêt. Le soleil, au zénith, boit silencieusement l'eau des pâturages ; les montagnes flambent ; mais un souffle du nord glisse à la surface des herbes où il prend un goût de serpolet. A mille mètres d'altitude, bien que la lumière vous brûle les bras et le visage, il n'est guère de midis accablants. De temps en temps, une rangée de frênes, un aérien bosquet de fayards traversent les chemins,





... le repos près de la rivière...

Cl. d'Arneville

nous fouettant d'une averse de fraîcheur. Dans les vallées, dorment toujours des châtaigniers et des pins, le long des torrents qui se partagent en ruisselets pour abreuver les prairies. En Bas-Vivarais, le soleil sur l'aride calcaire se montre plus implacable, mais une randonnée en pleine canicule à travers les déserts nous fera trouver plus délicieuse la tonnelle de quelque auberge, le repos près de la rivière transparente sous l'ombre des rochers.

Il faisait trop chaud. Les nuages, avant le soir, ont envahi le ciel. D'énormes masses bleu sombre, derrière lesquelles montent des boules touffues et pommelées comme des choux-fleurs, et ce sont les plus redou-



tables. Dans les régions du Mézenc ou du Tanargue, assembleurs de nues, l'orage éclate à l'improviste.

Défions-nous, par temps gris, des écheveaux de fumée qui galopent sur les genêts des cols. Vers la Croix des Boutières, quelques minutes après leur passage, les pentes tremblent sous les coups de la foudre ; la prairie n'est plus qu'une loque trempée, tordue en tout sens par la tempête. Tonnerre sur le Mézenc ! Mieux vaut l'entendre de plus loin, du plateau des Vastres, par exemple, sur une frontière du Vivarais. Le mont fait songer à un Sinaï, tandis que les éclairs, autour de lui, déchirent le ciel livide, touchent la ligne d'horizon. Puis l'averse s'apaise dans les frênes, les nuages pâlisent ; les roulements s'éloignent à travers l'espace où monte la bonne odeur des prés mouillés.

Souvent, la montagne meurtrie demeure envelop-



Cl. Blanc-Demilly

... les nuages, avant le soir, ont envahi le ciel...

pée de brume. Tout s'efface. Les ravins sont bouchés. Un arbre, une pierre de neige, sur les chemins, flottent comme des fantômes. On souhaiterait plus de clarté pour une première ascension. Pourtant, cette vapeur à la fois opaque et légère, qui sent l'herbe et la forêt, ne ressemble pas au brouillard des villes empuanties. Elle vêt toutes choses d'une étrange poésie. Bien que le Mézenc reste invisible, son âme est proche de nous. Vincent d'Indy, égaré dans un nuage sur les roches du sommet, entend des voix lointaines psalmodier une mélodie qui deviendra le chant d'appel du berger, au commencement du deuxième acte de Fervaal. Peu importe que ce soient de simples lavandières au bord de quelque trou d'eau. La montagne choisit les jours de brouillard pour se révéler à ceux qui savent la comprendre. Ne criez point au paradoxe. Elle aime le mystère. Dans les soirs à demi-voilés, elle nous parlera d'une voix profonde, quand brillent les ruisseaux et les étangs, quand un soleil d'automne va disparaître derrière ce mur de nuages qui, sur l'horizon, agrandit les cimes. Il y a une minute, une seule, où un globe de braise roule sur les bruyères entre les pins ; une autre minute, à peine, où landes et chemins deviendront violets. Le soleil a déjà sombré, comme dans la mer. Tout est cendre et silence à travers les montagnes. Le ciel continue à lancer des flammes quand la terre s'est éteinte.

Prestige de la nuit en Vivarais ! En juillet, elle n'est qu'un long crépuscule jusqu'au moment où le clair de lune commence à prendre parmi les derniers reflets qui traînent sur les bois. On entend, à cette heure, derrière les vitres des fermes, réciter la prière du soir : toujours les mêmes voix graves, ferventes, après la rude journée, d'Issarlès ou d'Usclades à Saint-André.



Cl. Blanc-Demilly

... les bassins des sources luisent...

Le voyageur se sent moins seul ; il éprouve un réconfort à deviner dans chacune de ces humbles maisons des enfants de la même famille, qui invoquent le même Père.

Les effluves d'herbe coupée, de mousse humide

survivent au soleil couchant ; la nuit en demeure enivrée, tandis que la lune, glissant jusqu'à la mousse, creuse sous les sapins des labyrinthes de clarté. Les bassins des sources luisent. Une clairière, avec ses genévriers, s'agrandit comme un décor de fantaisie shakespearienne. Un cri d'oiseau de nuit entre les rameaux, un murmure de ruisseau, troublent à peine la quiétude. Mais quel grincement nous précède à travers la forêt ? Le lutin, ou le cheval qu'il ne faut monter à aucun prix ? — « Ce n'est que moi », répond une voix joviale. Et nous distinguons le paysan traînant sa brouette avec les sacs de farine qu'il rapporte du moulin à seigle. Ou bien nous rencontrons un char de « buttes », qu'éclaire à peine la bougie couverte d'une bouteille renversée. Les bœufs se hâtent de leur mieux vers la gare la plus proche, tandis que le conducteur, accroupi sur un tronc de pin, dort sans se soucier de la lune ni des fées. Parfois un chien de garde, brusquement réveillé, saute, en aboyant, de la poussière où il dormait au seuil des granges. Une lumière scintille à quelque fenêtre perdue : un malade, ou un animal à soigner, à moins qu'il ne s'agisse d'une Pernelle se levant, comme dans la complainte, trois heures avant le jour... Le montagnard est matinal et ne craint guère de partir en pleine obscurité pour arriver au marché dès la première heure. Mais les villages sommeillent encore, tout pâles sous la lune qui se reflète aux doubles vitres des maisons cubiques, et semble figer les blancs abreuvoirs.

La nuit est souvent trop belle pour dormir... De ma fenêtre, je ne me lasse pas d'entendre le chant des frênes sur les ravins. Le chemin qu'ils accompagnent va finir je ne sais où, dans cette clarté cendrée partout répandue sur les prairies et dans l'abîme des vallées. Entre les colonnes des arbres se dessinent, plus harmo-

nieuses qu'en plein jour, les fuites de croupes boisées, enchevêtrées sans fin jusqu'aux brumes qui voilent l'horizon du sud. Tout à coup, un nuage est passé devant la lune ; les grillons se taisent ; une frayeur panique, sortie des forêts, étouffe pendant quelques instants la respiration des montagnes.

Il faudrait dire aussi l'éclat des ciels noirs piqués d'étoiles. Divine transparence de la nuit des altitudes, en août, quand des traînées d'étincelles jaillissent au firmament, ou bien en décembre, quand le vent tombe, dans l'inhumaine fixité du gel. Mais une lueur d'incendie s'allume derrière les cimes, éclairant le bord des nuées... Tragiques levers de lune, sur les forêts qui frémissent, tandis que les chiens hurlent contre la monstrueuse apparition.

Comme le Vivarais nocturne est émouvant, dans son mystère et sa diversité ! On voudrait marcher par plaisir jusqu'à l'aube, en s'arrêtant quelquefois pour dormir un moment sur la dalle des calvaires, aux croisements de routes. Mais la rosée, le froid qui précède l'aurore ne sont pas sans danger ; la terre se crispe sous les plantes transies. Autour du Mézenc, il est plus confortable de se réfugier dans les granges pleines de foin odorant où l'on disparaît jusqu'à la tête. Nous dormons d'un sommeil sans rêves, tout près du cœur de la montagne qui semble battre encore dans les herbes sèches mêlées de gentianes et d'angéliques. La porte ouverte à deux battants encadrera le ciel étoilé sur les sapins ; au cri des premiers coqs, la fraîcheur, touchant notre front, nous réveillera.

---





Ruines du château de **Cruas**

Cl. Jacquin

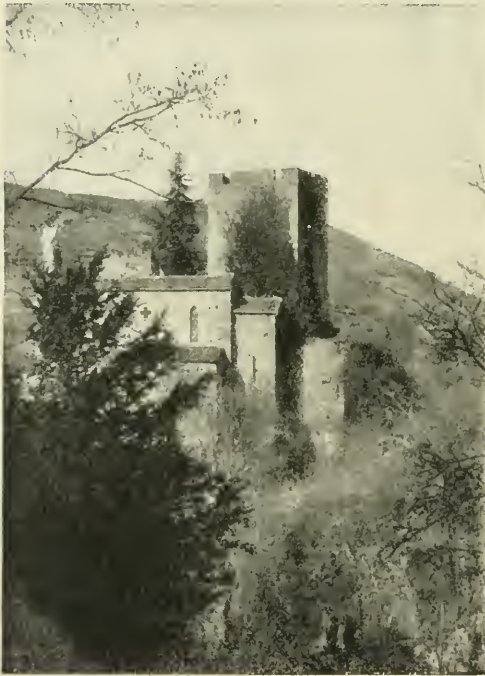
## VI

### CHATEAUX

Dès la vallée du Rhône, le Vivarais se présente à nous avec une ceinture de châteaux, pour la plupart démantelés sur l'ordre de Richelieu. Tournon, Château-bourg, Crussol, Charmes, La Voulte, Cruas, Roche-maure, Le Teil...

En pénétrant dans le Haut-Vivarais, nous ferons halte, un jour de printemps, sur la plate-forme du château de Thorrenc dont les toitures s'effondrent

chaque hiver un peu plus, mais dont les tours carrées, émergeant d'une pyramide d'arbres et de maisons, rêvent toujours au passé. Le poète annonéen du XVI<sup>e</sup> siècle, Christophle de Gamon, s'arrêta ici, comme l'a rappelé Jean-Marc Bernard, visiteur émerveillé de Thorrenc durant les beaux loisirs d'avant-guerre. Sous les clairs marronniers de la terrasse, l'ombre du poète de « Sub Tegmine Fagi » marche avec nous. Comme il a aimé ce vallon secret habité par les ruines qui lui ont inspiré l'admirable méditation du « Haut-Vivarais d'hiver » ! Nous ne cessons de penser à lui, tandis que



Cl. Blanc-Demilly  
Château de **Thorrenc**

nous nous penchons à la portière du wagon, pour voir reparaître encore les tours de Thorrenc dans une brèche du granite.

Sur les rivières, de nombreuses forteresses montaient la garde, et leurs vestiges couronnent les rochers. D'autres donjons demeuraient en sentinelle à travers les cimes ou les plateaux. Il y eut un château-fort sur un ver-

sant du Mézenc. Un autre à la frontière du Velay, sur le volcan éteint de Montréal, tandis qu'en face, la dernière grosse tour de la Commanderie de Devesset surveille encore les forêts. Les premiers couloirs du Doux étaient menacés par les forts de Rochebloine et de Beaudiné, qui se regardaient d'un bord à l'autre des précipices, et, d'après les gens du pays, auraient communiqué par de longs souterrains. A Lamastre, sur les méandres du torrent, veillent les ruines de Retourtour, vêtues de lierre. Non loin de l'Erieux, entre Vernoux et Saint-Laurent-du-Pape, la pointe de Pierregourde défend l'accès du Vivarais. Cette position formidable appartient à un chef si cruel, d'après la légende, que son âme, toujours en peine, y revient errer chaque mois. Dans la même contrée, le donjon de la Tourrette semble vaciller sur le gouffre qui interrompt tout à coup la monotonie de la lande. Vision d'un romantisme



Donjon de la Tourrette, près de **Vernoux**

Cl. Jacquin

effarant lorsque, sous un ciel bas, le vent noue et dénoue les crinières des genêts. La Tourrette appartient à Diane de Poitiers. Mais il est bien douteux que la royale chasseresse ait jamais habité ce séjour d'horreur.

Les alentours de Vernoux sont hérissés de ruines, depuis la tour de Boffres, battue par les rafales, jusqu'à ce bourg singulier de Chalancon, accroché à une colline en gradins, entre les bois de châtaigniers et la coupure de l'Erieux. Une végétation ardente fleurit aux jardins du village, les fenêtres à meneaux sont ornées de géraniums, et, par les rues tortueuses, nous arrivons sous un magnifique « sully » ombrageant la place, devant les cimes. Plus haut, les dalles d'un vieux cimetière dorment au seuil de l'église. Et partout ces montagnes qui se heurtent sur le ravin, entre d'énormes blocs de granite. La butte de Chalancon, avec son faite où les remparts ne sont plus que des tas de pierres, semble épier encore l'ennemi. Ce pays de retraites, dans les landes et les bois, invitait aux guerres d'embuscades. On comprend que Chalancon ait été âprement disputé entre catholiques et protestants, pris et repris par les uns et les autres. Les troubles se prolongèrent jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous ne sommes pas très loin de Leyris où, en 1709, les Camisards se firent massacrer, ni du champ de Pré-Long où, en 1745, eurent lieu de nouvelles tueries.

De tout temps, le Vivarais connut la violence. Et les camps préhistoriques ne manquent pas sur les hauteurs. Leur souvenir est conservé par les classiques histoires de trésors détenus, sous les pierres, par le diable, comme au Chirat-Blanc où se réfugiaient, en cas d'attaque, les hommes de la Vocance. La montagne ne cessa d'offrir des asiles aux réfractaires ; ainsi, les grottes de la Jaubernie, près de Privas, et les fantas-





Ruines du château de **Pourcheyrolles**

Cl. Jacquin



tiques balmes de Montbrun, en plein Coiron, servirent-elles de retranchements aux calvinistes.

En mainte forteresse taillée dans le roc, il est impossible de distinguer quelle fut exactement la part des hommes. A Rochebonne, par exemple. Nous avions longuement cherché notre route par un matin voilé, jusqu'à la lisière des bois où le plateau finit tout à coup sur l'Erieux. Enfin, nous apercevions les pans de murailles couronnant la formidable dent de rocher qui pointe parmi les noyers et les châtaigniers, du fond de l'entonnoir où les maisons ne sont plus que de minuscules dés oubliés dans l'herbe. Les pierres de Rochebonne luisaient au soleil ; on croyait entendre, dans la chaleur, le crépitement des bosquets de pins. Non loin, les cuves d'une cascade reflétaient le ciel et quelques arbres penchés là-haut sur nous. Nous nous demandions comment des hommes avaient pu vivre isolés dans ce nid d'aigle avec, pour seuls vis-à-vis, les sommets étagés sur l'autre rive : la chaîne du Mézenc, depuis la racine, prodigieux amoncellement que terminent, sur l'horizon, les pointes et les créneaux des cimes bleues.

En Vivarais volcanique, les ruines ont un caractère de sauvagerie particulier. Ventadour, haut perché sur son promontoire, au confluent de l'Ardèche et de la Fontaulière ; Pourcheyrolles, gardant Montpezat et l'entrée de la Cévenne, près d'une cascade, sur la chaussée basaltique où la prairie s'arrête à pic ; Alba, énorme cube de pierre dont les fenêtres Renaissance demeurent ouvertes sur le torrent d'Escoutay et les arbres peuplés de pies. Dans le vieux village, autour de la roche d'Aps, étrange bloc de lave, les conscrits, aux jours de fête, dansent la farandole. La plaine, aux environs, couvre les vestiges de la capitale romaine du



Château d'Alba

Cl. Jacquin

Vivarais, Alba Helviorum, qui sortiront peut-être un jour de leur poussière.

Sur une combe aride, en plein Coiron, le robuste château de Pampelonne s'arc-boute à la montagne de Bergwise. Le chemin qui nous y conduit tourne sans fin dans les vignes, les lavandes, les chênes verts. Si nous arrivons par une nuit de septembre, quand le clair de lune remplit la vallée, nous verrons l'irréelle lumière du ciel, réverbérée par la blanche façade, baigner les urnes de la terrasse entre les pins. Vers l'orient, une échancrure de la montagne découpe un lambeau des premières Alpes et de la plaine du Rhône où brillent des feux. Le lendemain, l'immense écroulement de calcaire et de basaltes, au pied du château,

nous semblera conserver, bien après l'aurore, quelque chose du silence et de l'immobilité lunaires.

Mais le donjon qui découvre les plus vastes étendues est assurément la Tour de Brison, au-dessus de Largentière et de Sanilhac. Ne la confondons pas avec le château ruiné du même nom, qui fut, à quelque distance, le logis du « brave Brison », célèbre chef protestant. Le colossal pan de mur, solide encore, de la Tour de Brison, que l'on voit de fort loin, se dresse, à quelque sept cents mètres d'altitude. Enceinte sacrée des Gaulois, poste de guet à l'époque des Sarrasins, cette montagne est le décor de nombreuses légendes où figure le diable. Celui-ci, chaque 31 décembre, emporte une pierre de la tour ; quand elle n'en aura plus, ce sera la fin du monde. Satan veut ainsi se venger : jadis, ayant délivré un seigneur de Brison, compagnon de saint Louis et prisonnier des infidèles, il le transporta dans son château pour le rendre à son épouse. C'était la veille du jour où la dame de Brison, qui se croyait

veuve, allait se remarier. Mais elle ne reconnut pas le voyageur, et le démon ne put obtenir l'âme du croisé qu'il avait réclamée en salaire. Brison, désespéré, partit pour la Chaise-Dieu où il se fit moine.

De ce haut lieu, nous con-



Château de Pampelonne

templons l'océan azuré des plaines et des coteaux déferlant de la Dent de Rez et des serres de Barjac à l'Escrinet : tout le Bas-Vivarais, dans le golfe de montagnes que ferment au nord les arêtes du Tanargue et la ronde Cham-du-Cros. La bise de septembre semble faire claquer le ciel bleu comme un étendard de chevalerie. La lumière vibre parmi les châtaigneraies de Valgorge et contre les roches qui leur succèdent, hérissées d'aiguilles sous les bruyères mauves.

En descendant du Tanargue, par un jour torride, nous cherchions à distinguer le château de Banne enfoncé dans le rocher. Ici, un méchant seigneur profitait des nuits de fête pour précipiter ses ennemis par l'une des trois cent soixante-cinq fenêtres. Les âmes des victimes reviennent, dit-on, réclamer des prières autour des ruines. Mais trêve aux imaginations, quand il s'agit du château des Grimoard de Beauvoir du Roure, et d'un berceau de la chouannerie vivaroise ! Banne et la Commanderie de Jalès, là-bas entourée en jugeons par les dimensions du terre-plein, envahi d'herbes et de ronces. Et quel point stratégique, dominant Païolive, la plaine de Berrias, le pays calcaire et les collines jusqu'à la Cévenne et au Coiron !

La Tour de Brison nous transportait en pleine féerie médiévale. Ici, c'est l'histoire. Entre les coteaux de Banne et la Commanderie de Jalès, là-bas, entourée d'ombrages, s'est joué le drame de la contre-révolution en Vivarais ; et tous ces bouquets de chênes sur l'étendue calcaire ont abrité les Chouans. Banne, livré aux troupes de la République, fut repris par le comte de Saillans, qui ne put le garder après la victoire durement achetée par les Bleus à Saint-Brès. Arrêté dans la montagne et conduit aux Vans, il fut massacré avec quatre de ses compagnons. Aux Vans, à Joyeuse, les tueries

de prêtres insermentés et de royalistes se multiplièrent. Le fort de Banne fut détruit par ordre du Directoire.

Jalès, le manoir de la plaine, commanderie de Templiers donnée sous Philippe le Bel aux Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, appartient, avant la Révolution, au joyeux bailli de Suffren dont les ripailles, plus peut-être que les exploits maritimes, demeurent célèbres dans le pays. Son fils naturel, le chevalier de Pazanan, intendant du château, y facilita le rassemblement des royalistes. Ce lieu historique n'est plus aujourd'hui qu'une agglomération de bâtiments agricoles d'aspect humble, vétuste, avec, au seuil, une croix de pierre. Au fond de la cour intérieure, devant une façade délabrée, le vieux puits sculpté sommeille à l'ombre d'un figuier ; il suffit de ce dernier vestige pour que tout le passé revive au soleil de septembre, dans les bruits familiers de la ferme où l'on se prépare aux vendanges.

Le château moyenâgeux d'Aubenas est actuellement le plus bel hôtel de ville du Vivarais. Ses tours se souviennent du maréchal d'Ornano, époux de Marie de Montlaur et gouverneur de Gaston d'Orléans, qui voulut empêcher le mariage du prince avec la duchesse de Montpensier, fut emprisonné à la suite du complot contre Richelieu, et mourut mystérieusement au château de Vincennes. Aubenas a vu les combats des guerres de religion, entendu gronder sous ses murailles les révoltés de 1670 portant un ruban bleu pour emblème. Après un rude hiver, le peuple paysan, accablé de misère, irrité par les impôts et les exactions des fermiers, se lève en armes, obligeant un gentilhomme de la Chapelle, Antoine du Roure, à prendre le commandement. Huit mille insurgés entrent dans la cité. Leur tour est venu, disent-ils, de gouver-



ner ; les pots de terre casseront les pots de fer. Ils ont pris et ravagé plusieurs villes. Mais le marquis de Castries, gouverneur du Languedoc, n'a pas beaucoup de peine à les mettre en pièces à Lavilledieu. Suivant une relation de l'époque, « l'on fait une véritable boucherie de ces misérables qu'on trouve à chaque pas cachés derrière les broussailles et les rochers ».

Plusieurs me-

neurs furent pendus ou roués, après jugement de la cour de Nîmes. Quant à Roure, jugé par contumace, il tenta de fuir en Espagne, mais, arrêté à Saint-Jean-Pied-de-Port, il fut condamné une seconde fois par la cour de Montpellier, et mis à mort en cette ville, le 29 octobre 1670. Sa tête, portée à Aubenas, y resta exposée sur le portail Saint-Antoine.

Quand nous remontons vers l'Escrinet, des vestiges grandioses parlent de guerres plus longues et plus



Cl. d'Arneville

Porte du château d'Aubenas



Cl. Combier

Portail du château de **Boulogne**

atroces. Nous avons quitté la grande voie d'Aubenas à Privas pour suivre, à travers bois et vallons touffus, les lacets d'un chemin de gravier doré qui gardait toute la poésie des routes sans goudron. Sous les châtaigniers, les genêts étaient en fleurs, et partout résonnaient des eaux vives tombant aux bassins des rivières. Tout à coup, la masse

du château de Boulogne se détacha, écrasante, avec sa plate-forme et ses terrassements entourés de fossés profonds comme des ravins. Des pans de tours déchiquetés évoquaient une fantastique potence. Mais quelle surprise de découvrir, en longeant les murailles, un portail du XVII<sup>e</sup> siècle ! Le fronton splendidement orné, à moitié intact, reposait de chaque côté sur deux puissantes colonnes, l'une droite et l'autre torse. Une pierre sculptée gisait dans l'herbe, contre le mur. Cette romanesque entrée, singulière pour un ouvrage guerrier, fut construite à l'occasion du mariage du seigneur de Boulogne, Claude de

Hautefort Lestrangle, vicomte de Cheylane, avec la belle Paule de Chambaud, dame de Privas, et veuve de René de la Tour du Pin Gouvernet. Les noces, célébrées en 1620, devaient rallumer en Vivarais les guerres de religion. Un seigneur calviniste, Brison, gendre de Paule de Chambaud, s'était rangé parmi les prétendants. Du mariage dépendait la possession de Privas, ville protestante qui redoutait de perdre les garanties de l'Édit de Nantes. Aprement disputée par les deux rivaux, elle fut prise et reprise ; finalement, Montmorency installa dans la cité une armée catholique. Ce n'était que le premier acte de la tragédie.

Les ouvrages militaires ont été détruits. Mais les montagnes nues qui entourent Privas semblent autant de fortifications naturelles. Nous n'avons pas le dessein de raconter les sanglants épisodes qui se déroulèrent aux environs ; la conquête de Villeneuve-de-Berg, Vallon et Vals par le grand capitaine qu'était Montmorency, du Pouzin par Lesdiguières ; la mort de Brison, auquel le catholique Pierre Marcha rend hommage dans ses « Commentaires du Soldat du Vivarais ». Il faut lire jusqu'à la dernière page cette admirable relation pleine de naturel, de mouvement, de générosité, dont le style rappelle plus d'une fois les historiens latins.

La lutte se prolonge pendant plusieurs années. La grande préoccupation des armées royales, dans toute cette campagne, est de rendre libre le passage du Rhône. Privas, dans son enceinte de montagnes, menace la vallée. Aussi Louis XIII et Richelieu viendront-ils en personne assiéger la citadelle protestante qui succombe après quinze jours de siège, en mai 1629.

Certains châteaux qui ne possèdent point d'histoire, ne sont pas moins émouvants, parce que d'épais

ombrages les isolent, et que les fleurs d'automne, asters, phlox, dahlias, reines-marguerites, embrasant leurs terrasses, semblent perpétuer un souvenir. Jardins romantiques du Clozel, envahis par les gerbiers de la ferme, tandis qu'au soleil on croit voir, dans les massifs, comme un reflet des peintures qui dorment le long des grandes salles abandonnées; tours de Beaume, au seuil de la forêt, parmi les pruniers multicolores...



Ci. d'Arneville  
Façade de l'église fortifiée de **Chassiers**

Dans un autre domaine perdu flotte une atmosphère d'indicible désolation. Il faut le chercher longtemps, à travers bois. La mousse a couvert la grande allée du parc, une mousse d'un vert tendre, tirant presque sur le doré, jonchée de débris résineux et de feuilles ovales de fayards. Des bouffées d'odeurs humides remontent jusqu'à nous des bas-fonds, tandis que le ciel pluvieux frôle les branches.



Après un tournant, voici dans la clairière les quatre murs sans toit. De belles pierres de granite, carrées, comme il convenait pour un château. La façade est ouverte sur la pente des montagnes, vers le nord-ouest ; presque pas de fenêtres à l'est ni au midi, sur l'horizon de ravins et de cimes plus basses par-dessus lesquelles on aurait pu recevoir un peu de joie. Les ronces ont envahi la cave béante. Sur la plate-forme herbue, parmi les sorbiers des oiseaux criblés de grappes pourpres, un cerisier sauvage fait pleuvoir ses petites baies confites. Autour, orties et genêts ferment toutes les issues. Mais, un peu plus loin, quel monument se cache sous un bouquet de pins ? Il était naguère couvert d'un toit de lauzes, débordant et pointu, d'allure exotique. Chaque hiver désagrège ses pierres qui abritent encore dans une niche — pour combien de temps ? — un cercueil de fonte vêtu de planches disjointes, ressemblant à l'enveloppe d'une petite momie. Sur le métal, orné d'arabesques, on déchiffre le mot « patent », qui produit ici un effet singulier. Une ouverture, dont le couvercle est facile à soulever, permet d'apercevoir un crâne d'enfant et quelques débris de squelette.

A mille mètres d'altitude, dans les pins, le vent poursuit sa plainte monotone, pareille au bruit de la mer. On imagine le dénouement de quelque légende tragique. En réalité, la construction ne remonte guère à plus d'un siècle. Le propriétaire, consul au delà de l'Océan, avait formé le rêve de se retirer ici avec son fils. Il ne rapporta qu'un petit cercueil de forme étrange, pour lequel il fit bâtir ce mausolée, seul compagnon de sa solitude. A-t-il longtemps habité lui-même le manoir inachevé ? Les ruines portent des traces de poutres consumées par l'incendie : après la mort du consul, une pauvre, dit-on, qui s'abritait



dans la maison déserte, y mit le feu. Seuls subsistent les murs. J'ai retrouvé chez des amis un album taché de moisissure, qui provient de la bibliothèque du château : c'est une série de gravures sur cuivre du XVII<sup>e</sup> siècle, des scènes de la Bible faisant suite aux Métamorphoses d'Ovide.



Cl. d'Arneville

Aubenas. — La rue Delichère



Conducteur de char de « buttes »

Cl. Jehan Pailloz

## VII

### LE PEUPLE VIVAROIS

#### Pagels et Royols

Si le rivage du Rhône fut souvent visité par les invasions et les migrations de peuples, la race primitive s'est conservée intacte sur les hauteurs. Un de nos amis d'Irlande, le professeur T. B. Rudmose Brown, parcourant les Boutières, nous disait son étonnement d'y avoir rencontré quelques-uns des types habituels de sa nation. Chez les « pagels », habitants des villages montagnards (des « pagi » latins), comme chez les « royols » ou gens du bas pays, qui se renvoient leur appellation comme un sobriquet, survivent beaucoup

de souvenirs celtiques. Sait-on que le département de l'Ardèche vient au second rang, après l'Aveyron, avant même les départements bretons, pour la quantité des dolmens ?

La marque des ancêtres vit dans les âmes plus encore que dans les pierres. « Gens pia propositique tenax. » M. de La Laurencie qui rappelle cette appréciation de Sidoine Apollinaire a pu constater qu'elle est, chez nous, toujours vraie. Du Rhône aux crêtes, c'est un peuple « religieux et opiniâtre » qui nous accueille. Au premier abord, le paysan de chez nous peut se montrer méfiant. Il a été raillé stupidement par tant de gens qui ne le valaient pas. Et, quand on l'a froissé, il oppose un visage impénétrable. Mais tous les voyageurs qui l'ont compris ont chanté sa louange, depuis ce troubadour du XIII<sup>e</sup> siècle qui déclare : « Jamais je ne me plains du Vivarais ; si un étranger y est pressé de la faim ou de la soif, on s'empresse de fournir à tous ses besoins. » Au début de ses « Commentaires du Soldat du Vivarais », Pierre Marcha, seigneur de Saint-Pierre-ville, parle en ces termes de nos compatriotes : « Le pays du Vivarais est fort raboteux et montagneux, ce qui le rend autant rude que le peuple y est doux et obligeant sur tous les autres de la France... » Beaucoup d'autres observateurs, avec l'Italien Marzari Pencati, ont loué le courage militaire de nos paysans, leur endurance au travail.

Plus méridionaux dans la Cévenne proprement dite, plus lents à se décider en Haut-Vivarais, mais plus obstinés, plus difficiles à réduire, les gens de chez nous, pagels ou royols, sont capables d'un dévouement sans limite. Depuis les Helviens, leur histoire n'est qu'une longue défense de leur liberté. Voyons-en le symbole dans les monnaies gauloises portant sur une face une tête de guerrier, et sur l'autre un cheval sans

frein au galop. L'homme du Vivarais, prompt à s'irriter quand il se croit victime de l'injustice, a toujours été, corps et âme, au service d'un idéal pour lequel il combattit avec une farouche ténacité. Nous le retrouvons pareil à lui-même dans les Croisades, les guerres civiles des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, la Jacquerie de Roure, en 1670, et cette épopée de la chouannerie cévenole que Firmin Boissin a fait revivre dans son roman « Jan de la Lune ».

Aujourd'hui, ce peuple qui n'aime pas les brimades est généralement calme. Il faut compter pour rien quelques disputes de cabaret. Chaque province n'a-t-elle pas ses ivrognes ? Et dans la montagne, semble-t-il, on boit d'autant plus de vin que le transport en est plus difficile. Parfois, une querelle d'intérêts entre voisins, au sujet de limites, ou entre cohéritiers, peut provoquer des violences, et le vieux fonds combatif se réveille. Avant la Révolution, dans une prairie voisine de la cascade du Ray-Pic, les représentants de deux familles ennemies s'affrontèrent à coups de fusil, de pistolet, de poignard, et cinq hommes périrent. L'un d'eux, le grand Merle, était un véritable hercule, redouté aux alentours, et la légende raconte que lorsqu'il mourut, le tonnerre retentit en plein beau temps, la terre trembla. Histoire à rapprocher d'une « vendetta » qui remonte à quelques années seulement : un homme s'était embusqué pour frapper son ennemi, tenant sa fourche d'une main, et de l'autre son chapelet qu'il égrenait parce que c'était dimanche et qu'il ne pouvait assister aux offices. Il est juste d'ajouter que ce malheureux était à demi sauvage.

Mais le temps n'est plus, grâce à Dieu, où le géologue Faujas de Saint-Fond pouvait voir, au XVIII<sup>e</sup> siècle, pendant la messe, les fusils des assistants appuyés contre le mur extérieur de l'église ; où, en

s'installant à l'auberge, chacun piquait sous la table la pointe de sa « coutelière ». De telles précautions étaient trop souvent justifiées par l'insécurité des routes. Les brigands ont disparu ; la plupart des discussions se dénouent pacifiquement au tribunal. Autrefois, les hommes d'affaires, les « patrocineurs » étaient nombreux dans les campagnes ; nos montagnards descendaient fréquemment devant les juges. A présent, l'élévation des frais de justice a diminué, chez beaucoup, le goût des procès.

### La famille

Nous avons hâte d'apercevoir le véritable visage du Vivarais, énergique, laborieux, hospitalier.

La famille, fortement unie, repose toujours sur la foi des ancêtres. Le père et la mère ont autorité sur leurs nombreux enfants (autrefois, ceux-ci bien souvent leur disaient : « vous ») ; ils leur donnent, sans défaillance, jusqu'au dernier jour, l'exemple du travail et de l'économie. Quand ils ne peuvent plus faire autre chose, ils soignent encore leurs petits-enfants. Sur les plateaux du Mézenc, tel vieux maître de ferme gouverne à la fois sa maison, ses valets et ses troupeaux avec une simple grandeur qui rappelle les princes rustiques de l'Odyssée. Peu loquace, rendu quelquefois taciturne par la fatigue et les préoccupations, il traite seul les affaires importantes, décide de l'emploi des terrains, partage la besogne entre tout son monde ; rien de grave ne s'accomplit sans lui. Il surveille l'éducation des enfants ; je connais un fermier des hauts plateaux, et il n'est pas le seul, qui, ne pouvant envoyer ses garçons à l'école, trop éloignée, prenait chaque hiver un maître pour les instruire, un maître chrétien. Chez ces hommes de la grande race, le temps a passé



moins vite qu'ailleurs. « Naguère, nous dit M. Paul Besson, de Sainte-Eulalie, la continuité de l'héritage était assurée par le droit d'aînesse. L' « eyna » (l'aîné), dès qu'il pouvait s'asseoir à table, était placé à côté du père ou de l'aïeul ; il était servi le premier ; en tout, il avait rang avant ses cadets, et plus tard, autorité sur tous. Le nom patronymique, augmenté d'un diminutif, lui servait de prénom. Il héritait du quart et devait maintenir l' « oustaou », c'est-à-dire la maison. » Le nouveau maître devait assister ses frères et sœurs ; il hébergeait ceux des proches pour qui la vie avait été dure et qui étaient assurés de trouver un refuge. Aujourd'hui encore, c'est l'aîné qui, en principe, recueille le domaine ; ou bien le père donne la quotité disponible à celui de ses fils qu'il juge le plus capable de continuer l'exploitation agricole ; cela s'appelle « faire un aîné ».

Autrefois, les frères ou sœurs qui ne s'étaient point mariés demeuraient avec le ménage dont ils partageaient les travaux, sans recevoir d'autres gages que le logement, l'habillement, la nourriture. Ils possédaient en propre quelques bêtes du troupeau et ne demandaient pas le partage des biens, assurant ainsi l'intégrité du domaine. Quand ils faisaient leur testament, ils transmettaient leur part à l'aîné ou au successeur désigné. S'ils avaient accepté l'indivision et le célibat, ce n'était pas du tout qu'ils y eussent été contraints, mais leur attachement au fonds paternel avait été le plus fort. Sous le toit où ils avaient grandi, où ils avaient vu mourir leurs parents, il leur suffisait de garder leurs habitudes, leur autorité débonnaire et leurs « grogneries », tout en se réjouissant de voir la famille continuer.

Les serviteurs étaient considérés, naturellement,

comme des membres de la maison et participaient à la prière du soir en commun.

Nous n'avons point parlé de la mère de famille qui garde, bien entendu, un rôle de premier plan. Si notre peuple reste ce qu'il est encore, c'est à elle qu'on le doit. Elevée le plus souvent par les sœurs ou les institutrices libres, elle maintiendra la vie chrétienne au foyer. Sans prêcher, sans réprimander, mais par l'exemple et la douceur. Elle trouve toute naturelle une existence qui est un long renoncement. Quand elle a quitté le domaine paternel pour suivre son mari, elle n'a fait que changer d'obéissance, et le travail demeure le même, avec en plus la charge d'une maison, les maternités et le nourrissage des enfants. Aujourd'hui comme hier on la verra, les jours de marché, parcourir d'assez longs trajets en montagne, avec un lourd panier à chaque bras, sur les chemins où ne passent pas les autobus, et revenir dans la journée sans même avoir pris au village une tasse de café. A



Cl. Blanc-Demilly

Type de Vivaroise

l'époque des foins ou des pommes de terre, il n'est pas rare de voir dans les champs plus de filles et de femmes que de garçons. On ne s'étonnera pas que la taille des montagnardes se casse avant l'âge, que les rides dévastent très tôt leur visage hâlé; mais dans leurs yeux brille toujours l'ancienne flamme; elles gardent leur vie inté-

rieure et cet air de dignité particulier à la paysanne du Vivarais. Celle qui nous abritait un jour d'orage avait élevé de nombreux fils. L'un restait infirme et travaillait comme tailleur dans un hameau des environs ; les autres aidaient le père dont les forces déclinaient. Cette femme qui, pendant sa jeunesse, avait beaucoup souffert, n'avait jamais oublié la résignation, ni la confiance. Pourtant les commencements avaient été rudes, presque misérables. Peu à peu, le ménage avait économisé pour acheter la ferme et les terres dont il était maître à présent. Plût à Dieu que tous les enrichissements d'après-guerre n'aient ainsi favorisé que le travail et la fidélité aux vertus de la race !

Mais si je veux évoquer une poignante image de la douleur, je revois cette veuve qui avait perdu son fils aîné, mon camarade de régiment, disparu au début des hostilités. Elle arrivait du fond du ravin, par des sentiers de chèvre. L'âge et le chagrin l'inclinaient chaque jour un peu plus vers la terre. Comment décrire ce pauvre visage torturé qui gardait tant de bonté dans sa souffrance muette ? Semblable à une rustique Pieta du moyen âge, elle ne pouvait retenir ses larmes ; elle tournait ses mains l'une dans l'autre, puis les joignait comme pour prier. Mais son âme, nous la sentions prête à être cueillie pour le Ciel. Ainsi, dans l'église de la paroisse, aux messes matinales des dimanches, des premiers vendredis du mois, et presque tous les jours de



Cl. d'Arneville  
Vieille bergère  
de la montagne

la semaine, d'humbles femmes en bonnet viennent offrir au Maître leur vie de sacrifice, leur cœur déchiré comme le fut le cœur de la Vierge du Stabat. Elles forment dans chaque village une élite protectrice.

### Grandes circonstances

Dans notre Vivarais, le baptême fut toujours célébré le plus tôt possible après la naissance. Grande fête de famille. A cette occasion, dans les pays de bon vin, l'on cache quelques bouteilles qui seront débouchées pour la Première Communion ou le mariage de l'enfant.

L'une des premières sorties de la mère avec son poupon sera pour l'église ou pour quelque sanctuaire où il sera béni. En Bas-Vivarais, quand un enfant est présenté dans une maison amie, on lui offre un petit panier contenant une miche de pain, un œuf et du sel. Une page des « Mémoires et Récits » de Frédéric Mistral décrit, on s'en souvient, une coutume de Provence à peu près semblable, en expliquant le sens de ce présent de bienvenue, symbole des vertus souhaitées : bon comme le pain, plein comme un œuf, sage comme le sel. Je ne revois jamais sans émotion, au Bourg-Saint-Andéol, la maison entourée d'ombrages, au bord du ruisseau de Tournes, où une parente qui n'est plus de ce monde, m'offrit, paraît-il, ce cadeau rituel.

Certains vieux usages se perdent, même en montagne où les mariages étaient si pittoresques. Y a-t-il encore des villages où la demande fasse, comme autrefois, l'objet d'une visite solennelle ? On ne parlait de rien tout d'abord. Si les parents de la jeune fille étaient favorables, ils offraient du vin, et ce geste signifiait un acquiescement ; s'ils voulaient dire non, ils laissaient

partir le jeune homme et sa famille sans les avoir désaltérés.

Quand le moment est venu de débattre les conditions, vous pensez bien que l'humanité ne change guère d'une province à l'autre ; qu'ici, plus qu'ailleurs peut-être, on connaît le prix d'une terre qui exige tant de sueurs et de sacrifices. Il est donc d'usage de passer chez le notaire ; dans bien des régions montagneuses, on a gardé la préférence des pays de droit écrit pour le régime dotal, ou tout au moins pour une clause de dotalité insérée au contrat.

Nos paysans, et aussi les ouvriers d'Annonay, ont un curieux moyen d'annoncer leurs fiançailles : ils achètent une petite tabatière, même s'ils ne prisent pas, et offrent à tous les camarades rencontrés une pincée de tabac parfumé à la violette. Voilà un faire-part plus original qu'un imprimé.

Autrefois, le jour du mariage, quel déploiement de cavalerie et de costumes ! A Sainte-Eulalie, le cortège partait à cheval pour l'église, les « novi » (jeunes époux) juchés sur la même bête, la femme en croupe, serrant la taille du mari. L'écrivain romantique Ovide de Valgorge nous a décrit les toilettes bariolées. En tête, marche l'un des « poulaillers », véritable maître des cérémonies, qui a belle mine et lance les chevaux au galop, dans un tumulte de cris et de coups de fusil. Les « poulaillers » ? Un nom déconcertant à première vue, pour désigner les garçons d'honneur portant, avec leur cavalière en croupe, un ou plusieurs poulets attachés par les pattes à l'arçon de leur selle ou à l'œillère de leurs montures. Le « poulailler » en chef tient son butin suspendu au bout d'un long bâton enrubanné. Les poulets ont été ramassés dans la maison de la mariée, ou dans les basses-cours des amis. On les mange, le dimanche qui suit la noce, à l'auberge où les « pou-



laillers » offrent un repas aux époux et à leurs invités. Cela s'appelle, ou plutôt cela s'appelait « faire la poulo ». En Bas-Vivarais, à la sortie de l'église, on répandait du blé sous les pas des nouveaux mariés. Quand ils rentraient à la maison, ils se voyaient offrir un grand verre de vin que l'on brisait après qu'ils y avaient bu, pour bien marquer le caractère irrévocable du mariage.

« Aujourd'hui, nous écrit un vieux Cévenol, les noces se font en camion, et les invités sont embarqués là où la veille on véhiculait des veaux. » Et sans doute nos bergères à cheveux coupés n'apportent-elles plus dans leur trousseau des dix-huit et vingt robes comme au temps jadis, faites avec la laine qu'elles avaient filée. Mais il y a toujours des cortèges à pied, précédés quelquefois par un joueur d'accordéon. Les « modes de Paris » leur ont donné un aspect banal, mais elles n'ont pu effacer la gaieté franche et confiante des couples aux bons visages. Et, dans les festins qui suivent la noce, règne l'antique opulence.

Mais pourquoi la coutume de faire absorber par l'aîné demeuré célibataire, quand son frère se marie, une salade d'oignons en guise de dessert ? Cette pratique d'assez mauvais goût est encore fréquente sur les hauts plateaux. Le frère cadet qui a ainsi devancé l'aîné lui fait, dit-on en patois, « mandja des cébos », manger des oignons.

Les années passent, mêlant les deuils aux joies. Ce Vivarais est si riche d'espace et de lumière, son peuple est si vigoureux, qu'ils semblent faits pour ignorer la mort. Hélas ! le défunt repose, vêtu de ses habits de dimanche, un crucifix entre les mains. A côté, le cierge de la Chandeleur, le verre plein d'eau bénite

le Samedi-Saint, avec un rameau de genêt que les visiteurs prendront pour tracer un signe de croix sur le lit. Les Pénitents sont revêtus de leur cagoule ; jadis, les autres défunts étaient simplement cousus dans un linceul par des pauvres spécialisés dans cet office, les « orozaires », à qui l'on donnait, en remerciement, les habits du trépassé.

Tous les voisins se sont joints aux parents, même ceux qui étaient brouillés la veille, qui recommenceront demain, après la grande trêve de la mort. Quelques-uns sont allés prévenir dans les hameaux ; ils frappent aux portes des maisons ; dans les magasins, dans les cafés, un messenger annonce à haute voix le nom du défunt, l'heure des funérailles. La première visite a été pour le presbytère. Le glas sonnera aussitôt, du haut du clocher, pour recommencer aux trois angélus, sur un mode différent selon qu'il retentit pour un homme, une femme, un en-



Cl. d'Arneville

... le cimetière abandonné...

fant, avec un tintement supplémentaire pour les membres des confréries et les Pénitents.

En plus d'un endroit, la bière est encore portée par les voisins et les amis ; par les caramades, si le défunt appartenait à la Jeunesse Catholique ; alors le groupe et le drapeau l'accompagnent, cependant que les clairons jouent des sonneries funèbres. Un malheureux garçon, victime d'un accident de voiture, disait au milieu de ses souffrances : « Je veux être enterré en Jeunesse Catholique ».

Aux funérailles d'une enfant de Marie, les congréganistes se relayent pour soutenir le cercueil. Robustes filles de la montagne, au clair regard sous le voile de mousseline... Elle participent aux travaux de la mort, avec autant de simplicité qu'elles en mettent à accomplir les tâches quotidiennes, comme si elles n'avaient fait que changer de fardeau. J'ai vu le blanc cortège se dérouler, dans la pluie du matin, sous les frênes et les sycomores dont les branches obligeaient parfois la bannière à s'incliner. Au cimetière, avant que la fosse ne soit refermée, quand le prêtre a terminé les prières liturgiques, l'une des congréganistes récite le « De Profundis ». On ne peut s'empêcher d'admirer un peuple qui garde avec tant de solidité ce qu'il y a de plus beau dans ses traditions.

La pratique des anniversaires est fidèlement respectée : bout de mois, bout de l'an, avec visite à la tombe. Récemment encore, dans certaines paroisses du Haut-Vivarais, il était d'usage de faire maigre au dîner qui suivait, même en dehors des jours d'abstinence. À la fin du repas, tous les convives se lèvent pour le « De Profundis ». Je sais une famille où l'on a rompu avec des parents de la ville qui avaient voulu faire les esprits forts à ce propos. Aux messes de funérailles, comme aux offices anniversaires, l'offrande est un rite

obligatoire qui se prolonge parfois durant toute la cérémonie, quand il y a foule. En outre, ces jours-là, des pains, des aumônes sont distribués. Voyons ici la survivance d'une noble coutume qui voulait que les pauvres eussent leur part du dîner funèbre, « les pauvres du Christ », comme les appelle un testament du 19 octobre 1498 réglant l'ordonnance du repas.

### La maison

La maison vivaroise ne s'est guère transformée depuis des siècles, surtout en haute montagne, car elle obéit aux mêmes conditions de climat, qui ont peu



La ferme du col

Cl. Blanc-Demilly

changé. L'on prétendait bien que les hivers devenaient moins rigoureux ; mais depuis quelques années les neiges d'autrefois reparaissent sur les plateaux, et le « pagel » se félicite de n'avoir point rajeuni son habitation.

Les ancêtres l'avaient construite en vue de la saison froide ; ses ouvertures sont fréquemment tournées vers le sud ; un amoncellement de terre et d'herbe protège la façade nord, qu'il dissimule parfois jusqu'au toit. Celui-ci, très vaste et pointu, abrite l'appar-



tement et l'étable sous son gris manteau de « lauzes », sortes de dalles schisteuses et sonores que l'on va chercher dans la région du Mézenc, au mont Signon notamment. Autrefois, de véritables caravanes partaient des villages pour s'approvisionner aux carrières. Le voyage en charrettes durait plusieurs jours, qui étaient jours de réjouissances et d'amusements.

Cl. Jacquin  
... l'énorme cheminée en pierres s'élève très haut sur la toiture...



Bien des maisons sont encore couvertes de chaume, ou de brindilles de genêts tressées comme un paillason. Voilà le meilleur vêtement contre l'hiver, plus solide et plus agréable à voir que les tuiles rouges. Le chaume est surmonté d'une faitière en zinc. L'énorme cheminée carrée, en pierres, s'élève très haut sur la toiture, afin de dépasser la neige, et à cause des risques d'incendie. Derrière les épaisses murailles, percées de fenêtres minuscules, vivront, pendant l'hiver, les hommes et les bêtes ; une mince cloison les sépare sans intercepter la bonne chaleur des écuries ; sur la cour pavée, la même entrée, en forme de voûte, conduit chez les uns et les autres ; parfois, la fontaine coule dans ce vestibule. La famille se réunit dans la cuisine, sous le manteau de la grande cheminée. Le fourneau est encore un luxe. Une table-pétrin, à rallonges, des bancs et quelques chaises composent tout l'ameublement. N'oublions pas la « chapelle » : une Vierge, sur une étagère ornée de fleurs artificielles et entourée de quelques images pieuses, un Sacré-Cœur, un Saint-Régis rapporté de La Louvesc. Les livres de messe sont rangés à côté. Parfois des vignettes militaires où figure un numéro de tirage au sort, des photographies d'absents, et aussi, hélas ! le diplôme commémorant les fils tués à la guerre. Dans un coin, le fusil de chasse. Aux poutres du plafond pendent les jambons, les quartiers de lard, les boyaux remplis de graisse ; une telle abondance vous stupéfie tout d'abord. Mais songez aux périodes pendant lesquelles il sera impossible d'aller au village le plus proche. D'ailleurs, le montagnard a peu recours aux services du boucher, sauf le dimanche ; il préfère la soupe de choux et de lard et les salaisons aux viandes fraîches. Quant au pain, nombreuses sont encore les familles qui le pétrissent et le font cuire elles-mêmes, avec le seigle de leurs champs. Ou



La ferme des plateaux

Cl. Blanc-Demilly

bien on en rapporte des villages une provision pour de longs jours. Je me souviens du grand mutilé qui, tous les samedis, allait chercher ainsi, à deux ou trois lieues de distance, le ravitaillement d'un bourg en train de disparaître. La pauvre voiture repartait de la boulangerie avec son chargement de galettes grises et poudreuses, aussi larges que des roues. Un âne la tirait péniblement ; sur la route résonnait la jambe de bois du conducteur.

Vous vous demandez où couchent les gens de la ferme, car vous n'avez pas remarqué toutes les portes

de bois qui tapissent sans interruption la muraille, et ferment, pendant le jour, les lits-placards où chacun se glisse, la nuit venue, sous de lourdes couvertures. On peut crier au manque d'hygiène. Mais comme l'exiguïté des fenêtres percées dans l'épaisseur des murs, l'usage des lits-placards fut imposé par le climat. On ne saurait approuver, bien sûr, cette phobie de l'air, qui, dans certaines maisons, fait encore enfermer les petits enfants, même en plein été, dans ces couchettes. Nous entendions un jour des plaintes derrière une porte de placard. On l'ouvrit, pour retirer un bébé qui s'éveillait, rouge de chaleur, à demi étouffé.

Les fermes plus riches possèdent à l'étage supérieur une ou plusieurs chambres ; celles-ci voisinent avec la « grange », grenier à foin qui communique directement avec l'extérieur par un terre-plein, et avec



Ferme en Bas-Vivarais

Cl. d'Arneville



Ferme avec colombier

Cl. d'Arneville

l'étable par des ouvertures pratiquées dans le plancher au-dessus de la crèche. Enfin, quand les paysans n'ont point de cave en sous-sol, ils placent leurs tonneaux dans une réserve creusée sous le talus protecteur. Telle est la maison du plateau, basse et trapue, construite en basalte ou en blocs de granite, sans crépissage, toute ramassée, avec ses dépendances, comme pour un combat ; elle accomplira son voyage immobile à travers les hivers, toujours pareille à elle-même quand les générations se succèdent dans l'effort.

« Je te fais l'aîné, dit à son fils le père du « pagel » de M. Jean de La Laurencie, mais souviens-toi que tu auras à maintenir l'honneur de la famille. Tu ne quitteras pas la maison, et tant que tu vivras, tu feras fumer la cheminée. » Hélas ! il y a des mesures où le feu s'est éteint. Avec le compositeur Pierre Gariat, nous pénétrions dans une ferme délaissée, au flanc le plus raide

du Mézenc. Dix ans auparavant, Giriat avait recueilli, de la bouche d'un vieux paysan qui l'habitait, tout seul, une chanson d'autrefois, incomplète, mais d'un rythme si nostalgique ! Le vieillard disparu, la maison demeura vide. Et quelle maison, en vérité ! Un trou noir, où le malheureux voisinait avec ses bêtes, sur la terre battue, sans autre séparation que les branches enfumées qui soutenaient le toit. La table boîteuse, les bancs, le lit creusé dans la muraille, étaient là comme au jour des funérailles. Un tel dénuement produisait une impression d'angoisse.

Souvent isolées sur les prairies, les fermes, quand elles se réunissent, gardent autour d'elles un jardin ou un bouquet d'ombrages, et ce sont alors de délicieux hameaux où le vent parle dans les feuilles. Sur les



Maison avec « couradou »

Cl. d'Arneville



pentés, les groupes de toits, moins inclinés, se resserrèrent davantage, en pauvres îlots qui adhèrent au rocher. A mesure que nous descendons, soit vers les coteaux d'Annonay, soit vers le Bas-Vivarais, les tuiles remplacent le chaume et les lauzes, les fenêtres sont plus grandes ; un escalier conduit à l'appartement qui s'ouvre sur une terrasse couverte, l'« onto ». Autour d'Aubenas et dans le sud, la maison, plus haute, respire largement ; son balcon, le « couradou », qui appelle l'air et la lumière sous les arcades fleuries, lui donne parfois un aspect italien. On sent plus de joie dans la pauvreté, à cause du soleil, du ciel bleu. Pourtant, la terre est maigre, le travail difficile sur les « côtes », et peu rémunérateur. N'oublions pas que le pays « royol » est voisin du Midi.

### Le costume

En Vivarais, l'habillement s'est modernisé bien davantage que la maison. Autrefois, et même au début du XIX<sup>e</sup> siècle, nous dit le « Papet » dans son Almanach, les vieux portaient la culotte, avec ceinture bleue ou rouge, grandes guêtres, souliers bas munis de languettes de cuir pour tenir la guêtre serrée contre la chaussure au moyen d'une petite courroie. Ils avaient une veste à col droit, un gilet garni de boutons de métal. Les bourgeois se coiffaient d'un petit tricorne, les paysans d'un large chapeau que l'on fabriquait en Haute-Loire : le « tchapel de Goudet ». Ils possédaient aussi une sorte de bonnet phrygien, blanc ou rouge, ou rayé ; quelques vieillards le portent encore, au coin du feu.

Les pantalons à pont-levis, les « brayos o pourtaou » remplacèrent la culotte. Nous voyons aujourd'hui



Vieux costumes ardéchois, d'après une estampe

d'hui les gilets de travail à manches ; mais la veste ronde ou l'habit de serge à petites basques ne sortent plus des armoires, même pour les cérémonies. Les hommes s'habillent maintenant comme à la ville, ou à peu près. Le grand manteau des bergers, la blouse bleue ou noire, le feutre aplati, enfin la barbe en collier de certains vieillards rappellent vaguement l'ancien temps. Beaucoup de jeunes gens arborent la casquette ou le béret. Mais on n'oublie guère d'emporter en voyage le bâton en bois dur, muni d'une lanière de cuir, appelé autrefois « juge de paix ».

Même évolution dans le costume féminin. Où sont les châles aux couleurs voyantes, les coiffes

de mousseline avec dentelles, et les chapeaux en forme d'assiette renversée qui les surmontaient, en Vivarais comme en Velay ? Souvent, les femmes catholiques gardent, comme jadis, une petite croix sur la poitrine ; les protestantes, une colombe du Saint-Esprit. Mais la détestable « mode de Paris » a fait pénétrer ses toilettes.

Près du Velay persiste la coiffe ceinte d'un ruban de couleur différente selon les villages ; nous rencontrons quelques aïeules en bonnet noir. Les bergères protègent leur tête d'une large cape en toile. Quand nous quittons Saint-Agrève, cette gracieuse coiffure dont les pans flottent au vent annonce déjà, sur les prairies, l'approche du Mézenc.

### Mystère et poésie

Le peuple vivarois a gardé le sens du mystère, et l'on ne sera pas étonné de rencontrer, dans les histoires à demi oubliées des aïeules, fées et lutins, fantasques, malicieux, comme en Irlande ou en Bretagne. Le vieux songe celtique, nous le trouvons encore autour des fontaines qui jaillissent en pays de dolmens, comme à Bourbouillet ; on attribue aux sources des « Dames », c'est-à-dire des Fées, la vertu de guérir. La fontaine de Curo-Biaço (Vide-Besace), près des mégalithes du mont Lech'ous, inspire des racontars étranges. Les nuits de lune, on prétend voir une lavandière battant le linge des âmes du Purgatoire. Malheur à l'imprudent qui écoute son appel et veut bien aider à tordre les draps. Ce sont ses bras à lui qu'elle tordra jusqu'à l'aurore. D'autres fois, sur la mousse, un enfant gisait tout nu. Ou bien un cheval piaffait en jetant des flammes par les naseaux. La « trêve » prend encore la



Dolmen de Bourbouillet

Cl. E. de Gigord

forme d'une gigantesque lanterne qui dévale les pentes à forte allure, droit sur les voyageurs attardés, puis disparaît.

En Coiron, la source intermittente de Boulègue (mot patois signifiant « qui bouge ») annonçait la guerre par ses dix bouches au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles, pendant les campagnes du Premier Empire et en 1870, tandis qu'à trois cents mètres de distance, Fontfrède, fontaine de la Paix, se réveille trois jours après que Boulègue est tarie. Différence tristement symbolique : Fontfrède est bien moins abondante que Boulègue.



Il serait trop long de rappeler tous les prodiges et les désastres qui émurent jadis l'opinion populaire : pluies de sang et comètes, aux époques de peste ; invasions de chenilles et de rats, inondations, tremblements de terre, et plus tard la fameuse bête du Gévaudan, abattue en 1765 ; puis, à un demi-siècle d'intervalles, la bête du Vivarais. Certains lieux déserts et comme hostiles favorisaient la frayeur. C'est ainsi que la longue crête noire du Sardier, qui domine le village de Pailharès, fut considérée comme un repaire de fées et de lutins, voire de « trêves », de loups-garous. Montagne de sorcières, comme beaucoup d'autres en Vivarais. Et nous ne parlons même pas du moyen âge. Au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles eurent lieu des procès bizarres et cruels ; les sorcières étaient condamnées à subir le fouet jusqu'au sang ; certaines furent brûlées sur un bûcher, dans la Prade de Montpezat, après avoir été exposées au pilori. Elles étaient accusées d'entretenir commerce avec les démons, notamment avec le diable Barrabam qui apparaissait tantôt sous la forme d'un lièvre, tantôt sous l'aspect d'un homme. Chevauchant un bâton, elles allaient le rejoindre sur des cimes écartées où se tenait le sabbat. La rumeur publique leur attribuait de nombreux méfaits : enfants enlevés par le trou des chatières, maladies répandues par vengeance ; elles faisaient périr les animaux et donnaient la rouille aux blés ; on les avait vues semer une poudre dans des gouffres d'où s'échappaient bientôt la tempête et le brouillard ; une paysanne qui ramassait des cerises fut jetée au bas de l'arbre par un tourbillon ainsi déchaîné...

Aujourd'hui, l'on croit un peu au « mauvais œil », mais beaucoup moins aux sorcières, sauf quelques dernières aïeules parlant encore des sorcières « chauchevieilles » qui se transforment en chats noirs pour inflir-



ger, pendant le sommeil, d'épouvantables étouffements. J'ai entendu raconter, du côté du Tanargue, qu'un pâtre tirait du vin en perçant l'écorce des fayards. Quelques jours après, il envoyait un de ses aides payer le prix de tant de litres à telle ferme de son choix. Et le maître de la maison constatait qu'en effet la quantité indiquée manquait dans ses tonneaux. Tous ces vieux bergers, qui ont vu tant de choses, qui savent plus d'un secret, sont un peu magiciens.

On attribuait à certaines personnes le « don » de guérir ; pour les entorses ou même les fractures, le « don » est encore au pouvoir des « rebouteurs » ou « rhabilleurs » qui se le passent de père en fils et dont les clients viennent parfois de très loin. Certains refusent l'argent, se bornant à imposer une bonne œuvre.

Aux remèdes imprévus, recettes héritées du temps où le bouillon de vipère, l'huile d'aspic et de scorpion guérissaient bien des maux, s'ajoutent les « pierres merveilleuses » que l'on se transmet pour toutes sortes de maladies des hommes ou des animaux : « pierre des yeux », « pierre de la brebis », « pierre du sang », « pierre de la peste », « pierre du crapaud », et surtout la « pierre à venin », bigarrée de taches sombres, et faite, s'il faut en croire Pline l'Ancien, de la bave même des reptiles. Il y a aussi la « pierre à tonnerre », hachette de silex peut-être trouvée sous quelque dolmen. M. Jean de La Laurencie, descendant du Tanargue, la montagne du dieu Tarann, en plein orage, s'abrita dans une ferme dont les habitants avaient allumé un cierge, près duquel était posée la « pierre à tonnerre ». « J'admire, dit-il, la simplicité de nos « pagels », également fidèles au symbole de la prière chrétienne et à la vieille tradition celtique de la pierre tombée du ciel. »

Le feu de la Saint-Jean – en patois « jonado » –

demeure une survivance des antiques fêtes du solstice d'été, ici comme ailleurs. Sauter à travers ses flammes préserve, dit-on, des engelures et des maux de jambes. Les cendres, qui protègent du mauvais œil et des serpents, immunisent aussi les troupeaux contre la fièvre aphteuse.

## Chants

Les grands horizons des plateaux vers le Béage ou Sainte-Eulalie, l'âpreté des monts, la désolation des ravins, favorisent le rêve. Nos bergers ont le temps de méditer, à travers les pâturages sans fin déroulés sous le ciel. Les monotones jours de nuages ou de bourrasques invitent à la nostalgie. Et comment occuper les soirées d'hiver, quand les conversations languissent devant la grande cheminée ?

Le pays vivarois ne possède pas de littérature locale proprement dite, sauf peut-être quelques fabliaux comme les histoires du curé de Lafare. Mais nous avons des chansons où subsiste un remarquable mélange de gaieté satirique et de mélancolie. Quelle détresse cachent parfois les gros rires, dans les auberges du dimanche soir, ou les refrains des conscrits, ponctués par un tambour et un aigre clairon dans la petite ville de mon enfance ! L'ironie est maintes fois au service du bon sens et de la vertu, comme dans les réponses de la bergère au voyageur trop galant. Ou bien c'est une verve digne du moyen âge qui éclate dans telle complainte matrimoniale. Mais les veufs ne cessent de pleurer leur « ménagère ».

La médiocre romance des villes nuit aux refrains traditionnels. Pourtant, si un chanteur reprend les anciens couplets de la Pernette ou du pauvre Tçabano, il fait vibrer les auditoires paysans. J'en appelle

au témoignage d'un àède vivarois, Charles Rey, qui, sans cesser d'être fidèle depuis cinquante ans au lutrin de sa paroisse, demeure le mainteneur émérite de ces vieux airs souvent proches du grégorien.

Nos chansons cévenoles ont été réunies et transcrites par Vincent d'Indy, en un recueil publié il y a plus de trente ans, et complété par un album de six chansons que le Maître, vers la fin de sa vie, donna aux éditions du Pigeonnier. Chants de mai, chansons de mariage et requêtes d'amour, chants militaires, chansons à danser, bourrées et rigaudons, Vincent d'Indy nous présente un tableau singulièrement riche de cette musique populaire dont il a noté les rythmes et les paroles au cours de ses excursions. Nous y retrouverons l'âme montagnarde, avec sa ferveur, mais aussi avec la gravité un peu triste qui enveloppe tous ses élans. C'est le charme du printemps, sans mièvrerie. C'est surtout l'amour, avec sa fin heureuse, le mariage, et avec l'amertume des séparations, des incertitudes, en un temps où l'on servait pour sept années et plus.

Aux chansons de geste, le Vivarais préféra les pastourelles que l'on chante en gardant les troupeaux devant les espaces muets : **Là-haut sur la montagne – J'ai entendu pleurer – Oh ! c'est la voix de ma compagne – Je monte pour la consoler...**

Imaginez-vous l'effet produit par de telles strophes, avec leurs points d'orgue et leurs sonorités traînantes que le paysan prend plaisir à faire prolonger par l'écho ?



Le chanteur  
vivarois  
Charles Rey

Les sentiments restés longtemps silencieux éclatent avec d'autant plus de violence. Qui oserait sourire de ces paroles naïves où, comme dans la chanson d'Alceste, la passion parle vraiment toute pure ? **La belle, si tu me délaisses, — Je m'en irai servir le roi...**

Parfois, l'accent devient tragique. Cette complainte de la « Pernelle », chantée un peu partout en France, avec des variantes, vient des montagnes du Massif Central. Autrefois, nos gens savaient aussi la mystérieuse mélodie du roi Renaud. On connaît le chant militaire, « Sont trois jeunes garçons », avec le dialogue entre la fiancée morte et le soldat qui revient en congé pour ne trouver qu'une tombe encore fraîche : **Céline lui répond : Ma bouche est plein' de terre, — La tienne est plein' d'amour. — Va-t-en dans ton service, tu y finiras tes jours. — Je garde l'espérance de te revoir un jour...**

Un chercheur insigne, M. Auguste de Missolz, nous a laissé un livre de chansons du terroir manuscrites, dont il faut souhaiter la prochaine publication. Les vieillards s'en vont un à un, emportant avec eux des trésors de poésie, et bientôt, si l'on n'y prend garde, il n'y aura plus personne pour se souvenir. Pourtant, quelques échos de la voix lointaine d'un pâtre, comme nous en avons entendu le long des routes, suffisent à évoquer un infini ; tel air, noté par Vincent d'Indy ou par Guy de Lioncourt, a bien souvent recréé pour nous, quand nous étions loin du Vivarais, l'atmosphère et la couleur de la lande, l'accent du vent qui souffle dans les genêts.



Cl. Blanc-Demilly  
Vignes en terrasses dans la vallée du Rhône

## VIII

### TRAVAUX ET JEUX

#### Labeurs

On sait que la montagne ne livre point facilement aux hommes la nourriture qu'ils lui réclament. Dans la vallée du Rhône elle-même, le « bon pays », le « rivage », il est peu de domaines qui ne remontent sur les pentes du rocher. Pour maintenir la terre, les paysans ont construit de longs murs de pierres sèches qui se succèdent en escaliers, partout où il y a du sol



à cultiver. On appelle ces terrasses « échamps » en Haut-Vivarais ; ailleurs, « faysses », « accols ». Les vignes, les champs, les prairies, sont ainsi étagés aux parois des plus âpres ravins, sur l'Erieux ou la Volane. Un cheval y grimpe en tirant une sorte de traîneau ; ou bien un mulet, lourdement bâti, quand ce n'est pas le cultivateur lui-même, qui ploie en transportant la hotte de terre ou de fumier appuyée sur un coussinet, le « saccol ». L'usage de la charrue est souvent impossible ; il faut bêcher, et c'est vraiment ici que l'on gagne le pain à la sueur de son front. Les orages pro-



Cl. Margerit Brémond  
... le cultivateur qui  
ploie en transportant  
la hotte de terre...

voquent des éboulements qui doivent être réparés sans retard pour éviter de pires catastrophes. Et le paysan, patiemment, recommence pierre à pierre les murs de soutènement détruits. Dans les régions trop pauvres, trop arides, bien des terrasses abandonnées croulent en cascades de ruines au milieu des buissons. L'œuvre des ancêtres demeure arrêtée, sans grand espoir d'être jamais reprise. Mais la montagne ne pourra pas, avant longtemps, effacer complètement la trace du pathétique effort des hommes qu'elle a vaincus.

Sur les plateaux, les champs deviennent plus rares, à mesure qu'on approche du Mézenc. Ces pays d'élevage et d'exploitation forestière imposent aussi à leurs habitants de lourds travaux, accélérés par l'emploi des machines dans les grands domaines. Quand fenai-

sons et moissons prennent fin, les garçons descendent vers le Bas-Languedoc pour les vendanges.

D'autres occupations absorbent nos gens : soins des troupeaux et de la basse-cour, préparation du beurre et des fromages. Il est peu de jardins qui ne possèdent leurs ruches, installées la plupart du temps dans de vieux troncs de châtaigniers. Près de Valgorge, nous en avons vu une réunion si nombreuse qu'on eût dit un vestige de forêt au flanc de la montagne. Dans quelques hameaux, quand la maison était en deuil, on les entourait d'un ruban noir, comme en Auvergne. Sinon, l'on croyait que les abeilles partiraient. Il était encore de tradition que les ruches seraient improductives ou désertes si on les vendait. Aussi ne changeaient-elles de propriétaire que par dons gratuits ; on évitait de les compter. Dans le rucher comme dans la magnanerie, les paysans devinaient une sorte de mystère sacré.

Aux abords des fermes, les bûcherons ne sont pas seuls à fréquenter la forêt : il y a tant de champignons et de framboises ! Les airelles à l'acidité savoureuse sont ramassées au moyen d'un peigne de bois et vendues aux leveurs pour les pharmaciens ou les pâtisseries. Une année, l'exportation avait tellement haussé les prix que toutes les airelles furent ratissées ; les femmes de plusieurs villages en vinrent aux mains pour se disputer une montagne.

Quant aux hommes, la pêche à la truite ou aux écrevisses, et, en automne, la chasse, les passionnent à tel point que certains en font vraiment un métier. Tout montagnard, même le plus pauvre, est né chasseur, et bien souvent braconnier.

Pendant les mois d'hiver, les fermes des hauts pays semblent dormir derrière leurs murs impénétrables. Mais il y a toujours les bêtes à entretenir. On profite



En arrivant au col

Cl. Blanc-Demilly

du mauvais temps pour réparer les outils agricoles. Autrefois, les « pagels » confectionnaient, au tour, des ustensiles et des cuillers de bois qui étaient vendus ensuite dans les départements voisins ou à la foire de Beaucaire ; ils continuent à en fabriquer pour leur usage personnel. Un de nos amis a connu, dans son enfance, toute une famille ainsi occupée, chacun ayant son rôle assigné par une rigoureuse division du travail, et tous chantant d'une même voix, pour se donner du cœur à l'ouvrage, le « Gloria in excelsis ». C'est le moment des longues veillées, devant le feu de souches ou de brindilles, que l'on ravive, dans quelques fermes, au moyen du « bouffet », la longue canne creuse dans laquelle il faut souffler en gonflant les joues. Du côté du Mézenc, on se chauffe parfois avec des mottes de tourbe extraites des prairies. Et bien des maisons gardent la lampe à huile des anciens, le « choleï », si résistant, si commode pour éclairer les écuries. Il est

vrai que le courant électrique pénètre maintenant jusqu'au pied du Mézenc. Nous ne saurions nous en plaindre, à condition toutefois que les constructeurs des lignes aient un peu plus d'égards pour les paysages.

Autrefois, plus encore qu'aujourd'hui, l'on se réu-



Facteur à cheval

Cl. Blanc-Demilly

nissait entre voisins. La « veliado » commençait par la prière ; puis on triait les noix, on écorçait les châtaignes, chacun s'occupait à des tâches diverses en écoutant les anciens raconter leurs campagnes avec les histoires de jadis. Un chanteur faisait entendre sa complainte ou son joyeux refrain. Et l'on mangeait les marrons grillés, en les arrosant de vin blanc... Pas de médisances, pas de plaisanteries déplacées. Mais cette bonne cordialité du vieux temps. Quand il était assez tard, on couvrait le feu avec de la cendre, pour économiser une allumette le lendemain. Cela indiquait la fin de la « veliado ».

Les domestiques étaient moins payés qu'aujourd'hui, mais l'argent avait plus de valeur. Le « vorlet » demeurait longtemps en place. J'ai entendu parler d'un berger du Bas-Vivarais qui mourut après 70 ans de services dans la même maison. Le « berger du Cros », comme on l'appelait, avait vu trois générations de maîtres, qui lui avaient témoigné un égal attachement. Il fut soigné comme un aïeul ; à ses obsèques, les propriétaires du domaine conduisaient le deuil.

Certains bourgs avaient leur « pastré », leur berger commun qui était nourri chez les uns et les autres tour à tour. Chaque matin, il sonnait de la corne pour rassembler les bêtes (comme nous l'avons vu faire tout récemment à Saint-Laurent-les-Bains) et il les emmenait dans la montagne. L'été, il restait deux mois avec son troupeau sans revenir. Son arrivée et son départ étaient l'occasion d'une fête.

Ces pittoresques figures deviennent rares, et avec elles, peu à peu, tous les anciens petits métiers qui permettaient à chaque village de se suffire à lui-même. La laine, filée par les femmes, était tissée sur des métiers à bras, puis portée au tailleur. Le paysan





Dentellières vers Issarlès

Cl. G. Chamontin

s'habillait ainsi avec la laine de ses moutons. Cette année, en voyant dans une vallée, sous le Mézenc, quelques jeunes filles qui portaient aux champs leur quenouille, nous avons cru rêver. Le temps n'est plus où les bergères filaient le chanvre qui servirait à leur trousseau. A présent, on s'habille avec les confections des grands magasins ou des étalages de foires. Du jour où la campagne devient ainsi tributaire des villes, elle perd un peu de sa personnalité ; la voie est ouverte à l'émigration.

Dans la haute montagne, bien des fermes conservent leur four à pain ; les hameaux ont un four banal dont chaque famille dispose à tour de rôle. Les villages possèdent encore leur sabotier, dont l'atelier est toujours si curieux, leur maréchal ferrant avec la rudimentaire cage de bois pour ferrer les vaches. Il y

a parfois quelques derniers tisserands, quelques coute-  
liers. Mais les fameux ateliers de Montpezat, d'où  
sortaient la plupart des lames montagnardes, ont été  
ruinés par la production en série ; seul, un cheminot  
retraité fabrique avec amour des couteaux en serpe  
pour la taille des vignes. Disparus, les fondeurs de  
cloches et les « peyroliers », avec leurs chaudrons. Les  
grandes villes sont trop près.

L'art du tanneur et du mégissier est devenu une  
industrie à Annonay, au Cheylard. Autour des fours à  
chaux du rivage calcaire se sont développés les grands  
centres de Lafarge, Meysse et Cruas. Quant aux mines  
de charbon ou de fer, elles ne sont à peu près plus  
exploitées. Il y eut des verriers en divers villages  
pourvus de sable, jusqu'à Lacham-Raphaël ; aujour-  
d'hui, pour les eaux de Vals, fonctionne, au confluent  
de l'Ardèche et de la Volane, une usine de bouteilles.

Les arts céramiques étaient représentés par trois  
centres importants : les faïenceries de Salavas et de  
Toulaud, d'où sortirent des pièces fort précieuses ; les  
ateliers de Saint-Désirat, près d'Andance, dont on peut  
voir quelques beaux ouvrages au musée régional  
d'Annonay. La plupart des objets de poterie rustique  
en usage dans les fermes du Haut-Vivarais, biches,  
cruches, plats, assiettes, tasses, écuelles, qui se distin-  
guent par la noblesse de leur contour, proviennent de  
Saint-Désirat, où quelques maîtres ouvriers continuent  
les traditions. Avec Miss Anne Dangar, la colonie de  
Moly-Sabata, installée à Sablons, en face de Serrières,  
est en train de rénover par ses décorations la facture  
des vieux potiers.

Dès le XVI<sup>e</sup> siècle, près d'Annonay, des artisans  
venus d'Ambert installaient, au bord de la Deôme qui  
clapote sous les fayards, les premiers moulins à papier  
du Vivarais. L'un d'eux, un Montgolfier, avait gardé le

secret de la fabrication, rapporté d'Orient, lors des Croisades, par un ancêtre. Il avait imaginé de remplacer le coton, produit alors trop coûteux, par le lin et le chanvre. Telle est l'origine du papier de chiffon et des manufactures d'Annonay, célèbres dans le monde entier. Il faut lire le beau livre d'Henri Pourrat, « Dans l'Herbe des Trois Vallées », pour comprendre tout ce que le Vivarais doit à l'Auvergne.

Une industrie, naguère florissante, continuait à trouver sa matière première dans le labeur familial : la soie. Filatures et moulinsages sont nombreux en Vivarais, à cause de la proximité de Lyon. Mais le travail qui garde le plus de poésie s'effectuait dans les fermes. Depuis Olivier de Serres, partout où le mûrier peut croître, il n'y avait pas de maison qui ne possédât sa magnanerie, en Bas-Vivarais surtout. Que de soins, quelles minutieuses précautions exigent les vers à soie,



Une magnanerie

Cl. d'Arneville

qui éclosent et se développent selon le rythme du printemps ! L'élevage des « magniaux » n'est plus une source de richesse pour le Vivarais. Malgré l'aide que lui apportent les primes de l'État, il traverse une crise, provoquée par la maladie du bombyx et du mûrier, par la concurrence de l'étranger et de la soie artificielle, aggravée encore par les récentes circonstances économiques. Beaucoup de mûriers demeurent inutilisés, comme autant de mélancoliques souvenirs d'une prospérité qui remonte à Henri IV. Si la « magnauderie » cessait d'exister chez nous, avec elle périrait une des occupations les plus pittoresques du Vivarais, une de celles qui maintenaient quelques vestiges des anciennes coutumes.



Les routes

C' d'Arneville

## Echanges

Nos routes peuvent être sillonnées d'automobiles et de camions, elles n'en ont pas moins perdu leur vie franche, joyeuse du temps des muletiers, frères des marinières, dont ils recevaient les marchandises dans les ports du « rivage ». Cette pittoresque corporation a été tuée par le chemin de fer, et à présent, sur les grands chemins, les remises des auberges, trop vastes, demeurent closes. Des trains de dix ou quinze mulets apportaient le vin à pleines outres, et l'huile d'olive, le sel, le sucre, le café, puis redescendaient, chargés des produits de la montagne. Il faisait beau voir arriver dans un village le convoi en tête duquel le premier bardot portait au cou la grosse sonnaille appelée « queyrade ». Chacune des autres bêtes, coiffée d'un pompon, faisait tinter autour de son cou plusieurs rangées de clochettes ; toutes avaient les yeux protégés par deux plaques de métal attachées aux tempes, et ornées de figurines religieuses, saint Eloi en particulier, de devises ou d'armoiries. Les mulets des gabelles, sous l'ancien régime, arboraient ainsi les armes de France. Quant aux muletiers, ils étaient habillés de cadis, blanc pour la veste, vert pour la culotte, avec une blouse bleue et des guêtres blanches. Leur coiffure était un vaste chapeau de feutre dont les bords relevés formaient bicorne. La couleur rouge du gilet, de la ceinture, de la cravate, rehaussait un uniforme pour image d'Epinal. A la ceinture était pendu le « troquart » pour percer les outres et la tasse d'argent ciselé pour goûter le vin.

Où sont-ils, ces gaillards qui, le soir, dans les auberges, engloutissaient de gigantesques omelettes au lard, des quantités effarantes de viandes, de ragoûts





Muletier vivarois

Cl. Filhol

et de salades, et du vin en proportion ? Tard dans la nuit, on causait, on discutait, on chantait :

Sian, sian de la mountagno !  
Mio,  
Sian, sian de la mountagno,  
Un país de coucagno,  
Mio,  
Un país de coucagno.

A l'aube, après que les hommes et les bêtes s'étaient solidement restaurés, on ajustait aux bâts les outres et les sacs, et le cortège repartait dans un vacarme de grelots. On voudra lire, dans le magnifique « Jan de la Lune » de Firmin Boissin, la description d'un équipage

de muletiers grimpant vers Pradelles ou Langogne.

Encore aujourd'hui, nos routes retrouvent leur animation paysanne au moment des foires. Les gros bourgs de la montagne, de Coucouron à Saint-Agrève, demeurent des lieux de transactions, surtout lors des foires de printemps et d'automne. Le bas pays fournit légumes et fruits aux « pagels » qui offrent leurs bestiaux, leurs laitages, et se ravitaillent en outils agricoles, en vêtements chauds, en pièces d'étoffe pour les habits de travail. Qui n'a pas traversé les marchés hebdomadaires d'Annonay ou de Tournon, du Cheylard ou d'Aubenas, ignore un des aspects de l'activité

vivaroise. Chaque semaine descendent, en autobus ou en charrette, les femmes avec leurs paniers de fromages, de volailles ou d'œufs, les cultivateurs en blouse, dont quelques-uns conservent une physionomie si expressive. Il est des vieillards à longue barbe, au large feutre, qui apportent avec eux toute la poésie de leur pays. On parle uniquement patois sur le foirail, et la vente d'une bête n'est conclue qu'après de laborieuses discussions où les intéressés vocifèrent avant de faire « pache », c'est-à-dire contrat, en se tapant dans la main. Le marché aux porcs n'est pas le moins animé. En un village des Boutières, nous avons vu ces animaux suspendus à des perches portant le poids à l'autre extrémité : une gigantesque balance romaine... L'opération est accompagnée d'affreux hurlements ; parfois même le patient s'échappe en bousculant la foule.

Les retours de foire ont leur charme, le long des routes où avancent capricieusement, poussés par le bâton de leur nouveau maître, les moutons et les vaches des plateaux, toutes fières de leur collier neuf rembourré de crins, et de leur clochette sonore. Dans le village ne restent plus que les buveurs attardés aux cabarets, tandis que le vent froid du soir balaie pailles et papiers.

Mais il arrive que les intermédiaires, en automobile, visitent



Cl. Margerit Brémond  
La « pache » du veau



**Annonay**

Cl. Blanc-Demilly

directement les fermes; nous savons des endroits où le marché se réduit à une simple visite aux auberges qui sont le quartier général des leveurs. Il y a moins de « foires aux domestiques » ou « louées » comme jadis à Ville-neuve-de-Berg, le 1<sup>er</sup> mai et pour la Saint-Michel. Le Docteur Francus<sup>1</sup> a vu les bergers étaler leurs sonnailles, pour attester l'importance

des troupeaux qu'ils avaient dirigés. Munis de leur fifre, de leur fouet et de leur carnier, ils gardaient sur leur chapeau, tant qu'ils étaient disponibles, un « floquet » de laine.

Les échanges sont moins actifs parce que le Vivarais se dépeuple. En moins d'un tiers de siècle, il a perdu 70.000 habitants. Bien que la terre manque de travailleurs, beaucoup de jeunes gens ou de ménages descendent au « bon pays », sur les deux rives du

<sup>1</sup> Pseudonyme d'Albin Mazon (1828-1907), auteur d'une série de pittoresques « Voyages » où abondent les renseignements sur l'histoire et les mœurs du Vivarais.



**Annonay** - Vieille rue

Cl. Blanc-Demilly

Rhône, et aussi dans les villes voisines, Lyon, Saint-Etienne, Alès, Marseille même. Les causes de déracinement sont les mêmes partout : difficulté, médiocre rendement du travail agricole ; service militaire accompli dans les grands centres ; placement des jeunes filles en ville, etc.





Marché aux châtaignes à **Aubenas**

Cl. d'Arneville

Les chefs-lieux économiques, comme Annonay, Aubenas, ont un peu mieux résisté. Annonay, sombre amphithéâtre d'usines et de maisons de granite sur deux rivières, n'est-elle pas la ville la plus représentative du Haut-Vivarais ? Elle conserve plus de caractère que les modernes cités en ciment armé. L'ombre des montagnes pénètre dans ses rues, mais aussi les courants d'air des cimes proches ; elle a une histoire à elle, faite du labeur de générations humbles, probes, où le courage et la bonhomie sont des vertus que l'on se transmet de père en fils. Patrie de Marc Seguin et des frères Montgolfier, Annonay restera la rude montagnarde au franc visage, aux reins solides, qui ne craint pas d'escalader les côtes et de marcher dans la bise sur les chemins pierreux ; la Vivaroise qui peine et qui lutte, audacieuse à rêver, patiente à réaliser.

Aubenas, capitale de la Cévenne et du Bas-Vivarais, bourdonne comme une ruche dans une allégresse déjà méridionale. Tournon, Viviers, Cruas, Vals-les-Bains, Lamastre, Le Cheylard ont vu leur chiffre d'habi-



tants augmenter. La population du Teil a doublé, par suite du développement industriel. Mais, dans l'ensemble, les derniers recensements accusent une impressionnante diminution pour les arrondissements de Largentière et de Privas. Seul, l'arrondissement de Tournon, c'est-à-dire, en somme, le Haut-Vivarois, progresse légèrement. C'est en montagne surtout que l'on trouve des familles nombreuses et fidèles au sol, de véritables paysans qui savent bien que leur besogne est pénible, mais qui s'y emploient avec tous leurs enfants, les plus âgés secondant le père, les plus jeunes gardant les bêtes. Sans doute leur arrive-t-il de se plaindre. Mais ils trouvent tout naturel leur attachement à la terre. Ils mangent dans leur écuelle et sont maîtres chez eux. Leur part n'est pas la plus mauvaise. Ils se passeraient plus facilement des gens des villes que ceux-ci des agriculteurs. Les émigrants, pour la plupart, ne gagnent pas au change ; cependant le chômage a rendu peu de bras aux campagnes. Du moins, peut-on espérer que l'exode se ralentira.

### Plaisirs vivarois

Le peuple vivarois apporte autant d'ardeur à ses plaisirs que d'âpreté dans la lutte contre un sol avare.

La fin d'un grand travail – la moisson surtout – est célébrée par une sorte de fête, la « reboule ». Dans quelques vallées, on la fait précéder du rite celtique de la « mire », que M. Jean de La Laurencie nous décrit ainsi : « On cache, dans la paille de celui qui a été le dernier à battre sur l'aire, ce qu'ils nomment la « mire » (un petit bâton ou un mannequin en paille). Une fois la « mire » placée, les batteurs poussent un cri prolongé sur une note unique qui s'élève d'un ton et demi avant de finir en cascade de notes donnant l'impression d'un

sanglot. On chante dans le haut de la voix, et de toute sa force ; on prend soin d'ajouter à la mélopée le nom de celui qui a la « mire ». Chaque phrase se termine par une note que les crieurs doivent tenir jusqu'à ce que le souffle leur manque. » Mais, si le farceur qui a caché la « mire » se laisse prendre, on le retient prisonnier jusqu'à ce qu'il ait payé à boire à tous les moissonneurs.

En montagne, la grande « reboule » se fait après les fenaisons. La nuit venue, tout le monde est réuni autour de la grande table de la cuisine, selon l'ordre hiérarchique, et le banquet dure plusieurs heures, parfois même jusqu'à l'aube : bouillon, jambon, saucisson, tête de cochon salée, mouton bouilli, plusieurs légumes, rôtis, salades, copieusement arrosés, comme on pense, et accompagnés de refrains, parfois même de bourrées.

Le festin est presque pareil pour la « tuade », la « fête du cochon », joie des enfants, illumination des nuits d'hiver. Quand l'animal est à point, il faut, longtemps à l'avance, prendre jour avec le saigneur, qui est un personnage et prodigue ses services dans toute la campagne environnante. On commence par offrir aux amis un vin chaud, et le saigneur procède au sacrifice, puis au dépeçage, une fois la victime « busclée », c'est-à-dire flambée. Le soir a lieu un grand dîner où le vin et la charcuterie fraîche sont à l'honneur. Souvent, le repas est partagé par une rasade d'eau-de-vie, qu'annonce un chant : le « coup du milieu ».

Mais n'allez pas croire que le Vivarais soit un pays de perpétuelles ripailles, malgré toutes les histoires que l'on y raconte sur les haltes de Gargantua. Certains usages y demeurent pleins d'une inconsciente poésie. Se doutent-ils, ces jeunes gens qui vont de porte en porte, durant la nuit où le mois de mai commence, du

charme singulier de leurs refrains sous les étoiles ?

Boutez la main au tchazéirou (corbeille aux fromages),  
De chaque main un picaudou (petit fromage).  
Que toutes les fleurs  
Soient à leurs valeurs !  
Voici le printemps  
Oh !  
Joli mois de mai, que tu es charmant,  
Que tu es charmant !

Ou bien ils chantent (et Vincent d'Indy a recueilli tous ces airs au début de ses « Chansons populaires du Vivarais ») :

Mettez la main au nid des œufs,  
De chaque main, donnez-m'en deux,  
Gentil coq autour du buffet,  
Le coq de ma tante fait le virelai,  
Le triolet,  
Le tricoret,  
Gentil coq, autour du buffet.

« Rossignolet du bois, rossignolet joli » alterne, dans leurs sérénades, avec le tendre et délicieux « De bon matin me suis levé ». Puis, ayant récolté les offrandes, leur panier rempli de fromages, de saucissons, de lard et surtout d'œufs pour l'omelette qu'ils mangeront le dimanche suivant, ils repartent, non sans un joli remerciement dont les paroles s'éloignent dans la nuit :

Que Dieu par sa bonté  
Donne la santé  
A toute la maison !  
Adieu, adieu, à une autre saison,  
A une autre saison !

Nous avons vu reprendre en Haut-Vivarais cette



Cl. d'Arneville  
Rue de village  
en Bas-Vivarais

gracieuse coutume celtique. Plusieurs localités du Bas-Vivarais ont un usage un peu analogue : la même nuit du 30 avril au 1<sup>er</sup> mai, les jeunes gens coupent des peupliers qu'ils vont planter devant les maisons des filles. Aucune ne doit être oubliée, même les plus vieilles, et les préférées ont des « mais » fleuris ; ce serait une offense que de planter, devant une maison, un arbre ou un aubépin qui ont produit des fruits.

Après les élections, ce sont les représentants de la commune et le maire qui se voient offrir un « mai », apporté en grande pompe sur les épaules de leurs amis ; on le plante au milieu des chants et du fracas des cuivres. Puis le bénéficiaire régale et abreuve l'assistance. Le « mai » restera longtemps devant la porte, surmonté de son drapeau tricolore qui claque au vent.

En été ou à l'automne, la fête votive, la « voto » remplit le village d'un joyeux vacarme. Ce jour-là, les

familles reçoivent les parents et les amis du dehors. La « voto » a été préparée de longue date par les jeunes gens, les conscrits, qui ont recueilli des subsides. En Bas-Vivarais, ils visitent les principales maisons et offrent des gâteaux. Dernière survivance du vieux temps, car nos « vogues » modernisées finissent par ressembler aux fêtes foraines des grandes villes. Cependant, en montagne, nous avons assisté à une « voto » sans baraques et sans manèges : mais il y avait de beaux chevaux vivants, sur lesquels les garçons caracolent, sans selle et sans étriers... Avec un vieux sabre, une tige de fer, un bâton, ils s'efforcent de décapiter l'oie traditionnelle suspendue à une corde, entre deux des maisons qui bordent la route. L'exercice est pittoresque, et, pour lui donner plus de piquant, le maître du jeu excite parfois les montures à coups de fouet.

L'après-midi, se déroule encore la course aux chevaux. A Montpezat, elle a lieu dans le grand pré, et représente la principale attraction. Nos fêtes villageoises offrent beaucoup d'autres amusements, comme le mât de cocagne, ou la course en sac, ou la course à la grenouille... Salubres distractions d'un pays qui n'a pas besoin des apports plus ou moins frelatés de l'extérieur ! Le soir, dans les cafés, les garçons des fermes scandent vigoureusement la bourrée. Elle devrait bien réduire au silence, à coups de talons, tous les airs de danses modernes, si pauvres quand on les compare à cette frénésie des cadences qui étouffent, pour un temps, la tristesse montagnarde, et que Vincent d'Indy appelait « la véritable émanation rythmique du pays ».

Dans le Vivarais du sud, le bal est terminé par une farandole endiablée. Le Docteur Francus nous raconte qu'il y avait, à Villeneuve-de-Berg, des farandoles de six cents personnes ! La plus fameuse se déroula, en



1815, au retour des Bourbons. Elle était conduite par les dames de l'aristocratie.

Le jeu de paume, à Villeneuve-de-Berg, était pratiqué, chaque dimanche, avec passion. Partout ailleurs, c'est le jeu de boules qui le remplace, sous les platanes des avenues. Quand il n'y a pas de terrain plat, on joue sur la route, au milieu des automobiles.

Et voici les divertissements satiriques ; on n'en sera pas étonné, dans ce pays où certains villages célébraient autrefois la « fête des flâneurs », avec une farandole comiquement ralentie, et un cortège grotesque représentant les paresseux les plus notoires. Le mardi gras, le mannequin de « Caramentran » était promené dans le bourg, puis condamné par un tribunal dont les juges étaient revêtus de chemises de femmes. On chantait, le soir, en patois :

Carnaval, tu es un ivrogne,  
Tu as mangé tout ton argent,  
Et maintenant tu fais vergogne  
A tous tes parents.

Le mercredi des Cendres, les jeunes gens du Carnaval venaient à leur tour se faire condamner, portant, tous à la file, une longue échelle qui laissait passer leur tête entre les barreaux ; ils étaient enveloppés de draps blancs et coiffés de bonnets de nuit. Les tambours battaient une marche funèbre, et les gamins, sur le passage du cortège, psalmodiaient : « Adieu, pauvre Carnaval ! »

Il y avait, la nuit du mardi gras au mercredi des Cendres, un usage assez cruel qui subsiste en quelques endroits : les garçons inscrivent, avec de la cendre mélangée d'huile, de la chaux ou de la lie de vin, sur les portes des maisons, l'âge des jeunes filles qui les habitent, surtout quand elles ont coiffé sainte



Cl. d'Arneville

Paysage du Bas-Vivarais  
Eglise de **Vernon**

Catherine. Celles-ci se lèvent de grand matin, bien avant la messe, pour effacer le chiffre. Parfois, rendant la politesse, elles vont répandre des grains de foin sur le seuil des jeunes gens.

Autres jeux méchants, qui se reproduisaient à n'importe quelle date de l'année, en Bas-Vivarais, quand les circonstances en donnaient l'occasion : si un homme s'était laissé battre par sa femme, on faisait la « paillado », préalablement annoncée par un **P** marqué à la craie sur toutes les portes. Les camarades du mari battu saisissaient les deux époux, les installaient sur une charrette à âne garnie de paille, qui était promenee à travers le village, puis les obligeaient à se réconcilier. Ailleurs, c'était le mari seul que l'on faisait monter, à rebours, sur un âne, en lui infligeant, au milieu des rires, d'humiliantes vexations, ce qui n'était guère possible que lorsque la victime était simple d'esprit. Quand les veufs ou les veuves se remariaient, il y avait naturellement charivari, affreux vacarme d'ustensiles de cuisine accompagné de chants patois, ce qui était une façon peu charitable de se faire abreuver :

Charivari,  
Pago de vi ! (paye du vin !)

Le premier dimanche de carême, garçons et filles, déguisés en bergers et bergères, parcouraient Ville-neuve-de-Berg en chantant une romance de Florian, les adieux des bergers aux bergères quand ils partent pour la montagne. Mais, plus généralement, ce dimanche-là est appelé le dimanche des Brandons. Les conscrits viennent donner une aubade à tous les jeunes mariés qui leur offrent du vin et un peu d'argent. A ce moment, ou le lendemain, un tas de sarments est allumé devant la porte des époux. C'est la

jeune femme qui doit y mettre le feu. On danse la farandole, sur l'air de Joyeuse, en sautant les flammes avec la nouvelle épousée. Je crois entendre encore, après des années, les cuivres qui jouent faux sous le ciel gris.

A Charmes, près du Rhône, la visite aux nouveaux mariés a lieu durant les dimanches qui précèdent le mardi gras, comme une préparation aux rites de la « Surle », qui se déploient le premier dimanche de carême. Les jeunes gens ont choisi dans les bois un ou deux chênes verts qu'ils plantent au bas de la rue féodale ; puis ils suspendent une balle dans les branches. Le maire, revêtu de son écharpe, entouré de tous ses administrés, offre le bras aux deux premières nouvelles mariées de l'année. Le cortège se dirige vers le Pré, accompagné par l'air traditionnel de la « Surle », qui est une sorte de farandole montagnarde. Le chêne vert est transplanté, en grande pompe, dans le Pré. Le maire saisit la balle qu'il lance en criant : « Surle » ! Partagés en deux camps, selon qu'ils sont nouveaux mariés ou célibataires, les hommes s'efforcent de « faire boire la surle », en la plongeant dans la rivière voisine, l'Embroye. Toutes les nouvelles mariées, à tour de rôle, lancent ensuite la balle, et chaque fois le jeu reprend sur la prairie. Cette coutume celtique et médiévale se maintient comme un anachronisme dans une moderne fête votive. Elle est décrite avec amour par la poétesse Luce Oberty, dans le livre émouvant qu'elle a consacré à son village natal.

Vieilles traditions de toutes sortes, qui rendent un peu de joie au cœur des moins favorisés... Même quand elles se perdent en public, elles vivent encore dans les maisons, autour de la table de famille où l'on trace du couteau un signe de croix sur la galette de pain, avant de l'entamer. Le paysan vivarois continue

à vivre frugalement. Mais, pour accommoder les produits de sa terre, de ses troupeaux, de ses chasses, il garde des secrets que nous révélera Charles Forot dans son livre sur la cuisine vivaroise. La simple « soupe grasse » est une mosaïque dont l'art vient des ancêtres. Et le « sarrassou », obtenu en jetant de l'eau bouillante sur le petit-lait qui reste au fond de la baratte, devient une crème excellente à déguster avec des pommes de terre.

Il y a des recettes savantes pour améliorer les fromages de chèvre, les « picaudons » ou « chèvretons » ; ou bien les « fourmes », ces énormes citadelles de fromage bleu qui remplissent de leur rude parfum les petites gares d'où on les expédie, en caisses rembourrées de fougères. Si l'on voulait être renseigné sur les apprêts de la viande de porc dans nos villages, plusieurs chapitres ne suffiraient pas. Quels prodiges devaient réaliser les cuisinières, pour préparer ces festins d'hiver où les convives se régalaient de l'animal entier, en d'innombrables plats, commençant par les pieds, finissant par la tête ! Contentons-nous de citer la « jambonnette » à la farce succulente, reine de la charcuterie vivaroise, et les saucissons cévenols, dont la saveur stimule l'appétit, mais aussi une soif facile à étancher avec les crus des Côtes du Rhône ou les vins plus modestes de l'Ardèche et du Gard, qu'un séjour dans les caves de montagne bonifie singulièrement.

Beaucoup de friandises ou de mets locaux revenaient à intervalles réguliers comme des signes de joie. En évoquant leur saveur, nous nous revoyons, enfants, parmi tant de visages disparus.

---





La Croix des plateaux

Cl. Blanc-Demilly

## IX

### LA FOI DU VIVARAIS

#### Les paroisses

Non ! Le Vivarais n'est pas un musée de sites inanimés. Le « touriste » qui l'aurait parcouru sans s'arrê-

ter devant les hommes aurait fait un voyage bien stérile, et n'aurait guère compris ce qu'il croit admirer. Les humbles terrasses des ravins, où le cultivateur s'évertue depuis des siècles, ne sont pas le moindre élément du paysage que l'on découvre du haut d'un col ; dans une étendue qui semblait déserte, l'appel des cloches fera surgir, chaque dimanche matin, les groupes cheminant vers la messe à travers les prairies. Tant de travail et de souffrance, tant de rêve et de prière se sont incorporés à la montagne !

Voici le plus vivant aspect de notre pays, réalité plus belle que toutes les légendes : il aura suffi d'assister aux offices de quelque paroisse montagnarde pour le comprendre, c'est dans l'humble église du village que le Vivarais trouve sa plus haute expression. Rien n'est réconfortant comme une messe à Lacham-Raphaël, à Saint-Cirgues-en-Montagne, à Sainte-Eulalie, où tout le peuple, d'un même élan, chante les hymnes et les cantiques. Sous la blouse noire et la veste de velours battent des cœurs fidèles. Croyants de père en fils, avec une ferme et franche simplicité, ces hommes savent vivre et mourir selon leur foi. On pourrait multiplier les exemples. Je tiens du prêtre qui en fut le témoin le récit d'un acte héroïque. Près d'entrer en agonie, un paysan qui demeurait à deux bonnes heures d'un bourg avait reçu l'Extrême-Onction, mais n'avait pas voulu que le prêtre lui apportât l'Eucharistie. Comme le centurion, il ne se jugeait pas digne. Le dernier dimanche qu'il devait vivre ici-bas, il se fit transporter à l'église, dans un char à bœufs ; on l'installa sur une chaise ; aux trois coups de la Communion, il se leva pour monter à la Sainte-Table, soutenu par ses voisins. Après son action de grâces, il repartit à travers la forêt, plein d'une joie paisible, mal-



Cl. Blanc-Demilly

... les groupes cheminant vers la messe à travers les prairies ...

gré les secousses du chariot qui le faisaient tant souffrir.

Ailleurs, au moment de la Séparation, quand le village se préparait à empêcher l'inventaire, une jeune fille qui travaillait tout le jour faisait, chaque nuit, un long voyage avec sa charrette, pour transporter jusqu'à sa maison, sur un col éloigné, quelques-uns des objets les plus précieux. Elle est entrée depuis au cloître.

Dans un hameau de quelques foyers, sans prêtre depuis trois ans, le curé d'une paroisse voisine fait

l'impossible pour assurer le culte. Les institutrices libres entretiennent l'église. Et les jeunes gens du pays, durant les après-midi de dimanche, se groupent pour chanter des cantiques dans les bois. Puis ils vont dans chaque ferme, à tour de rôle, passer la veillée en psalmodiant les vêpres et en lisant à haute voix le livre de prières. On termine par les vieux refrains du terroir. Fiers chrétiens et gais compagnons !

Je pense aux vieillards qui tournent, de leurs doigts usés par les travaux, les pages du paroissien en gros caractères, ou bien égrènent le chapelet jauni de leur Première Communion. Les jeunes eux-mêmes ne craignent pas de suivre la cérémonie à genoux. La messe du prône dure souvent une heure. Les petits bergers pratiquent le grégorien, non sans accroc peut-être, mais avec un accent de ferveur et de pureté sauvage qui doit retentir dans le Ciel. Quand le nécrologe n'est pas affiché, sous le porche, au tableau de « remembrance », il est lu en chaire ; les hommes et les femmes se signent, en reconnaissant au passage les noms de leurs défunts. Après le « De Profundis », l'instruction elle-même est le discours du père à ses enfants. J'ai entendu donner ainsi, au prône, des nouvelles des jeunes gens partis pour la vendange au Grau du Roi ; une oraison réunissait présents et absents.

Dira-t-on assez le mérite des humbles desservants qui, durant les longs hivers, maintiennent la présence divine parmi les bûcherons et les bergers ? Leur vie comporte peu de jouissances terrestres. Ils s'imposent bien des privations pour les œuvres d'un pays peu fortuné. Je connais plusieurs curés cévenols qui ont bâti ou aménagé, avec leurs deniers, une école bien plus confortable que le presbytère où le vent passe sous les portes. Ils savent le bonheur du dévouement

obscur ; et la quotidienne consolation de la messe illumine toute leur journée.

Sortis de l'église, ils ont à profusion, dans leur solitude, les joies des cœurs purs, à la vue des plus simples choses ; leur gaité tranquille d'enfants de Dieu triomphe des inévitables amertumes. Ils sont fiers des



Eglise de **Quintenas**

Cl. Blanc-Demilly



jardins où ils cultivent un étonnant parterre de fleurs. Ainsi la terrasse où, en automne, dahlias et cosmos, avant d'orner Notre-Dame-du-Rosaire, s'épanouissent au vent des plateaux. Des milliers d'abeilles bourdonnent autour des bourraches d'azur. Le curé peut lire son bréviaire sous une allée de tilleuls qu'il planta jadis. Pendant que nous admirons les trésors des massifs, il regarde le soleil, nous demande l'heure ; puis court au clocher sonner lui-même l'angélus sur la campagne endormie dans la lumière.

Ne croyons pas que la vie de ces prêtres soit un repos. En plus du culte et des catéchismes, ils ont les lointaines visites de malades, hiver comme été, puis toutes les besognes délicates d'un pasteur, car les hommes, aux champs et en ville, sont capables des mêmes faiblesses : il faut être à la fois énergique et patient, régler quelque situation difficile autour du lit d'un mourant, souvent même arranger des litiges, fixer la réparation des dommages, chez ces braves gens pour qui le curé est encore le père et l'arbitre.

En traversant une paroisse des hautes prairies, j'ai vu l'abbé, par un matin de bruine glacée, couper son bois avec une hache de bûcheron. J'ai revu l'église, un matin de premier vendredi. La messe avait sonné. Quelques jeunes gens et jeunes filles arrivaient, en se hâtant, des vallées qui commencent au bout des pâturages. Le prêtre les attendait ; on sentait une amitié dans le salut qu'ils échangeaient sous le porche. Fraternité du troupeau, sous le regard de Dieu.

En plein soleil, au moment des foins, un autre desservant remuait les herbes sèches avec un râteau. C'était dans un bourg très pauvre des limites du Velay, l'un des plus proches du Mézenc. J'y cherchais la tombe d'un ancien curé, l'oncle de Jules Vallès, celui-là



Cl. E. de Gigord

Eglise de la **Chapelle-Grailhouse**  
... un simple pan de mur où la bise souffle dans les cloches ...

même qui lui avait laissé un des seuls souvenirs apaisants d'une malheureuse existence...

Sans doute devait-il ressembler, le curé Vallès, au blanc vieillard que j'ai naguère connu dans la paroisse de mes vacances : une piété d'enfant de Marie. Il employait tous ses loisirs à décorer le sanctuaire ; le zèle qu'il apportait aux plus obscures besognes était encore une oraison. Je me souviens de la courtoisie avec laquelle il demandait aux habitants de chaque quartier des prestations pour son école : « La semaine prochaine, ces messieurs de Trédos voudront bien apporter un tombereau de sable. » On le trouva mort dans sa chambre, un matin d'hiver, avant la messe. Il y avait sur son visage une telle sérénité, comme un reflet du Ciel dans ses yeux. On disait : « Il a tant aimé la Sainte Vierge, toute sa vie. »

À Saint-Julien, la grande salle de la cure était encombrée des vieux in-folios que mon hôte avait sortis pour moi. Heureux prêtre, justement fier de sa « grotte de Lourdes », à laquelle les gens des environs viennent prier, sous les sapins ! Il garde, malgré ses cheveux blancs, une vivacité de jeune homme, un zèle à transporter les montagnes, une sereine confiance qui vous fait du bien dans l'âme. On apercevait, par la fenêtre, un promontoire boisé, une église : le Monestier où Mgr d'Aviau, le courageux archevêque de Vienne, ordonna des prêtres pendant la Révolution. La voix ardente du curé octogénaire donnait aux événements leur accent tragique. Un de ses prédécesseurs dont il aimait à rappeler le souvenir, l'abbé d'Allemand, fut arrêté dans un ravin où on l'avait attiré sous prétexte de faire baptiser un enfant. Il portait un fusil, par vieille habitude de chasseur et de gentilhomme. Quand, au tribunal révolutionnaire, on lui demanda pourquoi il n'avait pas songé à se défendre, il déclara



Cl. Blanc-Demilly

... Partout où le clocher règne sur les prairies...

qu'il n'aurait pas voulu expédier à l'enfer des chrétiens en état de péché. Il mourut à Privas, sur l'échafaud, le 18 thermidor an II, avec le Père Rouville, les abbés Montblanc, Bac, Gardès, et trois religieuses, en chantant « Miserere » et « Parce Domine ». Le martyrologe du clergé vivarois pendant la Terreur comprend beaucoup d'autres noms encore : le sang répandu aux Vans et en diverses villes des environs a fait germer une moisson glorieuse sur les montagnes qui avaient offert aux prêtres poursuivis un asile et une église naturelle entre les fûts des sapins, comme dans ces

bois de la Matte qui dominant le pays de Vocance. Que de prêtres et de missionnaires a donnés, depuis, le Vivarais !

Partout où le clocher règne sur les forêts et les prairies, les hommes ne se sentent jamais seuls, et, quelque pénible que soit le travail, une fois par semaine du moins, ils s'élèvent au-dessus des rudes réalités. Riches sanctuaires des bourgs importants ; pauvres églises, dans les villages de la montagne, avec leurs voûtes froides et leur plancher, avec leur campanile à jour – un simple pan de mur où la bise souffle dans les cloches ! En dehors des chefs-d'œuvre



L'église de **Cruas**

Cl. Jacquin





Vieille église à **Rocheмаure**

Cl. Blanc-Demilly

d'architecture, comme Champagne, Cruas, Thines, les plus modestes conservent parfois quelque remarquable vestige : à Saint-Clément, pays de grande fidélité, tout

près du Mézenc, une belle chapelle ogivale ; plus souvent, des cintres romans et de curieux chapiteaux. A Coux, près de Privas, le clocher carré domine l'amoncellement des maisons de même couleur ocreuse, cuite par le soleil. Mais le silence, la fraîcheur régnaient sous les voûtes où je pénétrai, durant cette semaine qui garde, entre les deux dimanches de la Fête-Dieu, un parfum de roses et d'œillets.

Sanctuaires les plus intimes de la montagne... Je



L'église de **Baix** au bord du Rhône Cl. Blanc-Demilly

reviens en esprit dans l'étroite nef de Saint-Romain-le-Désert, sur l'ouverture des gorges de l'Erieux; ou bien au Pouzat, ce minuscule village que son église protège du haut d'un tertre, face aux escarpements vaporeux déployés en amphithéâtre jusqu'au fond du ciel. La porte encadre l'été, avec une barrière à claire-voie pour écarter les poules; alentour, quelques touffes de lilas et d'iris



Cl. L. Pize

Eglise de **Saint-Jeure d'Andaure**

mêlés aux framboisiers tremblent au bord de l'espace. Quel jardin sauvage doit ici fleurir au mois de juin!

Il est tant d'autres chapelles, comme des refuges, au bord des routes, sur les cols et les sommets, où le culte n'est célébré qu'à certains jours de fête: plusieurs semblent presque abandonnées, mais elles

recueillent toujours la prière d'un enfant, d'une vieille femme ou d'un berger. A travers le grillage apparaît une Vierge dorée, entre les fleurs de papier des vases anciens. On peut se mettre à genoux sur l'escalier pour invoquer, en plein vent ou en plein soleil, Notre-Dame des Voyageurs. Au-dessus du Bois de Païolive, c'est une chapelle du Sacré-Cœur qui domine l'étendue. Dans la scintillation des falaises et des crêtes, d'autres oratoires lui répondent, aux quatre coins de l'horizon. Vers eux montent les arômes du maquis. En vérité,



du nord au sud, dans tout le Vivarais, les pierres prient avec les hommes, et quand ceux-ci ont délaissé des pays trop pauvres, la garrigue offre encore au ciel ses parfums brûlés.

Non loin du clocher, et parfois encore à son ombre, le cimetière, dans les villages les plus dénués, reste un lieu d'intense poésie. Près du Rhône, il veille sur les premières

Cl. d'Arneville

En Bas-Vivarais les cyprès poussent  
dans les enclos funèbres



pentés. J'en sais, dans la montagne, fouettés par le vent, qui m'émeuvent autant que des cimetières de pêcheurs devant la mer. Asile de recueillement, de nostalgie, l'ancien champ du repos, à Saint-Jeure-d'Andaure, près de la petite église, est gardé par une touffe de noirs sapins entre lesquels sureaux et rosiers environnent les croix. Les familles protestantes, vers Saint-Agrève et dans la région de l'Erieux, ont conservé la sépulture près des fermes : une barrière de bois, dans l'herbe ; quand le climat le permet, quatre cyprès, dont la sombre verdure tranche sur les vignes ou les vergers. Ainsi les ancêtres, dormant près de leurs successeurs, continuent-ils d'assister à leurs travaux.

Partout, en Bas-Vivarais, les cyprès poussent dans les enclos funèbres avec le même élan qui les fait jaillir au seuil des habitations. Symboles d'éternelle ferveur, gardiens des morts et des vivants, ils retiennent dans leurs racines la terre parfois si rare qu'en certains villages on fut obligé de la monter au cimetière avant une inhumation.

### Coutumes et fêtes religieuses

On sait combien la liturgie catholique s'adapte aux besoins de l'homme pour établir le lien entre la terre et le Ciel. Notre peuple d'agriculteurs demeure fidèle aux Rogations et à la procession autour de l'église, les dimanches d'été.

Saint Vincent est patron du diocèse, mais aussi des jardiniers et des laboureurs ; sa fête commence généralement par une grand'messe après laquelle on se rend au banquet en un cortège accompagnant les chars allégoriques.



Dans plusieurs paroisses, lors d'une « Fête du Travail », les outils sont exposés à l'église, avec la charrue et le pressoir à vin ; les fruits nouveaux entourent une croix tressée avec des épis de froment ; enfin, tous les artisans qui aident les cultivateurs, forgerons, menuisiers, maçons, participent à la cérémonie. A la fin de la messe, le prêtre bénit les outils, les fruits, le pain qui est distribué aux fidèles. Cette fête est souvent célébrée au moment d'une mission. A Berrias, elle a lieu régulièrement chaque année.

La Messe de Minuit était jadis, en Vivarais comme en Provence, l'occasion d'une pittoresque offrande en nature que chacun déposait devant l'Enfant Jésus en chantant un couplet de son invention. Puis retentissaient les vieux Noël's patois, si émouvants dans leur naïveté.

Autrefois encore, quand l'élevage des vers à soie était prospère, la graine était bénie un dimanche avant la messe. Le moment venu, on offrait au curé les bruyères garnies des plus riches cocons. Elles étaient placées dans la chapelle de la Sainte Vierge, et le produit de la vente subvenait à l'entretien de l'église. Sur les plateaux de Lacham-Raphaël, il est toujours d'usage de faire bénir, le Samedi Saint, le sel que l'on mélangera au foin des animaux.

Notre clergé fait des efforts très méritoires pour maintenir les fêtes extérieures et les diverses confréries, avec leurs usages. Nous avons encore des Pénitents, et pas seulement en haute montagne. A Berrias et ailleurs, le soir du Jeudi Saint, ils escortent une grande croix, dans les rues illuminées.

A Burzet, la procession a lieu vers trois heures, le Vendredi Saint, après le sermon. Elle attire de nombreux fidèles de la Cévenne et des bas pays, dont les costumes composaient jadis une pittoresque bigarrure.

Un suisse ouvre la marche, tandis que les Pénitents chantent des cantiques. Un petit enfant costumé en ange, accompagné par un soldat, porte un calice. D'autres enfants, vêtus de blanc, se partagent les instruments de la Passion ; il y a la bourse de Judas, une main de bois, un coq

sommairement sculpté, l'éponge qui sera trempée dans le fiel... Les soldats romains, avec le casque et la



Cl. E. de J.

La procession  
du Vendredi Saint  
à **Burzet**

lance, encadrent le Christ, représenté par un paysan qui plie sous la lourde croix. Simon le Cyrénéen l'aide. Voici Véronique avec son linge, et Marie-Madeleine, habillée à la mode d'aujourd'hui, mais la chevelure tombant sur les épaules ; la Sainte Vierge enveloppée d'un voile, et saint Jean, le Bien-Aimé. Puis la foule : les religieuses, personnifiant les filles de Sion, les congréganistes, les hommes avec le maire de Burzet. Sur le cortège plane le cantique monotone et plaintif :

Mon doux Seigneur, que souffrez-vous ?  
Le tourment de la Croix pour nous,

Et personne n'y pense, Seigneur,  
Et personne n'y pense.

Devant chaque station du Chemin de Croix déployé sur la montagne, le chef des soldats brandit son épée, qui n'est autre qu'un sabre d'officier, en criant : Halte ! Le Christ tombe à genoux, Véronique approche. Puis, sur l'ordre donné par le chef avec son rude accent cévenol, le cortège se remet en route :

Lève-toi, scélérat,  
Marche, monte au Calvaire,  
Et de ton sang tu arroseras la terre.

La procession grimpe ainsi jusqu'au faite du rocher : elle défile alors devant les trois croix du Calvaire, d'où la bénédiction est donnée aux fidèles agenouillés, dans un âpre décor de montagnes basaltiques.

Depuis au moins 1600, Vinezac, village du Bas-Vivarais, sur les vignobles des coteaux, voue un culte fervent à saint Sébastien qu'il a invoqué à diverses reprises au cours des épidémies. En janvier, avant la fête du Saint, la confrérie des Pénitents noirs, qui date elle-même de 1612, effectue dans les maisons la « quête de saint Sébastien », dont le produit paie les « miches », les petits pains qui seront bénits le matin de la fête et distribués aux familles. Le soir du 20 janvier, elle fait une procession, suivie d'une absoute pour les confrères défunts. La procession de septembre est plus caractéristique. Elle a été organisée par les Pénitents lors de l'épidémie de choléra de 1854, durant laquelle la paroisse fut préservée. Chaque année, le premier dimanche de septembre, les jeunes gens descendent de sa niche la belle statue en bois de saint Sébastien et la placent sur un brancard fleuri. Ils s'habillent en soldats, avec des capotes bleues et des képis rouges,



Le calvaire de **Burzet**

Cl. E. de J.

ou bien des vareuses et des bonnets de police bleu-horizon. A l'issue des vêpres, le cortège accomplit un assez long trajet aux abords du village, encadrant les soldats qui portent saint Sébastien. Ceux-ci, sous les ordres d'un camarade, marchent au pas cadencé ; comme ils avancent plus vite que les fidèles, ils font halte en des endroits déterminés où les habitants ont disposé des tables pour la statue ; puis ils reprennent leur marche de parade, pendant que l'on chante les litanies des Saints, et des hymnes ou des cantiques de circonstance. L'habit noir des Pénitents et les couleurs vives des costumes militaires s'opposent vigoureusement sous le soleil méridional.

Que de processions encore, et non seulement aux dates fixées par la Liturgie, Fête-Dieu, Assomption, Toussaint, mais à l'occasion des pèlerinages locaux en

l'honneur de la Sainte Vierge ou de saints très vénérés, comme saint Roch ! De tout temps, le Vivarais a manifesté sa foi à travers les campagnes. Le R. P. Edouard de Gigord, dans son remarquable ouvrage sur les Jésuites d'Aubenas, montre, d'après les documents de l'époque, les longues files de Pénitents et de congréganistes en costume envoyés par plusieurs villages au Jubilé de Villeneuve-de-Berg, en 1627.

La Vierge Marie est particulièrement chère au Vivarais.

Vers Notre-Dame-d'Ay, en un repli des premières montagnes, le peuple accourt de tous les points du pays situé entre le Rhône et les frontières du Velay ; il vénère, sur le rocher qui est le socle magnifique de son église, la Vierge noire rapportée d'Orient, d'après



Notre-Dame-de-Bon-Secours

Cl. d Arneville



une tradition, par les Croisés. On raconte qu'il y a bien des siècles, une bergère saisie par le torrent furieux appela Notre-Dame à son aide, et qu'Elle vint lui tendre la main. A Notre-Dame-d'Ay, le torrent qui creuse dans le roc l'initiale de Marie, jour et nuit, chante un sauvage Magnificat. A travers les bois de pins, les saisons fleurissent les pentes : genêts, aubépines du printemps, grappes des marronniers sur la terrasse des Pères Jésuites, bruyères ardentes de septembre, touffes d'asters et de phlox étoilant les jardins d'automne. En hiver, les montagnes neigeuses de La Louvesc rassemblent, pour la Vierge, un diadème étincelant.

Notre-Dame, qui règne sur le granite du ravin d'Ay, protège aussi les montagnes volcaniques, dans son sanctuaire de Pramailhet, cher aux pèlerins du Coiron, et l'étendue pierreuse du pays que les gens nomment « la rase », autour de La Blachère. L'église de Notre-Dame-de-Bon-Secours est érigée sur un tertre d'où la vue s'étend jusqu'au mont Lozère et au Tanargue. Sous les pins du jardin des Oblats, on se croirait dans un haut lieu, très loin du monde. Le sanctuaire de Notre-Dame n'est-il pas une sorte de phare spirituel, attirant, aux jours de grand pèlerinage, les foules du Bas-Vivarais, de l'Uzège et même du Gévaudan, plus exubérantes qu'en Haut-Vivarais, mais transportées d'une égale ferveur. La vaste nef est ouverte toute la nuit et les communions se multiplient ; derrière l'autel, dans le déambulatoire, les pèlerins s'écrasent, chapelet en main, au pied de la statue miraculeuse. Au XVII<sup>e</sup> siècle, un cavalier embourbé en ce lieu promit d'élever une église à Notre-Dame-de-Bon-Secours ; il fut délivré, mais, ayant négligé son vœu, il subit le même accident au même endroit et, secouru pour la seconde fois, s'empressa de commencer la construction. La piété du peuple n'a cessé d'entourer Notre-



Cl. d'Arneville

Eglise des **Assions**

Dame-de-Bon-Secours. Lorsqu'en 1880 et en 1903 les Pères Oblats furent expulsés, le pays se souleva.

Pour évoquer tous les oratoires de la Vierge dans notre Vivarais, il faudrait composer un « Itinéraire du pèlerin de Notre-Dame à travers collines et montagnes ». J'en veux citer au moins un, dont les cantiques chantent toujours dans mon cœur : en pleine forêt du Laoul, Notre-Dame-de-Chalon. Les sentiers qui le cherchent marchent à l'aventure dans le fouillis des rocailles et des arbustes rabougris. Aussi, la nuit du 7 au 8 septembre, sonne-t-on l'humble cloche sur le désert. Les messes commencent avant le jour. Dans la matinée a lieu un office en plein air, avec sermon, tandis que le vent attise le feu des cierges, secoue oriflammes et bannières. Douce et maternelle Notre-Dame-de-Chalon, protégez, du haut de votre colline, le

pays de mon enfance, avec le peuple uni des vivants et des défunts ; les années passent, vous tendez toujours vos mains miséricordieuses au-dessus des chênes verts. Puissent les gens du Bourg-Saint-Andéol et de Saint-Remèze et de tous les villages de la garrigue trouver dans votre humble chapelle l'espérance et la joie ! Votre Huit Septembre garde pour moi un parfum de buis et de lavande, sous le ciel couleur de mistral.

### Saints du Vivarais

Un peu partout, du Rhône aux sommets, nous rencontrons la phalange des Saints du Vivarais : le martyr saint Andéol qui nous apporta le vrai Dieu, plusieurs évêques d'Alba et de Viviers, martyrs ou confesseurs, les ermites venus chercher dans nos solitudes la vie cachée en Dieu, saint Agrève, évêque du Puy et son compagnon saint Ursicin, tous deux suppliciés au VII<sup>e</sup> siècle, sur l'ordre d'une druidesse des Boutières, et saint Bénézet, le petit berger des montagnes de Burzet, qui, au XII<sup>e</sup> siècle, pour obéir à ses voix, alla construire en Avignon le pont fameux, multiplia les miracles, et fonda la congrégation des Frères Pontifes. Durant le tragique XVI<sup>e</sup> siècle, le sang des martyrs recommence à couler. Rappelons au moins le Père Salez et le frère Sautemouche, les deux Jésuites d'Aubenas, dont le sacrifice héroïque sera renouvelé, pendant la Révolution, par un grand nombre de prêtres et de religieuses.

Saint Jean-François Régis domine l'épopée mystique du Vivarais. Il est représenté chez nous dans toutes les églises, invoqué dans tous les cœurs, et d'innombrables Vivarois reçoivent son nom au baptême. Les guerres de religion étaient à peine terminées, quand, au milieu du désordre moral qui suivit le fracas

des armes, il vint du Bas-Languedoc apporter aux montagnards l'Évangile de paix et de charité. Dans Privas dévastée, il s'efforce de soulager les misères et de sauver les âmes ; nous le retrouvons dans les endroits les plus déshérités de la Cévenne et des Boutières, accomplissant d'indicibles prodiges d'énergie pour lutter contre la difficulté des chemins et des hivers, pour toucher les cœurs les plus endurcis, jusqu'au moment où il succombe d'épuisement, dans un pauvre presbytère, le 31 décembre 1640. On comprend que la basilique de La Louvesc, la chapelle qui abrite un vestige de la chambre où mourut le Saint, tandis qu'il voyait Notre-Seigneur et Notre-Dame lui ouvrir le Paradis, soient les foyers d'une dévotion grandissante. Comme à Bon-Secours, les mesures contre les Congrégations provoquèrent de véritables émeutes ; les portes de la basilique, fracturées à coups de hache, témoignent de la résistance que le peuple vivarois opposa ensuite aux inventaires de la loi de Séparation, à La Louvesc comme en beaucoup d'autres paroisses.

Le fête liturgique de saint Régis a lieu le 16 juin, sur la montagne où les genêts fleurissent. Pendant la belle saison se pressent les pèlerins du Vivarais et du Velay, du Forez, du Dauphiné, de la Provence même. Le premier dimanche d'août ramène le grand pèlerinage des hommes, avec la procession portant la châsse de saint Régis jusqu'au parc du Cénacle où est célébrée la messe en plein air. On a dû construire un vaste abri, pour suppléer au manque de place dans les hôtels envahis tout l'été par les visiteurs et les touristes. Les pèlerinages collectifs se succèdent, mais beaucoup de paysans montent individuellement ou par petits groupes, venus parfois de loin. On les voit traverser les villages environnants, en route pour le tombeau de saint Régis. Surtout en automne, après les





La Louvesc

Cl. Blanc-Demilly

moissons. Ils portent la musette et la gourde en bandoulière ; leurs cannes, leurs souliers ferrés martèlent la route sonore au soleil de septembre. Ce soir, dans la basilique, ils se confesseront pour communier demain matin. Après la messe, ils repartiront, l'âme plus heureuse.

Ou bien, ce sont d'autres bonnes gens qui ont voyagé toute la nuit, empilés dans des autobus peu confortables ou sur des camionnettes à bestiaux pour accomplir leurs dévotions. Sous la châsse de saint Régis, notre âme les entend prier. Lors de la foire du 15 septembre, les hommes des Boutières et des plateaux arrivent eux aussi de très grand matin, souvent même la veille, car ils savent la prédominance de l'âme sur les intérêts temporels. Saint François Régis continue la mission qu'il était venu prêcher à La Lou-



vesc aux derniers jours de sa vie terrestre. Guérisons des corps et des âmes, grâces de toutes sortes... Seuls, les fils spirituels de l'apôtre du Vivarais et du Velay connaissent, par les confidences recueillies auprès de son tombeau, tous les miracles qui s'opèrent en ce haut lieu, la « montagne des pardons », selon la belle expression du R. P. Jean Rimaud.

Quand la saison a pris fin, nous aimons à revenir encore dans le village hivernal, intime et silencieux, pour y évoquer les suprêmes heures du Saint. Un soir de décembre, nous montons vers l'avenue de sapins chargés de neige au bout de laquelle la fontaine murmure, sous un mince toit de tuiles. Selon la tradition, elle avait jailli pour rafraîchir le missionnaire, lorsqu'au moment d'atteindre La Louvesc il tombait, consumé de fièvre. Ce soir, la même neige envahit les marches qui descendent vers le double filet d'eau. Tout est blanc alentour ; l'étendue apparaît plus vaste et plus pâle, dans l'immobilité de la nuit. Saint Régis a dû arriver par cette forêt dont la lisière se confond avec le ciel noir. Voulant ouvrir la Mission tout de suite, il se hâtait, malgré ses jambes brisées de fatigue qui enfonçaient à chaque pas... La neige avait supprimé les sentiers. Se représente-t-on cette randonnée surhumaine, du Puy à La Louvesc, à travers les ravins et les escarpements, et les congères sans nombre qu'il lui fallut franchir tandis que la « sibère » lui fouettait le visage de sa poudre de glace ? Un frisson plus aigu, puis la chute sur le tapis profond qui étouffe les bruits... L'homme de Dieu se relèvera pour sauver encore des âmes avant la fin de son voyage. S'il n'avait pas été un saint, il eût renoncé à souffrir quelques jours de plus. Mourir dans cette neige était plus doux. Il n'avait qu'à fermer les yeux... On voudrait, ce soir, décorer la Fontaine des fleurs irréelles que la neige

multiplie aux branches des forêts. Oserai-je attacher à la grille ce simple rameau de sapin, la seule verdure qui demeure vivace dans l'hiver ?

Au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècles, l'œuvre surnaturelle se poursuit avec la Vénérable Marie Rivier, née à Montpezat en 1768, morte en 1836, après avoir fondé la congrégation des sœurs de la Présentation de Marie, qui étend au loin le prestige de la France, et qui veille, en Languedoc, sur le berceau de saint François Régis à Fontcouverte. Le souvenir de la Vénérable Marie Couderc et de l'abbé Therme demeure à l'origine des dames du Cénacle et des sœurs de Saint-Régis. Bien d'autres congrégations hospitalières ou enseignantes font rayonner leur charité sur le Vivarais où elles naquirent.

Pendant près d'un demi-siècle, un grand évêque,



Trappe de **Notre-Dame-des-Neiges**

Cl. d'Arneville

Mgr Bonnet, montagnard lui-même, a marqué le diocèse d'une empreinte ineffaçable : il s'est instauré en toutes circonstances le défenseur de la foi et nous lui devons l'organisation d'un enseignement libre qui ne cesse de prospérer. On sait que Mgr Bonnet donna le sacrement de l'Ordre au Père de Foucauld, qui séjournait chez les Trappistes de Notre-Dame-des-Neiges.

Le Vivarais peut revendiquer avec fierté l'une des plus originales figures d'apôtre et d'ermitte qu'ait vues le XIX<sup>e</sup> siècle : le Père Marie-Joseph Chiron, né au Bourg-Saint-Andéol en 1797, et dont la vie a été récemment écrite par M. l'abbé Z. Gandon. Curé de Saint-Martin-l'Inférieur, le Père Chiron créa dans sa paroisse une congrégation d'enfants de Marie et la transforma en un ordre nouveau, les sœurs de Sainte-Marie-de-l'Assomption. Aumônier des prisons de Privas, et fondateur de l'asile d'aliénés, il y installe ses religieuses, qui se consacrent toujours à la pire des infortunes ; puis il organise, pour le service de ces malheureux, les frères de Sainte-Marie qui essaïmeront en diverses maisons. Vers 1840, épris de mortification et de recueillement, il s'exile sur le Mont-Toulon, après y avoir fait planter les trois croix qui dominent Privas. La grotte, la chapelle de Notre-Dame des Sept Douleurs, construite en 1924, sont aujourd'hui l'objet de fervents pèlerinages.

Mais le Père Chiron ne jugeait pas son renoncement assez parfait : il confie les sœurs de l'asile à son disciple le Père Bal, et se retire plus loin encore. Il gagne successivement plusieurs ermitages des Pyrénées-Orientales. On le voit passer, prêchant, sur les routes du Roussillon et du Languedoc ; toujours revêtu du costume de tertiaire franciscain, il garde son grand crucifix, avec l'étole pendue à la ceinture, du côté

droit ; il s'appuie sur un bâton noueux et demande son pain de porte en porte. Partout il convertit les pécheurs. Quand il mourut, à Caulnes en Minervois, dans le département de l'Aude, le 28 décembre 1852, la foule vint spontanément le vénérer. Le corps de l'ermite a été solennellement transféré, en 1912, dans la chapelle de l'asile Sainte-Marie de Privas, en attendant le jour où l'Eglise lui accordera, comme nous l'espérons, les honneurs qu'elle réserve aux reliques des saints.

Au moment de terminer ces pages, il nous a été donné d'assister, à Saint-Martin-l'Inférieur, à une cérémonie en l'honneur du Père Chiron. La petite église, toute blanche, se dresse à côté de l'enclos où dorment les restes de sœur Marie, l'une des premières religieuses de la congrégation. On se croirait dans un paysage d'Italie, baigné d'une lumière franciscaine, tandis que, très haut, sur les cyprès et le campanile, se découpent les austères falaises volcaniques de ce pays du Barrès. Nous avons visité la grange qui fut le premier couvent, la mansarde où mourut, le 16 juin 1926, cette sœur Marie dont la dépouille, au dire des fossoyeurs, s'est conservée « fraîche » sous l'herbe du vieux cimetière. Dans la maison, le curé actuel qui s'emploie à faire vivre le culte de son prédécesseur, a installé un petit musée de souvenirs, avec les ornements sacerdotaux du Père, les lettres qu'il écrivait à ses filles spirituelles, de menus objets simples et touchants. L'après-midi, au hameau de Champoulas, était inaugurée une plaque commémorative, devant l'aire où le Père Chiron monta faire le catéchisme et prêcher en plein vent. Les gens des fermes se pressaient au soleil, entre les gerbiers : ainsi leurs ancêtres accouraient-ils dès que retentissait la clochette bien connue. C'était un beau dimanche de

septembre. La lumière s'associait à la joie du peuple fidèle. Dans ce cirque de montagnes sèches et sauvages, soulevées d'un grand élan, on sentait vivre des âmes.

Notre Vivarais, même en ses régions les plus pauvres, ne cesse de regarder le Ciel.



Cl. d'Arneville

Eglise de **Thines**

... Notre Vivarais, même en ses  
régions les plus pauvres ne cesse  
de regarder le Ciel ...





... Pays de silence...

Cl. d'Arneville

## TERRE TOUJOURS VIVANTE

Comment le Vivarais dont l'âme est aussi riche que les paysages a-t-il pu être considéré comme une terre reculée ? Pays de silence et de vie intérieure, il a maintenu sa vigoureuse personnalité, bien qu'il fût un lieu d'échanges entre l'Auvergne et la vallée du Rhône, entre le Nord et le Midi ; la race aux gestes graves et aux sentiments violents a résisté mieux que d'autres. Grâce à Dieu, notre province est une de celles qui demeurent, selon le mot de Barrès, des « réservoirs d'énergie ». Il n'est pas indifférent de rappeler que Paul Bourget, ce grand traditionaliste, appartient à la campagne d'Annonay par sa famille paternelle qui offrit, pendant plusieurs siècles, un bel exemple de travail et de dignité.

Aujourd'hui encore, le mouvement littéraire et artistique du Pigeonnier, dont le poète Charles Forot est le créateur, l'animateur, nous montre les réalisations d'un cœur et d'un esprit vivarois.

Même aux heures les plus troublées, le pays n'a point perdu la confiance ni le sentiment de l'effort. Avant de planter de mûriers les jardins des Tuileries, Olivier de Serres songeait et vivait son « Théâtre d'Agriculture » au flanc d'une pente aride du Coiron et dans un pays que les guerres de religion avaient ravagé. Sur cette terre ingrate, il fit s'épanouir l'oasis du Pradel, rafraîchie par les eaux vives dont il a célébré le charme.

C'est une délivrance qu'un voyage à travers les cimes, du Mézenc au Tanargue. Mais au moment où nous essayons de nous fuir, le visage austère du Vivarais nous apprend la méditation et nous révèle à nous-mêmes. Nous connaissons la vanité de l'artificiel, de l'éphémère. Alors la montagne nous donnera la paix. Voilà sans doute pourquoi, lorsque nous en redescendons, nous avons la sensation d'un état de grâce perdu.

Mon Vivarais, toujours présent parmi les souvenirs, quelle que soit la saison où tu nous accueilles, il me semble te découvrir pour la première fois. Les grands espaces s'étendent à perte de vue : arbres et prairies nous parleront, et ces cloches du soir qui sonnent derrière la forêt, et ces fumées des toits suspendus aux pentes. Un coup de vent froissant les châtaigniers, une rumeur de rivière ou d'averse dans les ravins font jaillir en nos cœurs des fontaines inconnues.

Comprendre vraiment les gens de chez nous ! Les montagnards se refusent aux confidences ; il faut les regarder vivre et lutter. Peut-être finirons-nous par saisir quelques-uns des secrets ensevelis dans l'âme celtique ; nous devinerons tout ce qu'il y a en elle de



Cl. Blanc-Demilly

... les croix qui, partout, montent la garde sur nos campagnes...

mystère, de rêve inexprimé. Cependant, si nous ne nous sommes point arrêtés devant les croix qui, partout, montent la garde sur nos campagnes, le sens profond du Vivarais nous échappera.

Quand nous nous serons assis devant la grande

cheminée des familles paysannes, nous sentirons qu'il y a là-bas des hommes que l'on peut regarder sans misanthropie ; nous cesserons de trop nous estimer nous-mêmes. Je crois bien que cette amitié nouvelle avec les gens et les arbres et toutes les choses du Vivarais nous aura rendus meilleurs, c'est-à-dire plus vraiment heureux.



Cl. Blanc-Demilly  
Rue à **Beauchastel**

## TABLE

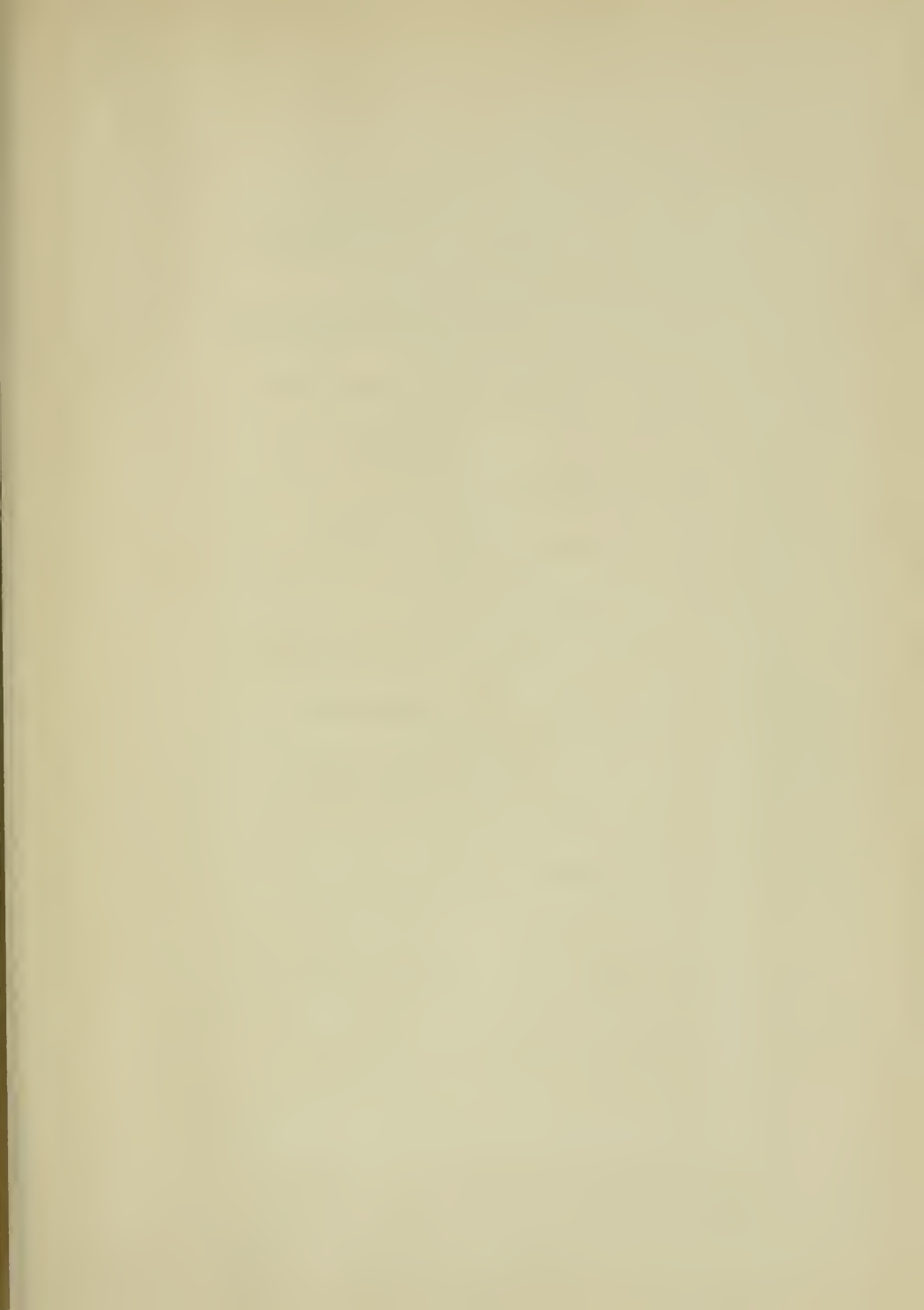
Avant-propos . . . . .	1
I. Vivarais fluvial . . . . .	5
II. Eaux et Forêts . . . . .	16
III. Vers les cimes . . . . .	32
IV. Un pays de contrastes . . . . .	52
V. Saisons, jours et nuits du Vivarais . . . . .	77
VI. Châteaux . . . . .	101
VII. Le Peuple vivarois . . . . .	117
VIII. Travaux et jeux . . . . .	145
IX. La Foi du Vivarais . . . . .	171
Terre toujours vivante . . . . .	201











COLLECTION  
• GENS ET PAYS DE CHEZ NOUS •  
Sous la direction de Gaëtan BERNOVILLE

GAETAN BERNOVILLE

**Le Pays des Basques**

ISABELLE SANDY

**Le Comté de Foix**

MARGUERITE BOURCET

**Le Jura**

MAURICE LANOIRE

**Le Bordelais**

RENÉ DUMESNIL

**La Seine normande**

ÉMILE BAUMANN

**Lyon et le Lyonnais**

LOUIS PIZE

**Le Vivarais**

AUGUSTE DUPOUY

**La Cornouaille**

ALPHONSE DE CHÂTEAUBRIANT

**Au Pays de Brière**

MAURICE BEDEL

**La Touraine**

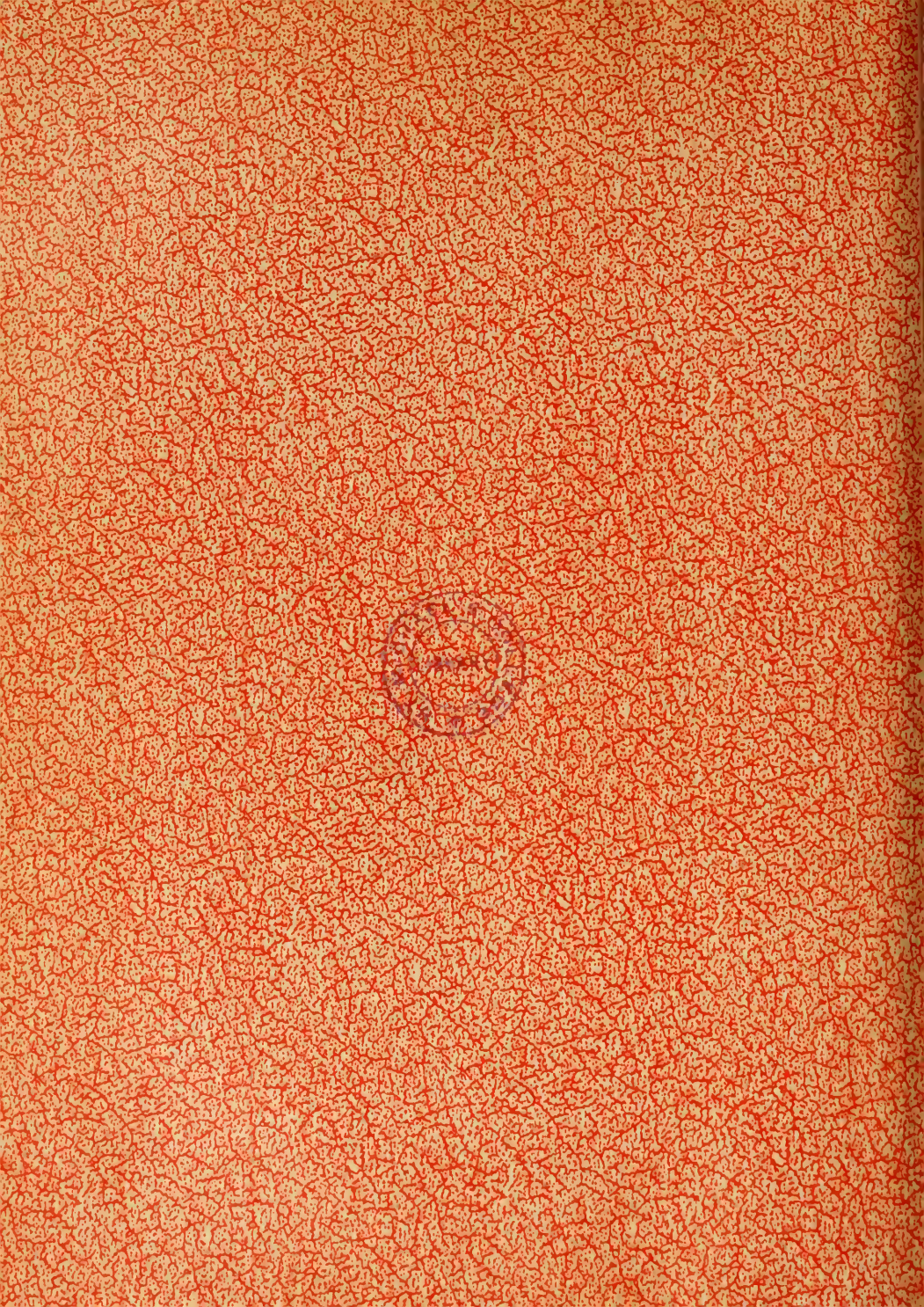
J. DE GIGORD, ÉDITEUR  
15, rue Cassette, PARIS VI.













PIZE, LOUIS

DC  
611

Le Vivarais.

.A669  
P5

DATE

ISSUED TO

PIZE, LOUIS

DC  
611

Le Vivarais.

.A 669  
P5



